



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

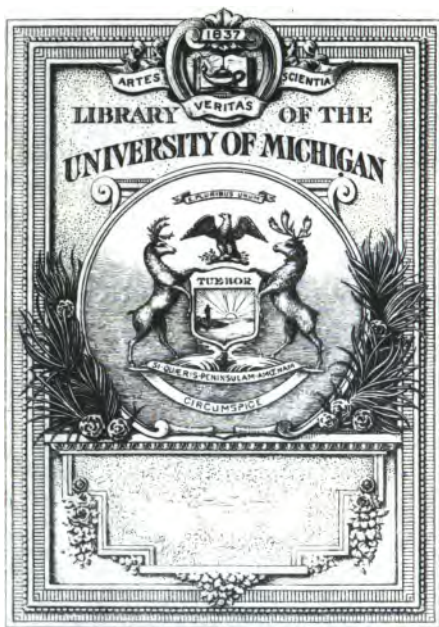
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



I

1

1

1



May 1814 Mathieu Tremon
**L'ESPION
ANGLOIS,**

OU

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & confi-
dérablement augmentée.

TOME DIXIEME.

* * *

* *

*

A L O N D R E S,

Chez J O H N A D A M S O N,

M D C C L X X V.



LETTRÉS

11-26-29

20744 Contenus dans ce dixieme Volume.

LETTRE I. Sur les foires; sur les spectacles
forains. Anecdote curieuse & plaisante. P. 1

LETTRE II. Différentes lettres de M. le comte
de Genlis, de M. de la Motte-Piquet, de
M. le vicomte de Laval, concernant la con-
duite du duc de Chartres, avant, pendant
& après le combat d'Ouessant. Problème à
résoudre. 27

LETTRE III. Sur la rentrée de l'armée navale
& la levée des camps; sur la prise de la Do-
minique; sur celle des isles de St. Pierre &
Miquelon; sur les préparatifs de la campagne
prochaine; sur les dispositions peu amicales
& même hostiles de la cour d'Espagne. 47

LETTRE IV. Fête funéraire en l'honneur de
Voltaire. 80

LETTRE V. Sur le projet du rappel des pro-
testans, sur deux nouveaux écrits & sur les
mouvemens du parlement à ce sujet. 88

LETTRE VI. Suite du même sujet. 106

LETTRE VII. Sur la réception de M. Gérard
à Philadelphie; sur les dispositions des Amé-
ricains envers les François; détails ultérieurs
de la campagne de M. le comte d'Estaing
depuis qu'il s'est présenté devant New-
Torck jusqu'à son départ de Boston pour les
Antilles. 114

LETTRE VIII. Suite du sujet précédent. 139

LETTRE IX. Confession d'une jeune fille. 169
Apologie de la secte Anandryne, ou Exbor-
tation à une jeune tribade par Mlle. de
Raucourt, prononcée le 28 mars 1778. 196

T A B L E.

- LETTRE X.** *Sur l'église de Saint-Sulpice, sur la restauration de la chapelle de la Vierge, sur le peintre Greuze & sur quelques-uns de ses ouvrages.* 216
- LETTRE XI.** *Suite de la confession d'une jeune fille.* 234
- LETTRE XII.** *Sur la paix de l'Allemagne; sur les dispositions des Hollandois & de l'Espagne : sur le comte Olavides & sur son supplice.* 260
- LETTRE XIII.** *Sur les alarmes de Rochefort; sur le départ de M Dorves, du marquis de Vaudreuil, du comte de Grasse; sur les dispositions de la campagne prochaine sur les constructions; sur le comte d'Orvilliers.* 272
- LETTRE XIV.** *Suite & fin de la confession d'une jeune fille.* 291
- LETTRE XV.** *Sur l'accouchement de la reine, sur la naissance de Madame, fille du roi : mariages, fêtes, réjouissances & spectacles à ce sujet.* 309

Fin de la Table.

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE PREMIERE.

Sur les foires ; sur les spectacles forains. Anecdote curieuse & plaisante.

LE rétablissement de la foire Saint-Laurent, fermée depuis plus de vingt ans & qui vient de se rouvrir durant l'été (1), me fournit occasion, Milord, de vous parler de cette nature de spectacles & des amusemens qu'on y rencontre. *Panem & circenses*, étoit la devise du peuple romain lorsqu'il commença à déchecoir de sa premiere vertu, à s'amollir & à se corromprè ; elle est aussi celle du peuple de Paris dont la dépravation est portée à son comble : comme il n'a plus rien à perdre du côté des mœurs, il s'agit seulement d'arrêter les suites funestes de ce débordement général, & d'empêcher qu'il n'en résulte au moins de plus grands maux, des crimes, des forfaits & sur-tout des désordres politiques. Ce n'est donc pas une petite occupation du magistrat chargé de la police de cette immense capitale, de veiller aux plaisirs du peuple, de les varier.

(1) Le 17 août dernier.
Tome X.

lans cesse, &c, le promenant toute l'année dans un cercle d'amusemens, de l'étourdir sur ses maux, & de lui faire ronger son frein avec docilité. Telle a été vraisemblablement l'origine des spectacles forains, tirant leur nom des lieux où ils ont pris naissance, les foires St. Germain & St. Laurent.

Ces deux principales foires de Paris ont varié souvent, soit pour le lieu, le temps, ou la durée; elles n'ont été constantes qu'en un point, c'est que la première se tenoit l'hiver & la seconde l'été (1), ce qui forme encore leur partage actuel. J'ai interrogé beaucoup de savans membres de l'académie des inscriptions & belles-lettres qui n'ont pu m'assigner l'origine de ces foires; tout ce qu'on fait, c'est qu'elles sont fort anciennes, & que pendant deux ou trois cents ans, elles furent des lieux privilégiés de commerce, où le concours immense des vendeurs & des acheteurs en formoit tout le spectacle. Il n'y a guere qu'un siecle qu'on commença à y dresser des théâ-

(1) Du reste, la foire St. Germain a d'abord été instituée au mois d'octobre, & elle ne duroit que huit jours. On la remit au mois de mars, ensuite au mois de mai; on la prolongeoit quelquefois de quinze jours, de trois semaines, d'un mois; enfin elle a été fixée au mois de février, & elle dure ordinairement deux mois entiers, & quelquefois plus. La foire St. Laurent, après plusieurs vicissitudes semblables, après avoir changé souvent de place, quoique toujours dans le fauxbourg St. Martin, a été fixée au mois d'août, & dure à-peu-près autant que l'autre.

tres (1) : ce sont les marionnettes qui ont le droit d'ainesse ; & le nom de *Brioché*, leur premier instituteur, sera mémorable à jamais en ce genre. Ensuite parurent les animaux sauvages. Les lions, les tigres, les ours, les léopards apprivoisés par de modernes Orphées, fournirent aux naturalistes dans différentes loges où ils étoient renfermés, de quoi examiner de plus près, leur structure, leurs allures, leur génie, leurs mœurs ; les géans, les nains les hermaphrodites succéderent, & les hommes briguerent l'avantage de figurer à leur tour en pareils lieux. Après eux vinrent les animaux familiers, comme les chiens, les chats, les singes exercés à différens tours d'adresse, pour tirer l'argent du peuple plus flatté de ces spectacles sensibles. La cupidité fit s'évertuer une infinité de talens ; elle attira même ceux des pays étrangers ; delà les joueurs de go-belets, les sauteurs & danseurs de corde ; les derniers enfin formés en troupes (2), jouèrent des piéces & profiterent de la suppression de l'ancienne troupe des comédiens Ita-

(1) On y représenta pour la première fois en 1678, La plus ancienne piéce foraine que l'on connoisse, est intitulée : *Les forces de l'amour & de la magie*. C'est un divertissement comique en trois intermèdes, ou plutôt un mélange assez bizarre de sauts, de récits, de machines & de danses.

(2) La première de ces troupes fut celle du *Sieur Allard*, qui commença en 1677 ; celles de *Maurice*, de *Bertrand*, de *Selle*, de *Dominique*, d'*Oc-tave*, de *François*, d'*Honpré*, de *Ponsau*, de *Restier*, & aujourd'hui celle de *Nicolet* lui ont succédé.

liens (1) pour s'emparer de leur héritage, c'est-à-dire, de leur répertoire. On fait qu'il ne consistoit qu'en cannevas qu'ils ajusterent aux circonstances. Le public, qui regrettoit les Italiens, se porta en foule à la foire Saint-Laurent, où l'on commença cet essai. Les comédiens françois, dont la jalousie avoit fait expulser les maîtres, eurent beaucoup de peine à faire fermer la bouche à ces subalternes (2); enfin, les acteurs forains, réduits à ne représenter que des scènes muettes, se retournèrent du côté des chefs de l'académie royale de musique (3) pour obtenir la permission d'exécuter de petits drames en vaudevilles mêlés de prose & accompagnés de danses & de ballets. Telle fut l'origine de l'opéra comique, devenu depuis si célèbre, si essentiel à l'amusement des Parisiens, si fécond en faillies vives & piquantes, qu'on l'appelloit plaisamment *le grenier à sel*. Au reste, il eut pour pere un des premiers hommes de la littérature françoise, ce LE SAGE, dont les romans

(1) En 1697.

(2) Ils obtinrent d'abord une ordonnance du lieutenant de police, qui défendit aux farceurs forains de représenter aucune comédie. Mais ceux-ci appelèrent au parlement de cette sentence : cette cour ne leur fut pas plus favorable. Ils eurent recours alors à mille artifices, pour se mettre à l'abri des poursuites des comédiens. Ils obtinrent du grand conseil un arrêt en leur faveur : mais cet arrêt fut annulé par le conseil-privé du roi, où l'affaire avoit été portée.

(3) Elle étoit alors dirigée par des syndics & directeurs.

plus utiles que les plus beaux traités de morale, après avoir fait les délices de ses contemporains, ne plairont pas moins à la postérité, & offriront sans cesse un tableau aussi fidele que varié, aussi gai que piquant, des mœurs de son siècle. On sent que les moindres bagatelles d'un pareil homme devoient être pleines de critique & d'enjouement.

Dans le même temps on imagina les représentations par écriteaux. On suppléoit ainsi à la parole & même à la pantomime de mille scènes qui ne pouvoient s'exprimer par gestes. Chaque acteur avoit un nombre de cartons roulés (1) suffisant pour décrire successivement tout son rôle, & on parvenoit avec ce secours à rendre une action entière.

Cette formule dramatique trop grossière ne dura pas long-temps; des couplets sur des airs connus furent substitués à la prose des rouleaux, & en rendant la même idée y jetoient un agrément & une gaieté dont l'autre genre n'étoit pas susceptible; pour faciliter la lecture de ces vaudevilles malins, l'orchestre en jouoit l'air, & des gens gagés par la troupe, placés au parquet & à l'amphithéâtre, les chantoient, mettoient en train leurs voisins qui les imitoient, & les spectateurs y prirent un tel goût, que ce devint un *chorus général*.

Voilà comme on amusoit à-peu-près le peuple durant les foires de St. Germain & de

(1) Chaque acteur portoit ses cartons dans la poche droite; il les tiroit à mesure, les faisoit lire au public & les passoit dans sa poche gauche.

St. Laurent jusqu'au rétablissement de la nouvelle troupe italienne, (1) qui à son retour, trouvant le public plus difficile, se transporta pendant plusieurs années à ces foires. C'étoit l'opéra comique qui avoit la grande vogue, & si grande que les autres spectacles employèrent leur crédit à le faire supprimer plusieurs fois, jusqu'à la réunion absolue à l'un des leurs (2). Au moyen de cet anoblissement, il ne figure plus aux foires, & est devenu réservé aux plaisirs de la cour, des grands, des gens riches, & au moins de la bonne bourgeoisie.

Depuis cette époque les spectacles forains se sont trouvés réduits à deux principaux, ceux de Nicolet & d'Audinot. Le premier, comme le plus ancien en titre, s'appelle la *Troupe des grands danseurs de corde & sauteurs du roi* (3); le second se nomme l'*Ambigu comique*. Aucun des deux n'a la permission de chanter; mais ils jouent des piéces réguliéres, des pantomimes, & il y a toujours un concours de mode prodigieux & souvent la meilleure compagnie, quand quelqu'une de ces farces acquiert plus de vogue que les autres, soit par mode, soit par l'à-propos, soit par un mérite réel.

En effet, quoique la comédie françoise ait

(1) En 1716.

(2) L'opéra comique a été réuni à la comédie italienne en 1762.

(3) Cette troupe a eu la permission de se dire appartenir au roi depuis qu'elle a joué devant Louis XV dans le temps de la comtesse Dubarri. Elle a aussi joué devant Louis XVI. Voy. ma lett. du 22 juin 1778.

le droit de lire les piéces foraines , avant qu'elles soient jouées , de les retenir & exécuter elle-même , si elle les juge assez bonnes pour cela , ou par un privilege plus bizarre & plus absurde , afin d'ôter à ces théâtres tout air de rivalité ; quoiqu'elle puisse en mutiler , en dégrader les nouveautés & obliger l'auteur de ne les laisser représenter que dans cet état de castration , il en échappe de temps en temps au scalpel des histrions. Tel est *l'Amour quéteur* (1) , ingénieuse & piquante bagatelle , digne d'un autre lieu , & qu'on croiroit de l'abbé Voisenon , s'il ne fût mort long-temps avant.

Cet étrange privilege est fondé sur ce que je vous ai dit , Milord , que ces spectacles sont ceux de la canaille , & ne sont point censés destinés à des spectateurs plus relevés ; c'est ce que le gouvernement lui-même a déclaré dans une ordonnance de police (2) , où,

(1) Piéce en deux actes d'un abbé Robinet , jouée pour la première fois chez Nicolet , le jeudi 16 octobre 1777.

A cette occasion , Milord , il faut vous apprendre une anecdote fort singulière. C'est qu'*Alein & Rosette* où la *Bergère ingénue* , pastorale dont je vous ai parlé l'an passé dans ma lettre du 29 janvier 1777 , jouée à l'opéra , avoit été représentée long-temps auparavant chez Nicolet , & ce misérable spectacle a la gloire de fournir une piéce de son répertoire au premier théâtre de France.

(2) Rendue le 14 avril 1768 & publiée le 20 du même mois à son de trompe , concernant les *basseurs , farceurs , danseurs de cordas , & autres spectacles des foires & boulevards*.

par la raison que ces divertissemens étant faits pour délasser le peuple & empêcher les suites funestes de l'oisiveté, il est nécessaire de les mettre à un taux qui n'excede pas sa portée, on a réduit les prix des places que les directeurs avoient rehaussé considérablement. (2)

Cependant, par une inconséquence fort ordinaire & bien contradictoire avec cette assertion, l'été, outre la représentation de l'après-dinée, ces spectacles en donnent une seconde la nuit, & l'on juge qu'elle ne peut être que pour les amateurs d'un certain ton : ils ont aussi la liberté de faire construire de petites loges qu'on loue d'avance, occupées ordinairement par des gens de la plus haute qualité.

Un privilege de ces spectacles plus spécial & plus révoltant pour les dévots, c'est qu'ils sont prolongés après les grands (2), & durent une semaine entiere au-delà de la cessation de ceux-ci ; toujours par ce principe politique, qu'il faut distraire & amuser le peuple le plus long-temps qu'il est possible : & il

(1) Le Sieur Nicolet avoit porté les premieres places de son spectacle à 6 liv. il lui étoit défendu par l'ordonnance en question de les mettre à plus de 3 liv. les secondes étoient fixées à 24 sols, les troisiemes à 12 & les quatriemes à six sols.

Depuis, toutes les premieres places ont été réduites à trente sols, les secondes à dix-huit, & les troisiemes à douze & point d'autres.

(2) Les grands spectacles sont fermés dès le dimanche de la passion ; ceux des boulevards & des foires ne le sont que le dimanche des rameaux, & nous rouvrent le lendemain du dimanche de quinquagésime.

est si vrai que c'est lui qu'on redoute le plus ; que l'opéra-comique, dès qu'il a été réuni aux italiens, a perdu cet avantage, & ceux-ci ont en vain sollicité d'en jouir.

Ces faveurs devoient naturellement rallumer la jalousie des grands spectacles : un acte de rigueur même, en apparence, exercé envers ces nouveaux émules, n'a contribué qu'à l'accroître, parce que les premiers y ont vu un projet formé de les consolider ; c'est le quart des pauvres (2) dont on a grévé les spectacles forains qui en avoient été exempts depuis leur origine ; en sorte que les prêtres qui ont l'ordonnance de ces deniers, se trouvent aujourd'hui intéressés à leur conservation.

L'Ambigu comique avoit sur-tout excité les plaintes de l'archevêque, en ce que, composé dans le principe de petits enfans, il le regardoit avec raison comme un berceau de libertinage, & que les formant dès leurs premiers ans à l'exercice de ces jeux scandaleux, on les rendoit désormais incapables de toute autre profession honnête. On laissa le prélat murmurer ; il avoit aussi trouvé mauvais que

(2) On prélevoit sur toute la recette des grands spectacles un quart au profit des hôpitaux ; c'est ce qui fit mettre autrefois à 20 sols les places du parterre de la comédie françoise, qui n'étoient qu'à quinze, ainsi qu'on l'apprend par ces vers de Boileau.

Un clerc pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Antila, &c.

Depuis, les comédiens se sont abonnés & ont donné une somme fixe.

ce spectacle dans une pantomime très-courue (1) parodiât les cérémonies & les habillemens de l'église (2) : on n'y eut pas plus d'égard ; mais on lui ferma la bouche de la manière ci-dessus, c'est-à-dire, en rendant l'*Ambigu comique* son tributaire ainsi que les danseurs de corde, & suivant un principe sacré qu'il ne pouvoit recuser, on couvrit ainsi leurs iniquités par des aumônes. *Elemosinis redime peccata.*

D'après un tel principe, les directeurs de ces spectacles forains peuvent commettre impunément tous les péchés qu'ils voudront ; car ils ont de quoi les racheter en abondance : ils gagnent infiniment d'argent, & le Sieur Nicolet sur-tout, qui a plus d'arrangement que son confrere (3). On assimile sa fortune à celle de nos financiers du second ordre ; sa femme à un char brillant & le mari acquiert des terres de tous côtés. Cette perspective a excité l'émulation des spéculateurs du même genre ; une troisième troupe vient déjà d'éclore à la

(1) *Alceste*, ou *la force de l'amour & de l'amitié*, en deux actes : par M. Arnauld, musique de M. Pupavoine.

(2) Il y avoit une procession, un enterrement, & les habits des pontifes ressembloient beaucoup aux chappes des prêtres.

(3) Le directeur de l'*Ambigu comique* se nomme *Audinot*. Il avoit passé à la comédie italienne, lorsque l'opéra-comique y fut incorporé ; ses camarades regarderent cela comme une tache : ils l'expulserent, quoiqu'il eût plus de vrai talent que la plupart d'entre eux, & il ne doit pas s'en repentir, car ils lui ont par-là procuré sa fortune.

foire Saint-Laurent & une autre se monte sur les boulevards avec un luxe dont il n'y avoit pas encore d'exemple. Je pourrai vous en rendre compte à son ouverture, si l'exécution répond à la grandeur de l'entreprise (1). Je reviens à la nouvelle troupe & à la foire St. Laurent.

Le terrain de celle-ci est beau, vaste, bien aéré ; par une bizarrerie remarquable, c'est un terrain sacré ; il appartient, ainsi que celui de la foire Saint-Germain, à l'église. Les lazaristes (2) sont propriétaires du premier & les bénédictins du second. Tout l'inconvénient de la foire Saint-Laurent, c'est qu'elle est presque hors de Paris ; mais comme elle se tient dans la belle saison, il est beaucoup moindre, & le peuple dès cette année s'y est porté avec affluence. M. le Noir avoit à cœur d'illustrer son administration par le rétablissement de cette foire. Regardant toujours en grand les différens détails dont il est chargé, il sent qu'on ne sauroit trop multiplier ces vastes réservoirs du peuple, ces filets publics en quelque sorte, où viennent se prendre tous les

(1) La troupe dont il s'agit s'intitulera : *les Elèves de la danse pour l'opéra*. Elle sera composée de jeunes sujets destinés à ce spectacle & en fera la pépinière. La salle construite, avec beaucoup de magnificence, les décorations, les habits proportionnés exigent une mise dehors de plus de 600,000 liv.

(2) Espèce de prêtres séculiers rassemblés en communauté & destinés aux missions, au soin des hôpitaux, & fondés par St. Vincent de Paul, il y a environ 130 ans.

fainéans, tous les libertins, tous les mauvais sujets de la capitale, qui se trouvent ainsi continuellement sous les yeux & dans les mains de la police.

Le nouveau spectacle dont il s'agit s'est intitulé *les Variétés amusantes*. Il est fondé par un ancien acteur de l'opéra-comique très-renommé, le Sieur Léchuse, dont le dérangement a toujours absorbé les gains considérables, & qui, pour se réparer & sur-tout pour payer ses créanciers, a excité la commisération du lieutenant de police. Il est d'usage que ce magistrat fasse en personne l'ouverture des foires avec grand apparat; il étoit naturel que celle-ci sur-tout, son ouvrage, attirât particulièrement son attention. Il n'a pu se refuser à jeter un coup-d'œil sur le théâtre né sous ses auspices, & il a été obligé d'entendre patiemment d'assez plats couplets dans lesquels on l'a célébré.

Les Variétés amusantes, comme se l'imaginent aisément tous ceux qui connoissent la légèreté de la nation Française, son attrait pour la mode & les nouveautés, sont devenues le spectacle du jour, & quoiqu'elles n'aient joué jusqu'à présent que des pièces assez médiocres, la foule n'y a pas discontinué. Cela m'a fourni l'occasion de voir cette nature de facéties, que je ne connoissois pas : j'y ai été un jour qu'on jouoit *le Cocu vengé*; jamais je ne me suis tant ennuyé de ma vie, j'y bâillois à toute outrance, & j'enrageois d'autant plus que je voyois de fort honnêtes gens applaudir & rire de tout leur cœur : j'observois qu'on

regardoit souvent une loge où étoit un jeune robin , petit-maître qui avoit l'air assez fat , & cependant très-décontenancé en ce moment , très-embarrassé de sa personne. Mes voisins n'ayant pu satisfaire ma curiosité , mon premier soin , après le spectacle , fut de chercher quelqu'un en état de m'expliquer l'énigme. Je fus sur le théâtre & y trouvai M. Dorat que j'interrogeai. Comment , me dit-il , vous êtes à savoir l'aventure de M. Caze avec Dugazon. J'avouai humblement mon ignorance , afin d'en sortir , & il alloit me la raconter lorsqu'un nouvel incident troubla notre conversation.

Ce M. Caze en question , maître des requêtes , étoit aussi sur le théâtre ; il déclamoit contre le *Cocu vengé* , & trouvoit cette pièce très-vilaine , lorsque le sieur Dugazon , qui avoit une petite houffine à la main , épiait le moment où son ennemi se transportoit avec le plus de fureur , & gesticuloit fortement , lui donne par derrière , & sur le dos , un léger coup de sa baguette. M. Caze se retourne , aperçoit le sieur Dugazon qui s'étoit vite remis dans sa posture : il l'apostrophe durement ; mais sans articuler le sujet de ses reproches ; le comédien s'excuse , le presse de s'expliquer ; ce que ne veut pas faire le magistrat qui reprend sa conversation. Le sieur Dugazon alors recommence à faire jouer sa baguette sur ses épaules , & M. Caze outré le menace d'un châtiment exemplaire. Le coupable , sans se déconcerter , lui dit qu'il ne connoît rien à cette querelle , lui demande si c'est une petite parade qu'il veut encore jouer avec lui ; le

maître des requêtes perdant la tête de rage ; appelle la garde & veut le faire arrêter comme assassin, comme étant venu par derrière lui donner des coups de canne. « Apparemment », répond l'acteur, qui produit la fienne comme la seule arme qu'il eût ; qui le persifle, prétend impossible qu'un histrion comme lui eût l'effronterie d'attaquer ainsi en public un membre du conseil. Bref, on interroge les spectateurs, & aucun ne voulant déposer du fait, cela n'a pas d'autres suites. Le sieur Dugazon se retire en disant à son adversaire : « Monsieur, » quoique comédien, j'ai l'honneur d'être gentilhomme, & je suis à vos ordres dès que » cela vous conviendra.

Le sieur Dugazon parti, nous reprîmes notre conversation, que je supprimé pour éviter les répétitions, elle n'étoit que l'esquisse de la *Nouvelle* ci-jointe. M. Dorat m'avoua qu'il avoit trouvé l'aventure si plaisante, qu'il avoit imaginé de la raconter par écrit, & de l'insérer dans son *Journal des Dames* (1). Il se flattoit qu'elle le rendroit piquant ; mais en vain en a-t-il déguisé les noms pour la faire passer, le censeur inflexible s'y est opposé ; il est obligé d'en conserver le manuscrit dans son portefeuille, &, comme par l'amour-propre ordi-

(1) Journal dont l'objet, qui est d'amuser le beau sexe, & sur-tout de l'encourager par le spectacle des héroïnes littéraires, se désigne assez par son titre ; mais journal qui, par cette raison même, s'est trouvé circonscrit dans un cercle de fadeurs & d'inepties qui l'ont toujours fait tomber, & M. Dorat, malgré tout son talent, ne pourra le soutenir.

naire à un auteur, il desireroit qu'elle fût connue, il ne demande pas mieux que de la communiquer & la faire circuler. Elle vous amusera; je vous ai restitué les noms en notes, & j'y en ai joint quelques-unes recueillies dans le courant de mon entrevue avec ce poëte aimable, qui jette plus de clarté & d'intérêt dans l'ensemble.

N O U V E L L E.

L'époque la plus critique de la vie d'un jeune homme est sans doute celle de la sortie du college, où le germe des passions commence à se développer chez lui, où l'amour, fermentant dans son sein, l'enchanté de ses illusions, le rend épris de chaque personne du sexe qui se présente, & transforme souvent à ses yeux en Vénus un objet qui, dans une autre circonstance, mériteroit tous ses mépris. C'est pour prévenir les suites funestes d'un début dangereux que les meres philosophes de Paris, au-dessus des préjugés, ont singulièrement perfectionné cette partie d'éducation d'un fils chéri. Il n'en est aucune qui parmi ses femmes n'en ait choisi exprès une jolie, dégourdie, capable de s'en emparer en cet instant, de lui donner les premières leçons du plaisir, de le dégrossir au moins sur les instructions nécessaires, afin qu'il prévienne le danger qu'il ne connoîtroit pas : elles cherchent même à prolonger le plus qu'elles peuvent ces intimités domestiques, & substituent souvent aux chambrières quelque femme honnête qui veuille bien se charger du

soin de l'introduire, ce qu'on appelle, dans le monde. Cette femme honnête est communément une douairiere qui, désormais abandonnée des amans, est obligée d'en enlacer ainsi par ruse, & se trouve dédommagée de ce que perd son amour-propre, par ce qu'elle gagne du côté de la jouissance. Le jeune Zeac (1), fils d'un fermier général, maître des requêtes depuis peu, avoit passé par la première épreuve; il en étoit à la seconde, & se trouvoit sous la direction de Madame de Luchat (2), épouse d'un confrere du pere de son élève. Le poëte Martelmon (3), renommé pour ses vigoureux talens dans la carrière amoureuse, devenu sexagénaire, foiblissoit considérablement, & nécessité à se pourvoir lui-même de quelque jeune Sunamite, comme David, qui le regaillardit, venoit de la quitter & de se marier à une Demoiselle charmante (4). La vieille Ariadne, furieuse, s'étoit d'abord portée à des excès de rage la plus effrénée: revenue à elle, son propre intérêt l'avoit dé-

(1) Zeac est l'anagramme de Caze, vrai nom du fermier général. Son pere l'étoit avant lui, ce qui le mettoit déjà à la tête d'une grande fortune. Les Cazes sont, dit-on, bien nés, & fort bons gentilshommes du Languedoc.

(2) Anagramme de Chalut, nom du fermier général, mari de cette Dame.

(3) Anagramme de Marmontel.

(4) Elle se nomme Morellet, & est niece d'un abbé Morellet, homme de lettres, renommé par ses mémoires qui ont provoqué la destruction de la compagnie des Indes, & par ses querelles avec M. Linguet.

terminée à ne se pas décrier elle-même par un éclat scandaleux, & à se réduire à un rôle que l'âge néceffitoit. C'étoit une grosse brune, réparant, avec le secours de l'art, les outrages du temps, encore appétissante pour quiconque n'y regarde pas de si près, d'un tempérament fougueux, lubrique d'ailleurs & très-propre à encourager merveilleusement la timidité d'un novice. Elle étoit trop contente de celui qui lui tomboit en partage pour ne pas s'efforcer de maintenir son erreur, & de le conserver ; mais le moyen dans cette capitale, dans un tourbillon de plaisirs, où l'état de son esclave, sa fortune & son âge l'entraînoient ! Il ne tarda pas à lui échapper. Ce fut à la comédie italienne où il reçut la première atteinte de l'amour, c'est-à-dire, de cette passion inquiète, active, qui vous reproduisant sans cesse l'objet désiré, vous rend tous les autres objets insipides, & suspend, en quelque sorte, vos facultés, n'ayant plus d'énergie pour toute beauté que celle-là. La demoiselle le Fevre, nouvelle actrice de ce spectacle, avoit tellement frappé Zeac, qu'il n'aimoit, ne voyoit, n'entendoit plus qu'elle. Ce qui rendit sa passion plus violente, ce furent les difficultés qu'il éprouva pour la faire connoître à celle qui la causoit : il apprit que mariée depuis peu au sieur Dugazon, acteur de la comédie françoise, ce dernier en étoit jaloux à l'excès. Cette découverte ne permettoit plus de parvenir à elle aussi librement que de coutume. L'amour donne de l'esprit aux plus fots. Quoique le magistrat enfant fût de ce nombre, & ne réparât pas même ce

défaul par l'expérience qui y supplée en pareil cas, il eut recours à un stratagème adroit & dont le succès devoit être infaillible.

La fureur de jouer la comédie bourgeoise ; introduite dans presque tous les ordres de l'état, fait presque de ce talent une partie nécessaire de l'éducation de nos petits-maitres, de nos agréables, de cette jeunesse folle & licencieuse dont il semble qu'on veuille hâter la corruption de toutes les manieres. Quand on ne peut pas avoir un théâtre en regle, on y supplée par des spectacles plus faciles ; on joue des proverbes, des parades. Le sieur Durazon est sur-tout renommé dans ce dernier genre : il est extrêmement gai, polisson, ordurier : en conséquence on le recherche dans les meilleures sociétés. Le jeune Zeac, qui connoissoit le goût de ses parens (1) pour cet amusement, imagina d'affecter un desir extrême de s'exercer sur une scène privée : ceux-ci, plus empressés de voir leur fils homme aimable que grand juge (2), sont enchantés de son

(1) M. Caze est extrêmement fastueux ; il s'est ruiné par ses prodigalités excessives. Il avoit une terre nommée Forcy à quelques lieues de Paris, sur la Marne, où il avoit fait des dépenses énormes, on en vanloit sur-tout les potagers, qui lui avoient coûté des sommes considérables. Il a fallu vendre tout cela.

La chambre à coucher des deux époux étoit singuliers : les deux lits se rapprochoient quand ils vouloient, au moyen de ressorts arrangés exprès ; se houbdoient-ils, il s'élevoit une séparation entre les deux lits qui s'éloignoient.

(2) La femme sur-tout est une des plus frivoles & des plus ridicules de France. Elle se nommoit Les-

goût. Il a recours au sieur Dugazon ; il le prie de vouloir bien lui donner des leçons , qu'il paie très-cher , & quand il est assez exercé , il l'engage à venir chez ses pere & mere , à faire de petites farces avec lui. Après les premiers essais on se plaint qu'il manque une actrice pour les étendre davantage , & les rendre plus variées & plus intéressantes. Il prétexte que sa mere est fort difficile pour l'introduction de pareilles femmes : elle ne veut rien que d'honnête , & Madame Dugazon seule (Mlle. le Fevre) peut être admise. Tout cela s'amenoit par degrés , & naturellement : le

carmonier , étant fille , & l'on la couroit à Paris pour sa beauté. M. Caze en devint amoureux , & l'épousa sans fortune. C'est elle qui avoit donné l'ordre à son portier de ne point laisser entrer chez elle des hommes qui n'auroient pas de manchettes à dentelles. Un plaisant mit un jour une manchette à dentelles & une brodée ; en arrivant il ne laissa voir que la premiere , & cacha l'autre sous sa veste , en sorte qu'il passa sans difficulté. Quand il se présenta devant la maîtresse de la maison , il changea sa contenance : il déroba à ses regards la manchette à dentelle & ne montra que la seconde. Madame Caze , furieuse de ce manque d'étiquette , n'y peut tenir , elle fait appeller son portier & le gronde secrètement. Le facétieux se doute de ce qui arrive : il entre en explication avec Mad. Caze , & lui fait voir sa bêtise : effectivement celle-ci égalait sa beauté.

Mad. Caze avoit aussi la manie de faire des visites à onze heures du soir , à minuit , de veiller beaucoup ; elle a fait périr à ce métier plusieurs jeunes femmes qui n'avoient pas sa vigoureuse santé. Quelquefois on les trouvoit s'ennuyant , dormant au coin du feu ; mais elles ne vouloient pas déroger à l'étiquette de ne se coucher que le matin ,

mari est pris pour dupe, & sa femme se trouve avec Zeac. A son âge, quand on est riche & bien de figure, on fait rapidement des progrès dans un cœur déjà ouvert de toutes parts. Celui de Madame Dugazon étoit sans défense contre les attaques du nouvel amant, & la jalousie de son mari ne pouvoit qu'ajouter un plaisir plus vif à celui de le tromper.

La grosse Luchat, ne tarda pas à s'apercevoir de l'intrigue; il y avoit de bonnes raisons pour cela. La tendresse de son pupile ne se manifestoit plus que très-rarement, & elle ne pouvoit douter qu'il n'allât porter ailleurs ses hommages. Son premier mouvement auroit été terrible, si le perfide se fût présenté en cet instant à ses regards : la réflexion la calma bientôt. Elle comprit que cette démarche ne serviroit qu'à la compromettre sans ramener le coupable & sans le punir. Elle conçoit une vengeance plus raffinée; elle se propose d'armer la jalousie de son mari & de satisfaire la sienne par le trouble qu'elle va mettre dans ces trois cœurs, & peut-être par les excès auxquels va se porter la fureur du premier.

Un soir, où tête à tête avec le jeune Zeac, celui-ci, par désœuvrement ou pour cacher sa défection, sembloit vouloir se livrer à des transports feints, elle repousse ses embrassemens avec indignation : « Il n'est pas » surprenant, lui dit-elle, que mes foibles » attraits perdent leur empire sur vous; que » dans la jeunesse brillante où vous êtes, » vous soyez léger & volage; mais qu'à l'in-

» constance vous joigniez une dissimulation
 » profonde, une trahison réfléchie ; qu'à re-
 » gret arraché des bras d'une courtisane,
 » vous veniez vous précipiter dans les miens
 » & me faire peut-être recueillir les fruits
 » empoisonnés de ses carresses, ce n'est que
 » d'un libertin consommé, d'un scélérat pré-
 » maturé : c'est sous l'enjouement & les gra-
 » ces de l'innocence & de la candeur recéler
 » l'âme d'un monstre horrible. Oui, je fais
 » tout, comme si j'avois tout entendu & tout
 » vu. Vous êtes épris de Madame Dugazon ;
 » vous trompez son mari, & si elle ne vous
 » trompe pas encore, cela ne tardera pas ;
 » mais le temps seul peut vous faire revenir
 » d'un tel égarement. Ce que j'exige à pré-
 » sent de vous, c'est que vous me fassiez un
 » aveu, qui ne m'apprendra rien ; mais seul
 » capable de vous faire mériter votre grâce
 » auprès de moi. Si je dois renoncer au titre
 » de votre amante, je veux au moins rester
 » votre amie, vous aider de mes conseils,
 » guider votre inexpérience & vous épargner
 » sans doute bien des fautes & des malheurs. »

Madame de Luchat avoit fait un effort sur
 elle en prononçant ces dernières phrases ; elle
 y avoit mis une onction qui fit presque re-
 pentir le pauvre Zeac de l'avoir abandonnée ;
 & qui l'auroit ramené à elle s'il n'eût été dans
 le délire le plus violent de sa passion ; mais
 elle obtint ce qu'elle desiroit : étourdi, con-
 fondu de son début, de l'assurance dont elle
 lui parloit, il ne peut conserver son secret
 funeste ; il se jette à ses genoux ; il a re-

cours à des excuses si cruelles pour une femme délaissée, & qu'un jeune homme croit fort tendres & fort touchantes ; il se répand en grands sentimens de reconnoissance ; il jure qu'aux termes où va se réduire leur commerce, il aura pour elle une fidélité à toute épreuve, l'attachement le plus inviolable. Ces protestations étoient autant d'impertinences dont il ne s'appercevoit pas, ou plutôt autant de coups de poignard dans le cœur de Madame de Luchat. Elle se fait violence pour se posséder & montrer à l'extérieur le plus beau sang-froid. Elle profite de ces épanchemens, afin d'apprendre les divers détails de l'intrigue : elle est étonnée de la dextérité du novice pour se mettre à l'abri de tout soupçon du comédien & perpétuer sa confiance. Quand elle est parfaitement instruite de ce qu'elle veut savoir, elle le congédie & prépare sa vengeance. Elle écrit une lettre anonyme au Sieur Dugazon, où on l'informe de la perfidie de sa femme & de son déshonneur. Afin qu'il ne puisse pas douter du fait, on lui en rapporte les particularités les plus secrètes ; on lui fournit en même temps les moyens de vérifier par lui-même ce qu'on lui découvre. Une des principales ruses dont se servoient ces deux amans pour s'expliquer, s'écrire & se donner leur rendez-vous, consistoit dans ces billets, ressource si fréquente des auteurs entre leurs personnages ; on l'assure que s'il peut en intercepter un, il verra que ce n'est pas un jeu de théâtre, & aura bientôt la clef du mystère des perfides.

Il n'en falloit pas tant pour troubler le malheureux mari, pour exciter ses recherches & le porter à s'affurer de son malheur. Il profite du premier proverbe qu'on exécute chez Madame Zeac, où le jeu de la scène amenoit un de ces billets fatals que recevoit sa femme. Il ne la perd pas de vue : après le spectacle, il se hâte de la ramener, & quand elle est parfaitement endormie, il se leve à la fourdine ; à la lueur d'une lampe de nuit, il fouille dans ses poches & trouve l'écrit funeste, où entre autres choses son amoureux la remercioit de son portrait qu'elle venoit de lui donner, s'exprimoit en termes brûlans sur cette copie qu'il embrasseroit au défaut de l'original, qu'il couvriroit de ses baisers enflammés. Le jaloux ne se connoît plus ; il court au lit, réveille sa femme en sursaut, l'en arrache, l'accable de reproches, d'injures & de coups, la veut forcer à s'avouer coupable. Mais, ô constance admirable du sexe ! elle a le courage de tout nier, & veut que ce chiffon ne soit réellement qu'une supposition. Par un caractère singulier de la jalousie, cette passion semblant toujours faire douter de son malheur celui qui en est atteint, ne lui laisse en même temps point de relâche, qu'il n'en ait acquis toutes les preuves : en desirant rester dans une erreur qui nous est chère, nous nous tourmentons continuellement pour en sortir. Le Sieur Dugazon devoit aller le lendemain matin faire la répétition d'une parade chez M. Zeac ; il prend une résolution violente, & attend avec impatience

l'aurore pour l'exécuter. Il se rend en diligence à l'hôtel du magistrat : il monte dans sa chambre, il le trouve au lit, & lui fait écarter son laquais sous prétexte d'une commission éloignée. Resté seul avec le maître, il va fermer la porte, puis furieux, égaré, il revient sur lui un pistolet à la main :
 » Cruel, s'écrie-t-il, tu me rends le plus mal-
 » heureux des hommes, tu me ravis le cœur,
 » d'une femme qui faisoit ma félicité ; je ne
 » veux pas du moins que tu conserves aucun
 » monument de ma honte ; il faut me remettre à l'instant son portrait & ses lettres, ou
 » je te brûle la cervelle. »

Le Robin qui n'avoit pas eu le temps de proférer une parole, qui ne s'attendoit pas à voir substituer une tragédie à une parade, se leve, & toujours docile au pistolet se rend à son secrétaire : il en tire les lettres & le portrait. Dugazon s'en empare. & les met d'une main dans sa poche, tandis que de l'autre tenant toujours en arrêt son ravisseur, il l'oblige de s'agenouiller comme il faisoit naguere devant le correcteur, & de recevoir sur le derriere quelques coups d'une houffine légeré qu'il tenoit en entrant par contenance, en ajoutant : « Voilà le châtiment qui convient à
 » un écolier, mais pour que vous ne puissiez
 » pas en disconvenir, j'exige que vous m'en
 » donniez un certificat. » Il lui fait en même temps écrire ces mots,

» Je me repens d'avoir cherché à déshono-
 » rer la couche de M. Dugazon ; je me suis
 » soumis à la pénitence que je méritois, &
 » pour

» pour témoignage de ma résipiscence ; j'ai
 » signé le présent de ma main. »

Alors le reconduisant de nouveau avec le pistolet, il le fait se recoucher ; il gagne la porte à reculons ; il la ferme à double tour & s'en va.

Le petit Robin libre , se précipite de son lit , & par la porte d'un escalier dérobé gagne une fenêtre & crie *au voleur ! à l'assassin ! Jasmin , l'Epine , la Fleur , arrêtez ce coquin de Dugazon , ce traître qui vient de me mettre le pistolet sur la gorge ; qu'on le conduise en prison ; qu'il soit roué....* L'histrion étoit déjà dans la cour lorsqu'il l'entend. Il ne perd point la tête ; il se retourne vers lui & répond : « A merveille ! M. Zeac ,
 » à merveille ! Bien joué ! la fureur est dans
 » vos yeux , la rage dans votre bouche , vous
 » rendez la passion divinement. Quelle vérité ,
 » quel naturel ! Vos domestiques , s'ils n'étoient
 » accoutumés à nous voir jouer nos petites
 » farces , y seroient pris : mais en voilà assez , vous êtes en chemise , vous vous enrhumeriez , rentrez ; comptez que tout ira
 » bien. » Il sort en même temps , & laisse l'autre s'enrouer à crier de nouveau , qu'on coure après lui ; c'est un scélérat ; il a voulu me tuer.... Les spectateurs étourdis , confondus , ne sachant que penser des cris forcenés de l'un , de l'aisance & de la tranquillité de l'autre , restent long-temps incertains , & ne croient la chose sérieuse que trop tard. Dugazon étoit déjà bien loin , grâces à son cruel & adroit perfiffage. Pour surcroît de malheur , le laquais de Madame de Luchar , venu en

commission dans la maison , avait été témoin de toute la scène , & court en hâte en instruire sa maîtresse. Celle-ci , enchantée , s'empresse d'arriver , de plaindre son pupille , & sous cette pitié feinte elle se fait conter dix fois comment l'aventure s'étoit passée. Quand elle a réuni toutes les circonstances : « Au » reste , dit-elle , à quelque chose malheur est » bon ; voilà une leçon qui vous tiendra lieu » de toutes les miennes ; elle vous vaudra une » expérience de dix ans. » Elle le quitte à ces mots , & pour que l'anecdote soit plutôt publique , la va conter dans vingt maisons. Le farceur au surplus ne la nie pas ; il supprime seulement le geste du pistolet & insulte encore au pauvre Zeac. Il ne le rencontre plus de fois qu'il ne lui demande s'il veut jouer une petite parade avec lui ? C'est peut-être la première fois qu'un cocu a les rieurs de son côté.



L E T T R E II.

Différentes lettres de M. le comte de Genlis, de M. de la Motte-Piquet, de M. le vicomte de Laval, concernant la conduite du duc de Chartres, avant, pendant & après le combat d'Ouessant. Problème à résoudre.

DEPUIS la rentrée de l'armée navale françoise (1), qui n'a rien fait & rejette son inaction sur l'amiral Keppel l'évitant avec soin, Milord, le retour du duc de Chartres (2) fixe de nouveau sur ce prince. les yeux du public; les propos recommencent contre lui plus que jamais, & l'on est aussi ardent à le décrier qu'on l'étoit naguere à l'exalter. Ce n'est pas qu'il n'ait encore des partisans, même des admirateurs jusque dans le port de Brest (3) : vous

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 18 septembre à 3 heures après midi.... Notre armée navale entre, & partie est déjà mouillée : ses ordres portoient de ne point essuyer le coup de vent de l'équinoxe à la mer, du moins c'est l'excuse que donnent nos marins. Au reste, ils sont un peu honteux d'avoir encore moins fait qu'à la première sortie....

(2) Le duc de Chartres est arrivé le 21 septembre au matin à Paris.

(3) Extrait d'une lettre de Brest du 30 septembre.... Il y a dans ce port une grande fermentation relativement au duc de Chartres. C'est mal à propos qu'on a prétendu qu'il nous avoit extrêmement embarrassé & empêché le succès du combat d'Ouessant. Il a au

en jugerez par des lettres (1) qui m'ont tombé dans les mains, qui sont toujours manuscrites, quoique destinées à l'impression, & très-rares, quoique faites en apparence pour acquérir la plus grande publicité. Elles sont si importantes, que je vous les envoie en nature avec le commentaire à côté, ce qui vous facilitera mieux d'affeoier un jugement sur ces différentes pieces, & dirigera par suite votre façon de penser sur le duc de Chartres & sur ceux qui l'entourent.

contraire beaucoup animé par sa présence & son courage. Les meilleurs serviteurs du roi du département rendent cette justice à son altesse, & souhaitent sincèrement qu'elle ait la place d'amiral dont elle s'est montrée digne. Il paroît, au surplus, qu'elle se propose d'éclairer le public sur sa conduite & de faire réformer une phrase équivoque insérée dans la gazette de France.

(1) La première de ces lettres, datée de Paris le 22 septembre 1778, est du comte de Genlis, dont il a été fait mention précédemment, à M. de la Motte-Piquet.

La seconde, datée du 27 septembre, est la réponse de M. de la Motte-Piquet à M. le comte de Genlis.

La troisième, datée aussi de Paris le 22 septembre, est du comte de Genlis, adressée à M. le vicomte de Laval, colonel du régiment d'Auvergne, embarqué sur le *St. Esprit* avec le duc de Chartres.

La quatrième & dernière, datée de Brest le 27 septembre, est la réponse du vicomte.

*COPIE de la lettre de
M. le comte de Genlis
à M. de la Motte-Pi-
quet , chef d'escadre
des armées navales.*

Observations:

Malgré l'estime & l'amitié que j'ai pour vous, mon cher général, à mon arrivée à Paris, je me suis encore trouvé brouillé plus que jamais, & nos divisions font le sujet des conversations. J'espérois qu'on avoit cessé de le croire dans le petit voyage que j'ai fait ici entre les deux croisières, & j'avois eu chez M. de Sartines une explication publique dans laquelle je lui avois parlé du peu de fondement de tous ces propos.

J'ignorois à cette époque les raisons que l'on prétend nous avoir défunis, & à mon arrivée, je viens d'en être

Si M. le comte de Genlis a eu chez M. de Sartines une explication publique sur sa brouillerie avec M. de la Motte-Piquet, le ministre en étoit donc instruit; il y avoit des griefs articulés que M. de Sartines avoit jugés dignes d'être discutés. Ce n'étoit donc pas simplement des bruits vagues, des pots-pourris de société: comment donc se fait-il que M. de Genlis, ainsi qu'il va le dire, ignorât absolument les motifs de cette querelle, & ne les eût appris qu'à son retour?

On ne fait si M. de la Motte-Piquet a véritablement annoncé à M. le duc de Chartres la possibilité de couper

instruit. J'imagine que vous ferez aussi surpris que moi de l'atrocité qu'on débite. On prétend que dans l'action vous fûtes trouver M. le duc de Chartres, & que vous lui dites : *Ah ! mon prince , voilà le plus beau moment de votre vie : vous allez couper cinq vaisseaux anglois ; il faut arriver sur eux.*

Qu'à cette proposition de votre part, j'avois répondu : *Ah ! Monsieur , prenez garde d'engager Monseigneur ; souvenez-vous que sa personne vous est confiée , & que vous en répondez sur votre tête.*

Que sur ce propos

quelques vaisseaux de l'arrière-garde angloise ; mais M. d'Orvilliers dans sa relation adoptée par la gazette de France du 3 août, déclare qu'il avoit fait au duc de Chartres le signal d'arriver, & dans un détail plus circonstancié du combat qu'a ensuite rapporté la même gazette du 14, on ajoute en propres termes : *Que l'effet de ce signal d'arriver étoit de couper l'arrière-garde ennemie.* Or, il y a eu quelqu'un qui a empêché le prince d'obéir à ce signal.

Par ce qui a été dit précédemment & avoué de M. de Genlis même, si ce n'est M. de la Motte-Piquet, quelqu'un au moins avoit écrit au ministre contre M. de Genlis, & quelqu'un digne de confiance, puisque le ministre en avoit parlé, avoit exigé une sorte de justification de l'accusé.

vous vous étiez emporté contre moi, & qu'enfin j'étois la cause que nous n'avions pas coupé cinq vaisseaux anglois. L'on débite aussi que vous avez écrit à M. de Sartines, & que vous lui aviez mandé que vous ne voulez plus commander un vaisseau où je me trouverois, & qu'obligé de faire la seconde sortie, vous ne m'aviez parlé de la campagne.

Voilà, mon cher général, les calomnies auxquelles l'on est exposé, lorsque par hasard on fait quelque chose de plus que les autres.

Je ne dois pas m'affliger de l'injustice du public, puisqu'elle n'en exempte pas même l'auguste prince, l'objet de notre admiration & de celui de toute la marine.

Si ce même public

Ce n'est pas quelque chose de plus; mais au contraire quelque chose de moins qu'on reproche à M. de Genlis d'avoir fait.

M. de Genlis se seroit sans doute déshonoré dans l'esprit du prince, s'il n'y avoit pas eu une collusion secrète entre eux; mais s'il a ouvert un pareil avis, c'est qu'il étoit bien sûr de ne pas déplaire à son altesse.

avoit daigné réfléchir un moment, il auroit jugé 1°. que si j'avois tenu ce propos, je me ferois déshonoré dans l'esprit du prince dont je desirois le suffrage, & qu'il ne m'auroit pas fait l'honneur de me permettre de le suivre à la seconde sortie.

2°. Monseigneur, qui la veille avoit conseillé ainsi que vous d'attaquer les ennemis, lorsque M. d'Orvilliers lui envoya demander son avis, se feroit opposé à l'exécution d'une manœuvre timide.

3°. Que si je vous avois fait ces représentations, vous n'en auriez tenu aucun compte.

Dans ce pays-ci, on aime infiniment mieux dire du mal de quelqu'un que de se donner la peine de réfléchir un moment. Les plaisanteries que nous faisons sur le banc de quart avec Monseigneur pendant l'action du 27, ne

Tous les jours on brave de loin le danger, qu'on redoute en le voyant de plus près.

Toujours dans la supposition que ce prince n'eût pas été de moitié avec son confident.

Qui prouve trop ne prouve rien : les plaisanteries sont déplacées pendant un combat ; l'esprit doit être tout entier aux objets importants qui doivent l'occuper alors, & le cœur ému de sensibilité pour les malheurs.

ressembloit guere à la querelle indécente que l'on suppose.

Je vous avoue que je ne m'afflige nullement d'une atrocité si facile à démentir.

Je vous prie de me répondre , mon cher général , d'une manière positive sur ces différens objets , comme votre cœur , l'honneur & la probité l'exigent.

Il fera , je crois , fort difficile de découvrir d'où peut sortir ce dâdale de mensonges & d'absurdités débitées ;

reux qui vont être les victimes de cette fatale journée.

Pas tant , puisqu'elle subsiste encore dans son entier.

Ou , comme c'est convenu entre nous ; car comment s'imaginer que M. le comte de Genlis & M. de la Motte-Piquet venant de se quitter à Brest , lieu d'où venoient les propos & les écrits , ne fussent rien de tout cela , & qu'arrivé à Paris seulement le 21 septembre au matin , M. de Genlis dès le 22 , c'est-à-dire , dès le lendemain , fût déjà assez instruit de la nature & des détails de l'accusation pour en écrire sur le champ à M. de la Motte-Piquet ? cela n'est pas trop vraisemblable.

Cela ne doit pas être difficile , puisque le ministre de la marine , suivant le commencement de la lettre de M. de

mais le public finit toujours par être juste , & je crois que nous avons égal intérêt d'anéantir des propos aussi dénués de tout fondement : notre malheur sera de ne pas voir rougir de honte & de remords ceux qui les ont inventés.

Quoiqu'on veuille absolument que nous soyons brouillés , je vous prie , mon cher général , d'être persuadé des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

Genlis , en étoit instruit. Quoi qu'il en soit , malgré l'égal intérêt que M. de Genlis & M. de la Motte-Piquet ont à anéantir ces propos , ils subsistent , se perpétuent & s'accroissent au contraire.

P. S. Je vous envoie ma lettre par un courrier exprès , afin qu'elle vous arrive plus sûrement , & que votre réponse me parvienne de même. Gardez , je vous prie , copie de ma lettre , j'ose croire que la marine sera un peu étonnée de l'absurdité & de la fausseté de tous ces propos.

**COPIE de la réponse de
M. de la Motte-Piquet.**

Observations.

Si le public , mon cher Genlis , veut absolument que nous soyons brouillés ensemble , qu'y faire ? J'ai mandé au ministre , à Messieurs de Mondragon , (1) Bory , (2) le comte de Durfort (3) , de la Bellangerays (4) , le duc de Liancourt (5) , & j'ai dit à tout le monde que le prince & tous ceux qui l'accompagnoient , m'avoient toujours comblé de marques de bonté & d'amitié.

Qui prouve trop ne prouve rien encore. La qualité de prince du sang en cette occasion ne donnoit pas plus de droit d'attaquer sans ordre au duc de Chartres qu'à tout autre ; & il n'en seroit que doublement coupable ; d'abord , d'avoir combattu mal-à-propos , ensuite , de n'avoir pas combattu lorsqu'il le falloit.

A l'égard de la bravoure , quel autre qu'un prince du sang aussi courageux eût pris sur lui d'arriver & de commencer le combat sans qu'il y en eût ordre ? Mardi en dînant chez

(1) Premier maître d'hôtel du roi.

(2) Ancien chef d'escadre retiré.

(3) Capitaine de vaisseau chargé alors de l'inspection des gardes-côtes.

(4) L'oncle de M. de la Motte-Piquet.

(5) Grand-maitre de la garde-robe en survivance du duc d'Estissac.

M. de la Prévalaye (1), il en fut question en présence de MM. du Pavillon (2) & de Sil-lans (3) : tous les capitaines qui comman-doient dans l'escadre dirent qu'ils n'auroient pas osé le faire.

C'est cependant cette manœuvre qui a em-pêché notre arriere-garde d'être écrasée , & a été cause de tout le brillant de la jour-née : voilà le vrai.

Cette assertion est bien opposée à celle de M. d'Orvilliers , qui , dans sa relation , dit que c'est par sa manœu-vre hardie de faire re-virer toute l'armée en-semble sur l'ordre de bataille renversé, c'est-à-dire , en rendant avant-garde l'escadre bleue qui faisoit l'ar-riere-garde , &c. qui a déconcerté le projet de l'amiral Keppel. Il ajou-te , que lorsque la tête de l'armée ennemie se présenta pour combat-tre par derriere l'escad-re bleue, elle la trou-

(1) Chef d'escadre de 1776, commandant la ma-rine à Brest, dans l'interim du généralat du comte d'Orvilliers.

(2) Capitaine de vaisseau, renommé dans l'art des signaux.

(3) Un des capitaines de l'armée navale, qui com-mandoit le *Résolû* de 64 de la division du comte d'Orvilliers.

va à l'autre bord de bataille, comme en réserve pour le moment. On dit enfin dans le supplément du 14 août, que la direction oblique des vaisseaux de la tête de la ligne angloise, mit une partie de l'escadre bleue hors de position de pouvoir combattre l'armée ennemie. Accordez-vous, Messieurs.

D'ailleurs, on n'avoit pas, suivant l'apparence, dessein de combattre ce jour, puisque plusieurs vaisseaux n'avoient pas leur branlebas fait. Je doute même que nous eussions tiré du canon, si la veille le prince n'avoit pas marqué à M. d'Orvilliers que son avis & le mien étoient d'attaquer.

Quant aux cinq vaisseaux que nous pouvions couper, comme je n'ai rien vu d'approchant, nous ne pouvions, à ce sujet, avoir eu de propos ense-

Ceci donneroît gain de cause à l'amiral Kerpel, qui s'attribue l'honneur d'avoir provoqué le combat, & forcé la circonspection du général françois à entrer dans un engagement régulier avec lui. Voilà un des chefs de son armée au moins qui en convient.

M. de la Motte-Piquet assure que le St. Esprit ne pouvoit plus arriver, & le comte d'Orvilliers dit que cette division étoit comme en réserve, & le

ble ; & comment étoit-il possible que le St. Esprit arrivât davantage, puisque nous avons laissé fort un vent à nous les vaisseaux de la tête.

Au surplus , mon cher Genlis, je ne me sens point fait pour une guerre de plume, j'abandonnerois tout, plutôt que de la soutenir. Vous & moi nous nous sommes trouvés à d'autres actions qu'à celle du 27 juillet ; mais nous ne devons pas être surpris de nous voir calomniés, puisqu'on ose attaquer la bravoure même dans la personne d'un prince qui a sacrifié son rang, ses plaisirs, sa santé, même sa vie pour nous donner le plus bel exemple. Voulez-vous bien lui présenter mon hommage & mon respect ; je n'oublierai jamais

supplément veut que par sa position elle ne pût presque pas donner, & le comte d'Orvilliers l'accuse de nouveau de n'avoir pas obéi au signal d'arriver. Accordez-vous, Messieurs, encore un coup.

Voilà qui est positif. Cette ardeur n'étoit pas forte cependant, à n'en juger que par les effets : quant à la vérité, bien loin de se découvrir, on voit qu'elle devient plus que jamais difficile à trouver, sur-tout favorable au duc de Chartres.

l'air de tranquillité & d'affurance qu'il a eu pendant tout le combat, & combien il nous inspiroit d'ardeur & à l'équipage; enfin, la vérité se découvrira, & le public est juste.

Adieu, mon cher camarade; comptez sur tous les sentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. On vient de me dire que la gazette de France marquoit que M. le duc de Chartres n'avoit pas obéi au signal d'arriver que lui avoit fait M. d'Orvilliers; comme il n'y a rien de plus faux, il fera facile d'en faire dédire le gazetier. C'est le St. Esprit qui a le premier fait le signal.

Comment se fait-il que la gazette de France du 3 août n'eût pas encore été lue le 27 septembre par M. de la Motte-Piquet, cette gazette de France, qui contenoit la relation d'un combat dont il avoit été acteur, qui n'étoit pas ignorée du dernier matelot de l'armée navale sachant lire? Voilà une ignorance bien crasse, bien volontaire.

D'ailleurs, M. de la Motte-Piquet pose comme une chose facile de faire dédire le gaze-

tier, & cependant le gazetier ne s'est pas encore dédit.

Enfin, ce n'est pas ici le gazetier qui a parlé à tort & à travers comme un journaliste étranger; c'est une relation envoyée par le général, approuvée du ministre de la marine, & qui a passé, suivant l'usage, entre les mains de tous les autres avant d'être rendue publique.

C O P I E de la lettre de M. le comte de Genlis à M. le vicomte de Laval, colonel du régiment d'Auvergne.

» Mon cher vicomte, allez voir M. de la Motte-Piquet, & priez-le de ma part, de vous montrer la lettre que j'é lui écris. Vous y verrez un détail d'atrocités auxquelles je ne devois pas m'attendre. Qui plus que vous, mon cher vicomte, est en état d'en juger? Vous avez partagé les hasards de cette journée avec nous, & vous savez si aux plaisanteries & à la gaieté qu'il y avoit sur le vaisseau de M. le duc de Chartres, il s'y est joint des conseils timides de ma part. Répondez-moi par mon courrier. Je fais trop de cas de votre estime, pour ne pas m'en appuyer dans cette circonstance, qui n'est point affligeante pour moi, parce qu'elle peut être facilement démentie; mais qui est désagréable à l'homme d'honneur soupçonné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de M. le vicomte de Laval.

« J'ai lu, cher Genlis, la lettre que vous avez écrite à M. de la Motte-Piquet. Le détail d'atrocités qu'elle contient est inimaginable ; mais permettez-moi de vous dire que ces calomnies ne devroient pas du tout vous affecter : les personnes qui les ont inventées, ont voulu vous faire tort ; mais elles ne savent pas s'y prendre ; car, pour persuader, il faut dire des choses vraisemblables, & il y a longtemps que vous avez prouvé que vous n'étiez pas porté pour les *conseils timides*. Tout ce que je souhaite, c'est qu'à la première affaire où je me trouverai, il y ait autant de gaieté qu'à bord du St. Esprit, le jour du combat. J'étois bien attaché à M. le duc de Chartres ; mais je le lui suis bien davantage depuis ce moment-là. C'est un jour qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je vous prie de dire à M. le duc de Chartres que j'attends de ses nouvelles avec la plus vive impatience.

Mon régiment part le 3 du mois prochain pour se rendre à Lille ; je compte marcher avec lui jusqu'à nouvel ordre.

Adieu, mon cher Genlis, soyez persuadé de la plus tendre amitié que j'aurai toute ma vie pour vous. Je vous embrasse *de tout mon cœur*. »

Par ce que je vous ai déjà dit, Milord, précédemment & par la lecture de ces lettres, vous voyez que le reproche fait au duc de Char-

tres est , sous prétexte qu'il n'entendoit pas bien un signal, d'avoir passé à poupe du général pour se le faire expliquer.

Vous voyez qu'on a dit dans le monde que ce prince ne s'étoit porté à cette fausse démarche que sur une discussion élevée à son bord entre le comte de Genlis , seigneur de sa suite , n'ayant aucun rang ni qualité dans le vaisseau , & M. de la Motte-Piquet , capitaine de pavillon de son altesse sérénissime.

Vous voyez qu'on est parti de là pour répandre les bruits les plus offensans contre le duc de Chartres , qui , à en croire ses détracteurs , par cette fausse manœuvre en rompant la ligne & en faisant perdre beaucoup de temps à la marche de l'armée , avoit été cause que les François n'avoient pas profité de leur avantage sur les Anglois en les battant complètement , & en prenant plusieurs de leurs vaisseaux.

Ces imputations ayant acquis beaucoup de consistance à son retour , les gens intéressés à sa gloire n'ont put les lui cacher , lui ont fait sentir qu'il étoit obligé de s'en laver & de prouver la mauvaise foi du comte d'Orvilliers.

En conséquence , les lettres ci-dessus ont été écrites. Les serviteurs du prince , ses commensaux , ses défenseurs , ont assuré qu'on ramassoit les différentes pieces nécessaires à l'éclaircissement de sa conduite , & à la justification de ses manœuvres , & qu'on devoit faire imprimer le tout.

La premiere piece , suivant eux , & le fondement de toutes les autres , étoit le journal de M. de la Motte-Piquet , très-détaillé , d'où

il résultoit qu'on avoit interverti l'ordre du moment où le *Saint-Esprit*, avoit passé à poupe du général pour lui demander ses intentions, que ce vaisseau s'étoit conformé exactement aux signaux, qu'il n'y avoit eu à bord aucune difficulté sur leur signification; que ce n'étoit qu'à huit heures du soir, le jour du combat, c'est-à-dire, plusieurs heures après, que le duc de Chartres avoit désiré s'aboucher avec le général; & pourquoi? C'étoit pour témoigner à M. d'Orvilliers son étonnement de son signal de retraite sur Ouessant. Voilà le vrai signal qui déplaisoit à l'ardeur de son altesse, qui la révoltoit, qu'elle ne comprenoit pas, & qu'elle auroit voulu faire changer.

Ces Messieurs ajoutaient qu'au journal de M. de la Motte-Piquet, on avoit réuni les dépositions des capitaines de l'escadré au nombre de vingt-huit (1), dont les journaux étoient absolument conformes au sien, & que du tout il résultoit une masse de réclamations bien propre à balancer, à détruire le fait faussement énoncé dans la gazette de France.

Tout cela devoit être imprimé & acquérir la plus grande publicité. On étoit dans l'attente de la discussion de ce grand procès; mais comme le comte d'Orvilliers s'y trouvoit compromis, ou plutôt étoit la partie adverse du prince du sang, il falloit l'écouter, & il étoit mandé à cet effet.

(1) Les capitaines des deux vaisseaux absens du combat n'avoient pu déposer d'un fait dont ils n'avoient aucune connoissance.

Point du tout, Milord, aujourd'hui toutes ces menaces s'en vont en fumée; le roi ne veut pas qu'il paroisse rien d'imprimé concernant le combat d'Ouessant, & le ministre qui craint des éclairciffemens capables de faire tomber l'illusion du public sur cette brillante journée d'Ouessant, retient le général françois à Brest.

Enfin, pour éviter les suites fâcheuses d'une querelle scandaleuse qui pourroit porter le trouble dans la marine durant toute la guerre, on a fait suggérer adroitement au duc de Chartres par les jeunes seigneurs, ses confidens, d'accepter comme une marque de satisfaction du roi, une place créée exprès pour lui, de *colonel général des hussards* (1), ayant le travail direct avec S. M.

Bien loin que cette faveur produise un bon effet dans le public, on regarde comme une lâcheté de la part de ce prince de l'avoir acceptée; en ce que la place en quelque sorte est au-dessous de lui; en ce que c'est un démembrement de celle de colonel général de la cavalerie légère occupée par le marquis de Bethume; en ce que c'est une exclusion marquée de la charge d'amiral, l'objet de ses desirs & de ses démarches; en ce qu'enfin on la regarde comme une tournure visible pour ne plus laisser servir dans la marine ce prince, lorsqu'il auroit le plus grand intérêt de s'y distinguer & d'effacer les impressions flétrissantes répandues sur son compte.

(1) M. le duc de Chartres avoit été fait lieutenant général des armées le 27 juillet dernier.

D'ailleurs , c'est une espece d'engagement que prend le duc de Chartres de se contenter d'une pareille satisfaction & de ne pas donner suite aux éclaircissements que son honneur sembloit exiger aux yeux de toute la nation & de l'Europe entiere imbue de son aventure.

Les gens véritablement attachés à ce prince , & convaincus de son innocence , gémissent de sa conduite en cette occasion ; ils l'attribuent à la mauvaise société dont il est entouré ; à cette troupe de roués , de débauchés qui le plongent dans les voluptés les plus sales , loin de lui élever l'ame , & de l'exciter à montrer dans cette circonstance délicate , la noblesse & l'énergie qu'il devroit avoir. Quant aux spectateurs impartiaux qui , d'abord touchés du zele que le duc de Chartres avoit annoncé pour se justifier aux yeux de la nation & gagner sa confiance , desiroient qu'il triomphât & fît éclater la vérité , ils commencent à se refroidir en voyant languir cette affaire ; ils ne peuvent se persuader qu'un prince du sang , outragé par la calomnie , s'il n'étoit véritablement coupable & très-coupable , eût assez peu de soin de sa gloire pour laisser dans l'oubli son apologie , quelque défense qu'il eût reçue de la publier. Ils ne pensent pas qu'aucune autorité sur la terre dût & pût lui fermer la bouche.

Cette mollesse de sa part , Milord , est très-fâcheuse pour nous , en ce qu'il ne servira plus & ne nous fera désormais d'aucune utilité. Quoi qu'il en soit , voilà du moins une campagne de finie en Europe , sans qu'il nous

soit arrivé grand mal (1), & même avec un avantage décidé du côté du commerce, puisque le nôtre n'a éprouvé aucun échec, & que celui de nos ennemis essuie journellement de nouvelles pertes (2), mais nous ne sommes pas au bout, & la campagne prochaine

(1) Sauf la perte de la *Dominique*, dont la nouvelle se répand ici depuis quelques jours.

(2) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 19 septembre... La frégate du roi *le Triton* a fait à Saint-Domingue ce que M. Dampierre a fait à la Martinique; elle a retenu des navires qui se feroient rendus ici avant le temps où les Anglois ont commencé à arrêter les nôtres. Son objet étoit de les débouquer des parages de l'Amérique où il ne se commettoit encore aucune hostilité. Treize navires sont sortis sous son escorte; cette frégate s'est perdue sur les Caïques, & a fait perdre avec elle *la Bonne Nourrice* de ce port & *le Favori* de Nantes. Du reste, il en est arrivé un ici; l'on ignore le sort des autres; on est dans la plus vive inquiétude, & les assureurs qui ont offert jusqu'à 52 pour cent sur les risques qu'ils courent, ne trouvent point de gens assez hardis pour les couvrir. Les négocians sont effrayés, qu'il ne se fait plus d'assurance, & que si l'on n'accorde pas des convois, quelques-uns qui ont des navires chargés pour l'Amérique, vont les faire décharger.

Un de nos négocians a fait sortir un navire de ce port le 23 du mois passé; il le fait déjà en Angleterre.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 5 octobre... Il semble que la mer engloutisse tout, & nous le croirions si les lettres de l'Angleterre ne nous apprenoient par chaque courrier, l'arrivée dans ses ports des navires que nous attendions. Il ne nous en vient aucun ni de nos colonies, ni de l'Amérique septentrionale.

pourroit être plus pénible, si les Espagnols se joignent aux François, ainsi que c'est bien à craindre.

Paris, ce 2 novembre 1778.

LETTRE III.

Sur la rentrée de l'armée navale & la levée des camps ; sur la prise de la Dominique ; sur celle des isles de St. Pierre & Miquelon ; sur les préparatifs de la campagne prochaine ; sur les dispositions peu amicales & même hostiles de la cour d'Espagne.

Nos nouvellistes, Milord, que la saison de la campagne avoit dispersés, se sont réunis depuis peu, ils sont aujourd'hui tous rassemblés, & voici la récapitulation des faits qu'ils ont passés en revue avec les anecdotes, les gaietés & les traits caustiques dont quelques-uns les ont assaisonnés. Ce sont les mêmes interlocuteurs du dernier dialogue.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il s'est passé bien des choses, Messieurs, depuis notre séparation, & quoique nous les sachions en gros, il est mille détails que ne nous apprennent point les papiers publics, ni même les lettres particulières, souvent trop circonspectes, sur lesquels on s'ouvre dans la conversation & qu'il seroit bon de reprendre.

LE COMTE DE CATUELAN.

Si vous en savez, comte, apprenez-nous-les ; pour moi, je trouve que tout cela se réduit à peu de chose. 1°. Le comte d'Orvilliers avec son armée navale, après s'être promené pendant 33 jours sur l'Océan & à l'entrée de la Manche, est rentré si adroitement, qu'il n'a pas même vu l'armée navale Angloise. 2°. M. le maréchal de Broglie, après avoir tenu environ pendant un mois le camp de Bayeux, y avoir fait faire très-bonne chère aux officiers, & pensé faire mourir de faim les soldats, l'a levé sans avoir même attaqué les isles de Jersey & de Guernesey, dont la prise sembloit ne devoir souffrir aucune difficulté, & de plus y a laissé beaucoup de malades. 3°. M. de Fabry, après s'être caché dans différentes anses de la Méditerranée, ayant peur de son ombre, est rentré au bout de trois mois, précisément dans le temps où les corsaires de Gibraltar & de Mahon commençoient à infester cette mer. Voilà pour l'Europe. 4°. Vous avez pris la Dominique aux Antilles, qui ne peut vous servir de rien, & qui tomboit d'elle-même par sa position. 5°. Vous avez perdu dans le nord les isles de St. Pierre & de Miquelon & avec elles le commerce de la pêche de la morue, le plus important pour vous, parce qu'outre le bénéfice dont il prive vos concurrens, c'est la pépinière & l'école de vos matelots. 6°. Le comte d'Estaing, après avoir couru, sans dessein fixe, d'un côté à l'autre, & du midi au
nord

nord dans l'Amérique septentrionale ; après avoir formé dix projets différens , sans en exécuter aucun , après s'être brouillé avec les insurgens , va passer vraisemblablement à la Martinique , où il ne fera pas davantage.

M. D'ÉCLIEU.

Voilà , sans doute , un précis de la campagne assez vrai au fond ; mais vous omettez des faits particuliers , ou qui justifient la conduite des généraux , ou qui rectifient l'idée défavorable que vous voudriez donner de leur capacité , ou qui du moins font honneur aux agens subalternes qu'ils ont employés.

M. d'Orvilliers , pressé de sortir de nouveau à dessein de favoriser la rentrée des navires du commerce attendus des Indes & des Antilles , n'étoit pas en ce moment assez fort (1) pour oser provoquer l'ennemi & ne pas se tenir sur la réserve. Il étoit obligé de contenir l'ardeur belliqueuse de ses officiers jusqu'à ce qu'il eût le nombre compétant de vaisseaux , afin de se présenter avec confiance devant l'ennemi.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 19 août... On a nouvelle que trois de nos vaisseaux de l'Inde sont enfin arrivés ; on en attend encore quatre , indépendamment des huit de la Chine , ce qui ne nous laissera pas tranquilles jusqu'au temps de leur rentrée effectuée. Heureusement notre armée navale , sortie le 17 , comme on l'avoit annoncé , va favoriser leur passage. M. d'Orvilliers n'a encore que 25 vaisseaux de ligne , les seuls qui se soient trouvés en état de le suivre ; mais le surplus ne tardera pas à le joindre.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je vous arrête là, Monsieur, & vous prends par vos propres paroles. Comment après cette victoire fameuse d'Ouessant, après avoir si fort maltraité les Anglois, au bout de trois semaines, vous n'êtes pas encore réparé complètement, & vous n'osez reparoitre devant eux.

M. L A M B E R T.

Ma foi, Monsieur le chevalier, vous voilà pris sur le temps, l'argument est pressant.

M. G I R A R D.

Des faits, Messieurs, des faits, nous ne finissons pas, si nous nous engageons dans des disputes idéales.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Je m'en vais lui fermer la bouche.

(Il parle à l'oreille du comte de Catuelan.)

Ne voyez-vous pas que M. d'Orvilliers avoit avec lui le duc de Chartres, & que la présence de ce prince l'affoiblissoit de cinq ou six vaisseaux ?

M. D'É C L I E U.

Et quand le général françois s'est trouvé en mesure (1), l'amiral Keppel n'a pas jugé à

(1) Sauf la *Ville de Paris*, dans laquelle, à mesure qu'on travailloit, on découvroit de si grands défauts, qu'on fut obligé d'y renoncer pour la campagne & de la remplacer par le *Neptune* de 74, nouveau vaisseau lancé à l'eau en août.

propres de compromettre une seconde fois les forces navales de l'Angleterre (1). Au reste, si l'escadre n'a rien fait en général, il y a eu des actions particulières qui font honneur à la marine française.

L'Iphigénie a fait plusieurs prises qui enrichiroient M. de Kerfain, son capitaine, si, faisant partie de l'armée navale, toutes n'étoient communes.

M. P I L O T.

Ce lieutenant de vaisseau est bon musicien & grand gluckiste, & il doit son commandement à ce goût pour le chevalier Gluck. L'anecdote est plaisante. Quand M. de Sartines, qui connoissoit la passion de cet officier, fit, au commencement de l'année, la destination des frégates, & qu'il en fut à *l'Iphigénie* : oh pour celle-là, dit-il, elle va par sympathie à M. de Kerfain, grand amateur de l'opéra de ce nom. Vous voyez que, malgré sa gravité espagnole, ce ministre fait rire comme un autre, & faire un calembour.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 8 septembre.... Aucune nouvelle de notre armée navale depuis le 26, ce qui confirme de plus en plus dans l'idée qu'elle ne se battra pas. On prétend que c'est Keppel qui élude le combat & fait bien; mais si M. le comte d'Orvilliers étoit un homme moins timide, s'il étoit audacieux & plein de nerf comme le comte d'Estaing, il l'y forceroit malgré lui, ou feroit un coup de main sur quelque port d'Angleterre : ses partisans l'excusent à raison du duc de Chartres, dont la personne l'embarrasse fort, & dont il craint l'inexpérience & l'étourderie.

Le Roland, *la Sensible*, *le Zéphire*, *la Renommée*, & tous les bâtimens envoyés en course avant & depuis la rentrée de l'escadre, ont aussi fait des prises, principalement de corsaires : on ne finiroit pas d'entrer dans ces détails.

M. D'ÉCLIEU.

Mais le combat de *la Junon* contre *le Fox* (1) est sur-tout très-glorieux.

LE COMTE DE CATUELAN.

Très-glorieux ! Vous pourriez supprimer le superlatif. Une frégate de 36 canons d'un calibre supérieur contre une de 28, & tout au plus de 200 hommes d'équipage contre trois cents ; vous voyez qu'il n'y a pas de quoi tant se récrier.

M. D'ÉCLIEU.

Vous ne pouvez au moins contester la belle manœuvre, le sang froid, la précision du commandement de M. de Beaumont, son capitaine. Il avoit recommandé à ses canonniers de ne point tirer sans avoir pris tout le temps nécessaire pour bien ajuster leurs coups. Aussi n'y en eut-il presque aucun qui ne portât, & la frégate angloise se trouve enfin démâtée de tous ses mâts.

Moi, qui ne me décide point par le succès, j'admire encore plus le capitaine Windsor, qui pendant trois heures & demie, malgré l'infé-

(1) Nouvelle frégate de 36 canons, construite, je crois, à Rochefort : le combat a eu lieu le 8 septembre, & le 11 *la Junon* a amené *le Fox* à Brest à la remorque.

riorité du nombre de ses gens employés à la manœuvre , a éludé avec succès tous les efforts de M. de Beaumont cherchant à prendre une position avantageuse contre lui , tantôt à lui passer au vent , tantôt à l'enfiler par la hanche ; qui , blessé dès le commencement du combat , n'est pas moins resté sur le pont à donner ses ordres jusqu'à la fin , & n'a amené qu'après avoir eu sa frégate rase comme un ponton , & un quart de son équipage tué ou blessé. (1)

LE BARON DE KNIPAUSEN , avec fureur.

En vérité , Monsieur , il faut être Anglois jusque dans l'ame pour oser nous tenir de pareils propos : si le capitaine Windfor a su mettre en défaut la capacité de M. de Beaumont , s'il a eu sa frégate si maltraitée , s'il a perdu tant de monde , tout cela relève la victoire du capitaine françois ; il a donc déployé de grands talens ; il a donc fait jouer son artillerie avec intelligence ; il a donc battu vigoureusement son ennemi.

M. D'ÉCLIEU.

N'est-ce pas fort adroit d'avoir su conserver les siens avec tant de soin qu'il n'ait eu que quatre hommes tués & quinze blessés.

M. GIRARD.

Malheureusement dans le nombre des morts est ce brave M. Disle de la Mothe , son capitaine en second.

(1) Le Fox a eu 11 hommes tués & 38 blessés. suivant le relevé fait à Brest.

M. DE LA BALUE.

Messieurs, il faut rendre justice aux officiers auxiliaires, à MM. *Duclos*, *Boursier*, *Montgon*, qui n'ont pas peu contribué à la bonne manœuvre.

M. D'ÉCLIEU.

Oui, comme les matelots, mais MM. de *Chavagnac* & de *Roquefeuil* ont fait servir les batteries, & ont secondé la tête du général pour modérer à propos l'ardeur des canonniers.

M. PILOT.

On dit que l'équipage étoit d'une gaieté charmante, qu'il alloit là comme à la noce, tant il attendoit avec impatience l'occasion d'un combat.

LE COMTE DE CATUELAN.

Où, c'est la gazette de France qui nous apprend cela.

M. BOYER.

Eh bien ! la gazette de France ne ment jamais.

LE COMTE DE CATUELAN.

Malgré son autorité irréfragable, je crois que les équipages du *Vengeur* & de la *Belle-Poule* étoient plus gaillards que celui de la *Junon*, quand ils ont repris le navire l'*Aquilon* (1), revenant de l'Inde : l'espoir de beau-

(1) Le 28 septembre l'*Aquilon*, commandé par le capitaine la Vigne-Buisson, fut attaqué par un corsaire Anglois qui se disposoit à l'amariner, lorsque

coup d'argent gagné sans risque , rend infiniment plus joyeux que lorsqu'il n'y a que des coups à attraper.

M. DE LA BALUE.

Cet argent n'est pas encore dans leur poche ; ils pourroient bien n'en pas tâter. Vous savez que la capture a fait la matière d'un procès , qu'ils ont gagné , il est vrai , au conseil des prises ; mais les armateurs de *l'Aquilon* ont présenté leur requête d'appel au conseil royal des finances , & ils viennent d'obtenir arrêt conforme. (1)

LE COMTE DE CATUELAN.

Je voudrois bien que le comte d'Amblimont

le Vengeur & *la Belle-Poule* , attirés par le bruit du combat , parurent avant le jour , & prirent le corsaire estimé environ 300,000 livres : ils convoierent *l'Aquilon* jusqu'à l'isle de Grouais , où il entra le 5 octobre.

(1) Le 8 novembre. Il paroît que les propriétaires du navire *l'Aquilon* sont d'autant mieux fondés dans leur appel , que la marine même croyoit monsieur d'Amblimont dans son tort , suivant ce qu'on écrivoit ci-joint.

Extrait d'une lettre de Brest du 7 octobre. . . .
L'Aquilon , vaisseau revenant de Chine ; commandé par M. de la Vigne-Buisson , avec un chargement de trois millions , avoit été pris par un corsaire Anglois : dans la nuit M. d'Amblimont , commandant le vaisseau *le Vengeur* de 64 , a dirigé sa route vers l'endroit où il avoit entendu le bruit des coups de canon , & au lever du jour a repris le vaisseau François , & , comme il n'y avoit pas 24 heures que *l'Aquilon* étoit amariné , les propriétaires du navire recevront la restitution du tout suivant la loi des prises.

perdit ; c'est fort vilain. Sa cupidité bafle & injuste ternit fa bonne action , & s'accorde à merveille avec fa fordide passion du gain , qui est un des principaux défauts du corps de la marine.

M. G I R A R D.

Messieurs, je n'entends point la chicane en général , encore moins la chicane maritime : expliquez-moi , je vous prie , la nature de ce procès.

M. D E L A B A L U E.

Lorsqu'un navire François pris par l'ennemi étoit repris par un bâtiment de sa nation au moins 24 heures après , il devoit autrefois à celui-ci le droit de recouffe , c'est-à-dire , le tiers de sa valeur & de celle de sa cargaison. Les propriétaires de *l'Aquilon* prétendent aujourd'hui que Louis XIV & Louis XV avoient renoncé à ce droit , non-seulement par le silence de leurs ordonnances , mais encore par des dispositions solennelles , & que Louis XV a affecté de ne pas le rappeler dans ses nouvelles loix sur la marine. Ils ajoutent que même en admettant l'existence du droit , ils ne seroient pas encore obligés de le payer , faute du délai nécessaire écoulé entre la capture & la reprise.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il y auroit de quoi décourager le commerce , si , à la crainte de l'ennemi , il devoit joindre celle de ses propres concitoyens ; si la marine royale , faite pour le protéger , se réunissoit aux Anglois pour l'écraser , & lui fai-

soit payer ses services aussi cher qu'elle le prétend.

M. D'ÉCLIEU.

Il faut cependant que le prêtre vive de l'autel ; il faut donner un objet d'émulation , je ne dis pas aux officiers ; ils sont faits pour être guidés par l'honneur seul , mais aux équipages ; ils s'embarrasseront peu de reprendre un bâtiment national , s'il ne leur en revient aucun profit.

M. GIRARD.

Il y a du pour & du contre : Messieurs , cette dissertation nous meneroit loin & ne nous apprendroit rien. Parlons plutôt du combat du *Triton* , de celui de la *Dédaigneuse*.

M. D'ÉCLIEU.

Ligondéz s'est très-bien conduit dans le premier ; il a été parfaitement remplacé par son second (1), lorsque, après avoir été blessé en deux endroits, il a été obligé de se retirer du pont, ses forces ne répondant pas à son courage ; je crains bien même qu'il n'en périsse, car les nouvelles que j'en ai de Brest (2) sont très-mauvaises.

LE BARON DE KNIPHAUSEN, au comte de Catuelan.

M. l'Anglomane , nous direz-vous encore que les François étoient supérieurs en cette

(1) M. Roquart, lieutenant de vaisseau.

(2) Le combat a eu lieu le 26 octobre, & le *Triton* est rentré à Brest que le 16 novembre.

occasion. Outre que M. de Ligondez avoit affaire à un vaisseau de sa force , vous ne pouvez ignorer qu'il y avoit aussi une frégate ennemie qui l'incommodoit beaucoup dans les différentes positions qu'il vouloit prendre; cependant le *Triton* a obligé l'une & l'autre de profiter de l'obscurité de la nuit pour fuir & se dérober à ses coups.

LE COMTE DE CATUELAN.

Moi , baron , je ne dis rien , je me tais & j'admire.

M. L A M B E R T.

Messieurs, foin de l'honneur sans profit. Vive M. de Keroulas de Cohars qui vous a pris une bonne frégate angloise de 28 canons (1). Vive sur-tout le capitaine Mandavit du corsaire la *Vengeance* de Bordeaux de 24 canons , qui après un combat des plus vifs contre la frégate du roi d'Angleterre le *Pelikan* de 38 canons & de 200 hommes d'équipage , après en être venu jusqu'à trois fois à l'abordage , s'en est rendu maître , & l'a conduite à Lisbonne.

M. P I L O T.

Voilà quatre ou cinq frégates qu'a perdu contre nous l'Angleterre depuis les hostilités commencées.

.. (1). C'est au mois de septembre dernier , sur le môle St. Nicolas , que cette prise eut lieu par la *Dédaigneuse* de retour à Brest le 14 novembre. Le capitaine anglois se nommoit William Williams.

Avant , M. de Tilly , capitaine de la *Concorde* , croisant à l'atterrage du cap , y avoit pris la *Minerve*.

M. B O Y E R.

Au 15 octobre dernier, suivant le relevé que j'ai eu d'un greffier du conseil des prises, de celles faites sur les Anglois dans les mers d'Europe par la marine du roi, outre trois frégates, l'on comptoit trois cutters ou corvettes de S. M. Britannique, quinze corsaires, & trente-deux navires marchands. Par les corsaires & armateurs particuliers, un corsaire & 49 navires du commerce, dont plusieurs de ces derniers rançonnés, ce qui donne un résultat de cent & trois bâtimens de toute espèce.

M. D E L A B A L U E.

Il faut convenir que tout cela ne vaut pas les quatre seuls vaisseaux de l'Inde (1) que vous avez perdus.

M. L A M B E R T.

Au commencement du mois d'octobre, les pertes du seul port de Bordeaux étoient évaluées de 7 à 8 millions.

M. D E L A B A L U E.

Et à la fin de ce même mois, celles du commerce de France en général montoient à près de 50 millions. (3)

(1) *Le Modeste, le Ferme, le Gaffon, & le Carnassier*; la cargaison de celui-ci seul étoit estimée plus de 4 millions.

(2) Dix-huit navires estimés 400,000 livres l'un dans l'autre.

(3) Cent quinze bâtimens à la même estime de 400,000 livres l'un portant l'autre, font déjà 48 millions; ajoutez-y la valeur beaucoup plus considérable des navires de l'Inde.

M. L A M B E R T.

Et aujourd'hui à soixante au moins.

M. G I R A R D.

Il est certain que le commerce crie comme le diable ; il demande des convois à toute force. (s)

LE CHEVALIER D'ÉCLIEU.

Il faut aller au plus pressé, Messieurs; voulez-vous perdre en détail votre marine à peine naissante.

LE COMTE DE CATUELAN.

Mais pourquoi, je vous prie, M. d'Orvilliers est-il rentré au bout d'un mois & a-t-il laissé après lui à la mer l'amiral Keppel dont l'armée navale si bien battue n'a pourtant pas craint comme vous le coup de vent de l'équi-

(1) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 10 octobre... Jeudi il entra dans notre rivière le *Pascole*, navire de ce port ; il est parti le 10 août du port au Prince avec 26 bâtimens de transport du Sud de St. Domingue, qu'une frégate a débouqués, après les avoir retenus pour la plupart pendant près de deux mois, c'est le seul dont nous sachions encore l'atterrage. Le capitaine dit n'avoir rien rencontré sur nos côtes ; mais la pleine mer lui a paru être une rade, tant il y a vu de bâtimens. Il a passé au milieu d'eux sans être atteint d'aucun, à la faveur du gros temps qu'il faisoit & de sa marche supérieure ; d'ailleurs, il n'étoit pas chargé.

Le ministre a répondu à notre chambre du commerce : qu'il ne pouvoit faire convoyer les navires ; mais qu'il feroit croiser. Cela n'encourage pas les armateurs qui ne cessent de demander des convois & qui lui adressent aujourd'hui un mémoire,

noxe & est restée un mois après lui exposée à la fureur des élémens.

LE COMTE DE NOLIVOS, *lui parlant à l'oreille.*

Je vais vous répondre : parce que le comte d'Orvilliers avoit toujours le duc de Chartres qui pesoit sur ses épaules, & qu'il étoit pressé de s'en débarrasser.

M. D'ÉCLIEU.

Vous voyez qu'au défaut de convois le ministre fait croiser, & même avec succès, par toutes les prises qui ont été faites.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je perds l'océan de vue pour un moment & je vois dans la Méditerranée M. de Fabry rentré à Toulon à la fin d'octobre contre le vœu du commerce, qui regardoit une escadre françoise croisant au détroit comme de la plus grande utilité.

M. DE LA BALUE.

Il est certain que la ville de Marseille qui étoit alors sur le point de faire partir un convoi de bâtimens marchands pour l'Amérique, en a été consternée, & qu'il y a actuellement ici deux négocians députés de ce port pour faire des représentations au ministre à ce sujet.

LE COMTE DE CATUELAN.

C'est que le bruit couroit que l'amiral Rodney alloit venir dans la Méditerranée avec une escadre qu'on armoit, & M. de Fabry n'aime point du tout les Anglois.

M. D'ÉCLIEU.

Point de mauvaises plaisanteries , comte ;
M. de Fabry est malade ; voilà le vrai.

M. DE NOLIVOS.

A l'égard des convois , mes correspondans
m'écrivent que le ministre lassé , ou persuadé ,
a enfin promis d'en donner pour aller aux îles
& en revenir.

LE COMTE DE CATUELAN.

Soit ; mais cela ne répare pas le mal déjà
fait ; cela n'empêche pas que 32 navires (1),
qui devoit partir du cap deux jours après la
frégate *l'Inconstante* , arrivée à Brest au com-
mencement d'octobre (2) , & qui auroit dû les
escorter , ne deviennent comme tous ceux de
nos îles , depuis le malheureux convoi de
M. d'Ampierre , la proie des corsaires anglois.
Cela ne fait pas , il s'en faut de beaucoup ,
que la confiance renaisse : des succès réitérés
pourroient seuls relever le courage abattu. La
terreur s'est si promptement communiquée aux
matelots , que , si j'en crois mes correspondans
aussi , quelque haute paie qu'on leur offre , ils
refusent de s'embarquer sur les navires mar-
chands , tant ils ont peur d'être pris.

(1) Ce sont les mêmes , sans doute , que ceux
dont il est fait mention dans la lettre de Bordeaux ,
qui ne porte le convoi qu'à 26 bâtimens.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 7 Octobre.
La frégate *l'Inconstante* commandée par M. de Cu-
verville , lieutenant de vaisseau , est arrivée hier de
St. Domingue ,

M. DE LA BALUE.

On m'écrit de St. Malo que les isles de Jersey & de Guernesey regorgent de marchandises de nos colonies par les captures que leurs corsaires en ont faites, au point que les magasins ne pouvant y suffire, ils ont été obligés de construire des hangards pour les placer. C'est là où les commerçans de nos ports vont en interlope se pourvoir des denrées de nos colonies, dont nous manquerions, s'ils ne venoient nous les revendre.

M. LAMBERT.

A propos de ces isles, voilà donc le camp levé sans qu'on ait fait la plus légère tentative pour s'en emparer, malgré toute la mine qu'on en faisoit. (1)

(1) Extrait d'une lettre de St. Brieux du 27 août. .. Nous partons samedi pour nous trouver lundi au camp désigné près de St. Malo. On parle d'une descente dans les isles de Jersey & de Guernesey : ce sont deux petites isles, bien fortifiées aujourd'hui, pourvues d'artillerie & d'une garnison nombreuse; elles pourront nous coûter du monde; mais ne peuvent tenir long-temps, si, comme l'on dit, notre escadre bloque l'armée anglaise, & si rien ne nous trouble dans notre opération. Il y a à St. Malo 47 bâtimens de transport destinés pour cette expédition, & ce sera le marquis de Castries qui commandera la descente de Jersey comme la plus voisine de cette province. Les troupes de Normandie doivent attaquer Guernesey sous les ordres du comte de Vaux; mais cette spéculation n'est pas encore sûre. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ce camp-ci & celui de Normandie coûteront beaucoup d'argent.

Extrait d'une lettre de Brest du 28 août. .. On parle

LE COMTE DE CATUELAN.

Mais cela n'est pas si facile qu'on le croiroit bien : le maréchal de Broglio a estimé qu'il faudroit quinze mille hommes pour réussir dans cette expédition. Quinze mille hommes ne se mettent pas dans un canot ; il faut des bâtimens de transport ; il faut une escorte ; il faut de l'artillerie, des vivres ; il eût fallu que le comte d'Orvilliers se fût *emmanché* pour empêcher l'amiral Keppel de faire intercepter ce convoi, ou de jeter du secours dans ces isles ; & le comte d'Orvilliers n'aime point la Manche.

Aureste, le véritable objet des deux camps (1) étoit de recorder les troupes & même les officiers sur l'exercice & les évolutions. Tant de changemens arrivés successivement sous divers ministres, faisoient qu'il n'y avoit plus d'uniformité, ni d'ensemble dans les manœuvres. Il y résultoît un mélange monstrueux de toutes ces diverses *cuisines*. (2). On a jugé essentiel de prévenir la confusion & le désordre auxquels tant de variations eussent donné lieu s'il fût survenu une guerre de terre.

M. DE CATUELAN.

La leçon a été un peu chère. On prétend que les deux camps ont coûté vingt à vingt-cinq millions.

soujours ici d'une descente dans les isles de Jersey, & de Guernesey, & l'on dit que la division du camp de St. Malo sera de 12000 hommes.

(1) L'un à Bayeux & l'autre à Saint-Malo.

(2) C'est la propre expression du comte.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Cela se peut : tout ce que je fais , c'est que le maréchal de Broglio , engoué d'une tactique nouvelle dont l'auteur l'a séduit , a bouleversé tout ce qu'avoit réglé dernièrement à cet égard le comte de St. Germain , & a prétendu donner encore du nouveau.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

On dit que c'est le système de M. Dumefnil-Durand , gentilhomme de Normandie , ancien militaire , auteur d'un livre de tactique qu'il propose depuis plus de vingt ans , que le maréchal de Broglio a adopté , & qu'il a voulu mettre en vogue au camp de Normandie.

M. DE NOLIVOS.

Oui : il s'agissoit d'établir la supériorité de l'ordre profond sur l'ordre mince ; c'est-à-dire , des colonnes de troupes d'une grande profondeur sur des lignes très-étendues de quelques hommes de hauteur seulement ; & le maréchal , qui étoit pour l'ordre profond , a été bien bourré.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Cela devoit être. M. de Villepatour dit que l'ordre profond est bon pour tout recevoir & ne rien rendre.

M. DE NOLIVOS.

Aucune des attaques que M. de Broglio a voulu faire faire & qu'il a faites lui-même , n'a réussi : les manœuvres contraires ont toujours triomphé des siennes , & cependant il y a mis un entêtement singulier.

M. DE CATUELAN.

On prétend que ses ennemis secrets étoient les premiers à louer son système, à l'exciter de l'établir, à lui faire faire beaucoup de sottises dont ils tenoient registre pour s'en prévaloir contre lui après la campagne & le décréditer auprès du roi. C'est là la raison pour laquelle le ministre de la guerre, forcé par le choix de S. M. à le nommer au généralat qu'il auroit désiré confier à quelqu'un de sa cabale, a sur-tout insisté pour que le maréchal n'eût pas auprès de lui le comte de Broglio, qui, ayant plus d'esprit & d'astuce, l'auroit empêché de donner dans les pièges qu'on se proposoit de lui tendre.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Indépendamment du ridicule & des humiliations que son obstination lui a procurées, il s'est fait détester par sa hauteur, par sa dureté; il s'est élevé un cri général de mécontentement contre lui, & depuis son retour, il s'est tenu à la table même du prince de Montbarrey des propos injurieux dont il a été instruit : il a cherché à remonter à la source de ces propos, & sollicité *ad hoc* un conseil de guerre qui lui a été refusé.

M. GIRARD.

Les deux camps de Bretagne & de Normandie se montoient, je crois, à 70,000 hommes; il y avoit bien de quoi faire trembler l'Angleterre. D'ailleurs, le luxe ordinaire de nos armées. Le maréchal de Broglio étoit dans le plus grand appareil du généralat; il avoit

40 gardes pour sa personne, le reste étoit à l'avenant. Mais, comme nous a observé M. le comte de Catuelan, les ordres pour l'approvisionnement du camp de Bayeux étoient si mal donnés, les précautions si mal prises, que le pain y a valu jusqu'à dix sols la livre.

M. B O Y E R.

C'est la sécheresse des rivières rendues impropres à la navigation qui a mis en défaut les précautions des vivriers, & sans doute aussi c'est la négligence des inspecteurs qui auroient dû y veiller de plus près.

M. D E C A T U E L A N.

Sûrement il y a de la faute de quelqu'un; conséquemment quelqu'un auroit dû être puni; mais dans ce pays-ci on ne fait point ce que c'est que faire un exemple. Vous venez de voir tout récemment comment a fini le conseil de guerre de Brest (1); le vicomte de Rochechouart n'en est-il pas sorti blanc comme neige?

M. D'É C L I E U.

Oui, mais M. de Trémignon a été admonété pour n'avoir pas été assez attentif à suivre les signaux des vaisseaux de l'arrière, à les répéter, ou à instruire son commandant, qu'il commençoit à ne le pouvoir faire, s'en trouvant trop éloigné.

LE COMTE DE CATUELAN.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi

(1) Fini le 3 novembre.

cette différence ? C'est que le premier est un véritable enfant du corps , un talon rouge , d'ailleurs , un homme de cour ; que le second , au contraire , est un intrus & conséquemment désagréable à MM. de la marine.

M. P I L O T.

Consolons-nous de tout cela , Messieurs , par la prise de la Dominique.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Le Marquis de Bouillé s'est , ma foi , bien conduit dans cette occasion , & la cour doit se féliciter d'avoir là un pareil homme. Dans une visite qu'il fit l'an passé au gouverneur de la Dominique , ayant eu occasion de prendre connoissance du local , il conçut soudain le projet de s'emparer de cette colonie en cas de rupture , & en a envoyé le plan au ministre. A peine a-t-il reçu l'approbation de la cour , qu'il n'a pas perdu de temps , & l'a exécuté avec la plus grande célérité.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

On dit cela dans le monde ; mais moi je fais que c'est M. de Mondenoix , le commissaire général , ordonnateur à la Martinique , qui est l'auteur du projet. Je tiens l'anecdote des bureaux même de la marine , & j'ai vu les copies des réponses de M. de Sartines où il le félicite de son heureuse idée.

M. B O Y E R.

Et moi , j'ai une note de la main du président Tascher , l'intendant de la Martinique ,

pour être inférée au *Courier de l'Europe*, où il voudroit bien faire entendre que la gloire de l'invention lui en est due, qu'il l'a suggérée à M. de Sartines dans les conférences qu'il a eues avec ce ministre depuis qu'il est ici.

LE COMTE DE CATUELAN.

En vérité, Messieurs, cela vaut-il la peine de se disputer? Falloit-il de si savantes & de si fines combinaisons pour attaquer une île déjà entre deux feux, pour ainsi dire, où il y avoit tout au plus 500 hommes de garnison, y compris les milices, & que vous avez nettoyée en moins de douze heures (1) sans la perte d'un seul homme & presque sans blessés. (2)

(1) Le marquis de Bouillé s'étoit embarqué le 6 septembre avec 1800 hommes des régimens d'Auxerrois, Viennois, du régiment colonial de la Martinique, des cadets de St. Pierre, &c. sur 18 navires corsaires, ou autres bâtimens : il étoit escorté par les frégates du roi *la Tourterelle*, commandée par le chevalier de la Laurencie, *la Diligente*, par le vicomte Duchileau, *l'Amphitrite* par M. de Jaffaud, & la corvette *l'Etourdie* par le marquis de Montbas, tous quatre lieutenans de vaisseau.

Cette flottille n'avoit appareillé que le soir; elle avoit été contrariée par les vents & n'étoit arrivée à la vue de la Dominique que le 7 au point du jour. Le débarquement n'avoit pu s'effectuer qu'à huit heures du matin, & le même jour à cinq heures du soir la capitulation fut signée.

Ces détails ont été apportés par *l'Amphitrite*, arrivée à Brest à la fin d'octobre.

(2) Il n'y a eu que deux officiers du régiment d'Auxerrois & quelques soubustiers blessés légèrement.

LE COMTE DE NOLIVOS.

J'admire, comte, votre esprit de dénigrement, pour atténuer la gloire du marquis de Bouillé : vous objectez précisément ce qui doit le plus l'augmenter. En effet, s'il n'avoit mis autant de rapidité dans sa marche, autant d'intelligence dans son débarquement, autant de justesse dans ses dispositions, autant d'ardeur dans ses attaques, auroit-il obtenu un succès aussi complet ? D'ailleurs, sans aucun vaisseau de ligne, il falloit prévenir les secours de l'amiral Barington qui, mouillé dans le voisinage avec trois, & nombre de frégates, pouvoit aisément faire échouer l'entreprise ; & vous voyez que le marquis de Bouillé a mis en défaut la prévoyance & l'activité de l'Anglois.

LE COMTE DE CATUELAN.

Tout ce que je vois, c'est que nos rivaux se sont fort mal défendus. Je ne voudrois pas être à la place du gouverneur Stuard.

M. GIRARD.

Croyez-vous que les Anglois regrettent si fort la perte d'une aussi petite île. (*)

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Les Anglois n'aiment point à rien perdre. D'ailleurs, il y a dans cette île quelques riches habitations ; mais ce qui la leur rendoit plus avantageuse, sur-tout en ce moment-ci, c'est par sa position entre la Martinique & la

(*) La *Dominique* a 13 lieues de long sur 5 de large & environ 35 de circonférence. (Note des éditeurs.)

Guadeloupe, la facilité qu'elle leur procureroit de gêner la communication des deux îles.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Pour juger de l'accueil que doit recevoir en Angleterre le gouverneur de la Dominique, comparez sa conduite avec celle du baron de l'Espérance, notre commandant aux îles de St. Pierre & Miquelon : vous voyez que, malgré l'état de foiblesse où il étoit, lui & sa garnison, puisqu'il a été obligé de se rendre (1) sans coup férir, il a obtenu les honneurs de la guerre.

M. L A M B E R T.

Oui, l'on m'écrit de la Rochelle qu'ils viennent d'y arriver, le gouverneur, la garnison, les habitans, femmes & enfans, transportés par les Anglois.

M. G I R A R D.

Toute cette population étoit d'environ deux mille âmes. Du reste, on dit que les vainqueurs ont mis le feu à toutes les barques à pêcheur, pêcheries, magasins, habitations, &c.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il faut espérer qu'à la paix les François rentreront dans ces îles en meilleure posture.

M. P I L O T.

Peut-être M. le comte d'Estaing les a-t-il reprises en ce moment.

(1) La capitulation des îles de St. Pierre & Miquelon est du 15 septembre : elle est signée du commandeur Evans, auteur de l'expédition.

Premièrement, cette expédition ne serviroit de rien, puisque nos établissemens étant ruinés, il faudroit en former d'autres, & ce n'est pas pendant la guerre qu'on peut songer à cette opération. Secondement, le comte d'Estaing est fort embarrassé lui-même, & le silence que la cour garde à son égard est une preuve qu'il n'a pas de bonnes nouvelles à nous donner de lui.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

En général, l'on fait qu'il n'a pas été plus heureux devant New-Yorck que dans la Delaware; qu'il s'est ensuite présenté devant Rhode-Island où il a été suivi par l'amiral Howe, ce qui a causé un combat bientôt suspendu par un coup de vent furieux qui a également maltraité les deux escadres. On fait que le comte d'Estaing, malgré son état de délabrement, s'est obstiné à retourner à Rhode-Island, où, l'ennemi étant venu de nouveau à sa rencontre, il a été obligé de faire voile pour Boston, où il étoit occupé à se réparer, ce qui ne devoit pas prendre peu de temps, suivant la lettre que j'ai lue (1); où il étoit d'ailleurs fort mal avec les Américains, auxquels leur général Sullivan avoit fait entendre que c'étoit la faute de l'amiral françois, si l'entreprise contre New-Port (*),

(1) Cette lettre est datée de Salem, ville peu éloignée de Boston, & datée du 3 septembre.

(*) Capitale de la province de Rhode-Island. (*Note des éditeurs.*)

dont il formoit le siege par terre ; avoit échoué.

M. P I L O T.

Ainsi nous n'avons rien de bon à espérer pour cette campagne qui devoit être décisive, & en voilà déjà une de perdue. Au reste, il paroît qu'on veut que la prochaine devienne plus efficace, & l'on dit que les préparatifs sont immenses dans les ports.

M. D'É C L I E U.

Très-considérables. On veut attaquer les Anglois de toutes parts. M. d'Orves va commander dans l'Inde avec deux vaisseaux (1) ; de plus il y conduit le marquis de Vaudreuil avec deux autres : quoique sa mission soit très-secrete, il est, suivant toutes les apparences,

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 9 novembre... Le vaisseau *l'Orient* de 47 est en rade d'hier, & le ministre annonce des instructions qui viendront par le premier courier. Quoiqu'on n'en dise par la destination, on juge aisément que M. d'Orves, qui commande, va dans l'Inde. On croit que le *Sévere* de 64, armé à l'Orient, & que commande M. de la Pulliere, ancien capitaine de la compagnie, qui vient d'être fait capitaine des vaisseaux du roi du 25 octobre dernier à cet effet, aura la même destination, & sans doute cette petite escadre escortera un convoi de quelques bâtimens de transport.

Le *Fendant* de 74, commandé par le marquis de Vaudreuil, embarque 150 soldats de plus que les vaisseaux de son rang, il doit porter en outre beaucoup de munitions de guerre & provisions : on ne dit pas non plus où il va ; mais l'on juge que c'est à la côte de Guinée, ainsi que le *Sphinx* de 64, commandé par M. de Soulanges.

Tome X.

D

destiné à ravager les établissemens ennemis à la côte de Guinée. Outre la flottille déjà partie pour la Martinique (1), le plus heureusement du monde, suivant le journal du *Roland* (2), le comte de Graffe doit s'y rendre

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 14 octobre.... Dimanche dernier le commandant de l'armée envoya chercher M. de l'Archantel, capitaine du *Roland*, & lui demanda s'il seroit prêt à partir le soir avec le vaisseau *le Fier* & la frégate *la Renommée* pour aller escorter 4 bâtimens marchands, une flûte & deux frégates destinées pour la Martinique, ce qu'il promit : en effet, il est parti lundi ; il doit convoyer ces bâtimens jusqu'à cent lieues environ par-delà le cap Finistère. Le vaisseau *le Fier*, commandé par M. Turpin, & la frégate *la Renommée*, par M. de Verdun, reviendront avec *le Roland*. Voici la liste des frégates & bâtimens qu'ils escortent.

| <i>Frégates.</i> | <i>Commandans.</i> |
|------------------------|-----------------------------|
| La Boudeuse de 30 can. | M. Grenier, lieut. de vais. |
| Le Liveli. | M. du Romain, idem. |

| <i>Flûtes.</i> | |
|----------------------------------|-------------------------|
| La Bricole, grosse flûte du roi. | |
| Le St. Honoré. | } 4 bâtimens marchands. |
| Le Dugué-Trouin. | |
| Le duc d'Angoulême. | |
| La Fidélité. | |

Jusqu'à présent cette flottille a eu un vent assez favorable.

(2) Extrait du journal du *Roland* en mer par la latitude de 47^d. 21^m. & la longitude 9^d. 30^m. méridien de Paris, le 31 octobre 1778.... Le 11 octobre, M. l'Archantel, commandant *le Roland*, reçut ordre d'appareiller de la rade de Brest, ayant sous ses ordres *le Fier* & *la Renommée*, pour escorter le convoi dont on a fait mention.

Le 20 octobre nous quittâmes le convoi que nous

avec une escadre de quatre vaisseaux, dont la composition n'est pas encore assez fixe pour que je vous en donne la liste en ce moment; mais il est question de nouvelles troupes à envoyer aux Isles & d'un puissant convoi. On

avons escorté jusqu'à 100 lieues dans l'ouest de Finistère. Nous gouvernâmes pour croiser à la côte d'Espagne; & le 21 nous nous livrâmes à chasser tous les bâtimens; nous ne l'avions fait jusque-là qu'à une distance de tranquillité pour la protection de notre convoi, l'objet intéressant de notre mission.

Le 21, ayant aperçu un petit bâtiment qui nous parut varier dans sa manœuvre, nous le chassâmes & nous en emparâmes: il se nomme le *Falkland*, capitaine Benjamin Clark; il alloit à la côte du Brésil faire la pêche de la baleine avec 14 hommes d'équipage: nous l'expédiâmes pour le premier port de France.

Le 22, la *Renommée* prit & amarina le corsaire anglois l'*Arlequin* portant 12 canons, 6 pierriers & deux obusiers, capitaine Ogilvie, ayant 58 hommes d'équipage. Le vent ayant été très-violent jusqu'au 26 & ce bâtiment étant pourri, nous avons été obligés, après avoir retiré les hommes sans avoir pu sauver les effets, de le laisser couler bas.

Le même jour nous avons fait route pour les côtes d'Espagne, que nous avons prolongées, afin d'y établir la croisière qui nous étoit ordonnée.

Le 30, nous nous sommes emparés du paquebot le *Daffiwood* de 14 canons en batterie & de six sur les gaillards, commandé par M. Barnaby, officier de la marine angloise, qui avoit ordre d'aller à Lisbonne & Gibraltar. Cette dernière prise a été faite par la latitude de 46^d. 9^m. & la longitude de 9^d. 32^r. méridien de Paris.

Nous expédions cette prise pour se rendre à Brest & nous allons continuer notre croisière jusqu'au 10 ou 12 novembre.

parle aussi d'une escadre de M. Ternay : du reste , à Toulon , à Rochefort , à l'Orient , à Brest les travaux se soutiennent avec une activité incroyable , & nous aurons au moins huit ou neuf vaisseaux neufs de plus pour notre état de marine de 1779.

M. P I L O T.

Si l'Espagne pouvoit se réunir à nous , ce seroit bientôt une affaire faite.

M. G I R A R D.

A propos de cette puissance , où en sont les négociations avec l'Angleterre ?

M. L A M B E R T.

Tous les jours on demande que fait l'Espagne ? & l'on répond , elle arme ; elle fait filer des troupes ; elle forme des camps ; elle équipe des escadres. Pourquoi ? C'est un problème à résoudre presque aussi incompréhensible que la conduite des Anglois envers leurs colonies.

On ne peut croire cependant que la France se soit décidée à lever ouvertement le masque , avant de s'être assurée de cette alliée ; on ne peut croire que la prudence de M. de Vergennes ait été en défaut à cet égard.

M. D E L A B A L U E.

Pardonnez-moi , sans qu'il y ait de sa faute. Après la nouvelle de la défaite de Burgoyne , M. Franklin pressa tellement ce ministre de s'expliquer & promptement , qu'il ne put avant se concilier avec l'Espagne , comme il l'auroit désiré , & que , craignant la lenteur de celle-ci ,

il crut devoir toujours s'assurer des Américains. L'Espagne a été piquée que l'on ait pris un parti aussi extrême, sans son acquiescement ; sa politique d'ailleurs ne s'accordait pas avec le motif de cette guerre ; il lui en falloit un plus personnel & plus conforme au droit des gens : elle s'est portée pour médiatrice. Les Anglois, intéressés à la conserver neutre le plus qu'ils pourront, ont paru accepter l'offre avec reconnoissance ; mais l'ambassadeur de S. M. Catholique a mis beaucoup d'astuce dans sa négociation ; & , sous une modération apparente, a poussé l'Angleterre de façon à la provoquer à un refus formel, ou à accorder d'avance le point capital. Elle propose une longue treve avec toutes les puissances, dans laquelle les Américains seront compris, chacune restant *in statu quo*. Vous sentez qu'autant vaudroit reconnoître leur indépendance, & que si les Anglois renoncent à les soumettre dans ce moment-ci, ils doivent encore moins se flatter de réussir lorsqu'ils auront laissé à leurs sujets révoltés le loisir de respirer, de se fortifier, d'établir leur commerce, de former des alliances. Il y a donc tout à parier que cette proposition de S. M. Catholique n'est qu'un piège tendu à la cour de Londres où elle refusera de donner, & la cour de Madrid partira de là pour trouver son motif de rupture sur nombre de griefs que les souverains ont toujours prêts à volonté.

M. P I L O T.

Ainsi l'histoire du confesseur de S. M. Ca-
D 3

tholique, foudroyé par l'Angleterre pour entretenir dans ses dispositions léthargiques son auguste pénitent, est donc un conte.

M. B O Y E R.

C'est M. Linguet qui l'a accréditée dans ses annales (1) & qui l'a rapportée, quoiqu'il n'y crût pas lui-même, pour faire deux ou trois belles phrases.

M. D E L A B A L U E.

Mais il pouvoit y avoir un fondement à ce bruit, en ce que le roi d'Espagne est d'une conscience timorée. Il consulte son confesseur sur les matieres d'état où il la croit intéressée. Je ne doute pas qu'il n'ait proposé comme un cas de conscience à ce directeur : *Si un monarque étranger pouvoit assister des sujets révoltés contre leur souverain légitime ?* Et ce directeur, qui favoit la façon de penser de S. M. Catholique sur ce point envisagé comme objet politique, non moins adroit courtisan que casuiste habile, l'aura décidé négativement ; & ce qui prouve que ce n'est par aucune influence

(1) On lit dans le N^o. 29 des annales... « On a
 » prétendu qu'un moine accrédité auprès du trône,
 » un récollet, dit-on, s'étoit servi de son pouvoir
 » sur la conscience du souverain pour enchaîner la
 » nation ; & que le cabinet de Londres s'étoit assuré
 » des intentions de celui de Madrid, en subjuguant
 » un certain confessionnal par des guinées. De pa-
 » reils marchés sont possibles ; mais ce qui ne l'est
 » pas, c'est qu'ils soient connus, au moins si promp-
 » tement. Il faut donc mettre ce bruit au rang des
 » indiscretions produites par l'oisiveté, par l'envie de
 » tout expliquer.

du cabinet britannique , c'est la déclaration de ce souverain , qui vient de paroître (1) très-désagréable à l'Angleterre.

M. B O Y E R.

Oui , je le crois fort , d'après la lecture que j'en ai faite , & que m'a procuré M. Herreria , le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne.

M. G I R A R D.

Eh bien ! que dit-elle ?

M. B O Y E R.

C'est une sorte d'approbation indirecte de notre traité de commerce avec les Etats-Unis ; elle tend à prendre les précautions nécessaires pour la facilité & sûreté de cette correspondance , & en général des opérations diverses de nos négocians. Les ports d'Espagne doivent être sans cesse ouverts à nos bâtimens revenant de nos îles & des colonies de l'Amérique septentrionale , leur servir d'asyle , recevoir leurs cargaisons ; nous pourrons les verser dans des bâtimens Espagnols , qui nous les apporteront impunément , ou les faire transporter de là par terre en France. Nos corsaires ne sont pas moins bien traités ; ils pourront non-seulement décharger , mais vendre leurs prises , sauf les marchandises prohibées , qu'ils auront cependant la liberté d'emmagasiner qu

(1) En date du 2 octobre. Elle a été communiquée par M. de Muzquès , ministre & secrétaire d'état , à la direction générale des fermes à Madrid le 12 octobre , & le 21 il a été ordonné par le comte d'Alcalá de Góngora qu'elle seroit imprimée.

de reverser également dans des bâtimens Espagnols pour les soustraire à la reprise de l'ennemi & les décharger par-tout où ils voudront, hors des états de S. M. Catholique.

Il faut tout dire : ces concessions ne doivent avoir lieu que le temps qu'il plaira à S. M. Catholique, sans qu'on puisse les réclamer en aucun temps, comme si elles résul-toient de quelque traité ou convention; d'où il suit que ce n'est point en vertu du pacte de famille, qui reste sans vigueur.

LE CHŒUR *de novellistes.*

C'est toujours excellent : *Amen, amen, amen.*

Ici l'on se sépara, Milord, & l'on resta sur cette mauvaise nouvelle pour nous. M. le comte de Catuelan ne l'ayant contrariée en rien, je n'en pus douter. Vous la savez vraisemblablement à Londres; ainsi nous aurons bientôt de nouveaux ennemis sur les bras.

Paris, ce 16 novembre 1778.

LETTRE IV.

Fête funéraire en l'honneur de Voltaire.

DEPUIS quelque temps, Milord, la franc-maçonnerie s'est régénérée en France, & y est devenue très à la mode, sur-tout depuis que l'on a imaginé le moyen de tempérer l'austérité des assemblées par un mélange de galanterie, & d'y associer les femmes en inf-

tituant des *loges d'adoption*. Cela ne contribue pas-aux progrès des travaux ; mais cette nation-ci ne cherche qu'à s'amuser & non à fonder les profondeurs d'un des plus beaux établissemens humains aux yeux de quiconque ne s'arrête point à une superficie frivole , & remonte à l'origine des choses. Vous voyez que je parle en franc-maçon anglois, qui connoît toute la noblesse , toute la dignité , toute l'utilité , tout le scientifique de son ordre : cela ne m'a pas empêché d'aller plusieurs fois en loge à Paris, comme en un lieu propre à y former des liaisons convenables à mes vues.

Vous avez vu , Milord , dans les anecdotes du dernier séjour de Voltaire à Paris, que les francs-maçons, jaloux de le posséder parmi eux, lui avoient adressé une députation à cet effet ; que ce philosophe , âgé de 84 ans , flatté d'un pareil message , d'ailleurs toujours avide de connoître & d'apprendre , n'avoit pas dédaigné de redevenir enfans , & de se prêter aux jeux hiéroglyphiques de la société mystérieuse. La loge où il a été reçu , composée de tout ce qu'il y a de plus distingué en artistes , en savans , en gens de lettres , & désignée énergiquement sous le nom de la *loge des neuf sœurs*, devoit naturellement signaler ses regrets de la perte d'un tel frere : elle a faisi le premier moment d'indulgence ; & vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous faire part des détails d'un événement aussi mémorable dans son genre. Il est fâcheux qu'il n'ait pas été accompagné de toutes les circonstances qui devoient le rendre plus im-

posant & plus auguste ; que la crainte de lui procurer une publicité prématurée ait empêché d'y appeller les virtuoses en femmes qui auroient désiré s'y trouver ; que Monsieur d'Alembert, qui devoit se faire recevoir franc-maçon ce jour-là, & , comme secrétaire de l'académie , y représenter son corps , en ait été détourné par une pusillanimité (1) honteuse.

C'est le 28 novembre qu'a eu lieu la cérémonie funéraire dont il s'agit ; & , ce qui n'est pas à oublier , c'est au noviciat des jésuites qu'elle s'est passée. C'est dans ce premier berceau de l'ordre qu'on a honoré du triomphe un de ses plus ardens détracteurs. O bizarre destinée , qui confond ainsi l'astuce & la superbe !

Les freres invités s'étant réunis dans une salle d'assemblée, & revêtus de leurs écharpes distinctives, on s'est transporté dans une vaste enceinte en forme de temple, où la fête devoit se célébrer. Le vénérable, le frere *la Lande* ; les freres *Francklin* & comte de *Strogonoff*, ses assistans, ainsi que tous les grands officiers & freres de la loge, avoient pris place des premiers, afin d'en faire les honneurs. Le grand-maître des cérémonies a introduit alors les freres visiteurs deux à deux, au nombre de plus de 150. Un orchestre considérable jouoit dans une tribune pendant cette

(1) On a fait craindre à M. d'Alembert que sa démarche n'indisposât le gouvernement, ne scandalisât les foibles, & sur-tout ne rallumât les fureurs du clergé.

marche lente ; celle d'*Alceste*. Il a rempli le reste du temps par différens morceaux de *Castor & Pollux*, & autres opéra. Chacun étant assis, le frere abbé cordier de Saint-Firmin (1), agent général de la loge & l'inventeur de la fête, est venu annoncer que Madame Denis & Madame la marquise de Villette desiroient recevoir la faveur de jouir du spectacle (2). La permission accordée, ces deux Dames sont entrées, l'une conduite par le marquis de Villette, & l'autre par le marquis de Villevieille. Elles n'ont pu qu'être frappées du coup d'œil imposant du local, & de l'assemblée des freres décorés de leurs différens cordons bleus, rouges, noirs, blancs, jaunes, &c. suivant leurs grades.

Après avoir passé sous une voûte étroite ; on trouvoit une salle immense tendue de noir dans son pourtour & dans son ciel, d'où descendoient seulement quelques lampes d'une clarté lugubre. Sur les côtés étoient des cartouches en transparens, où l'on lisoit des sentences en prose & en vers, toutes tirées des œuvres du frere défunt. Au fond s'élevoit le cénotaphe.

Quand les deux dames & leurs écuyers ont été assis auprès du monument, les discours

(1) Auteur d'un éloge imprimé de *Louis douze*.

(2) Tout cela étoit de convention. On ne pouvoit se refuser à inviter la niece de Voltaire & sa pupile. Pour éviter cependant de blesser la délicatesse des autres femmes, on avoit imaginé la touraure qu'elles viendroient comme par hasard.

d'apparat ont commencé. Le vénérable a d'abord lu le sien , servant d'introduction seulement à ce qui s'alloit passer. Un membre de l'académie des sciences n'est pas obligé d'être éloquent , & il y a loin d'un astronome à un orateur (1). Celui de la loge des neuf sœurs (2), à qui sa dignité en fait un devoir plus essentiel , ne s'en est pas mieux acquitté : une voix peu sonore , une bouche empâtée , n'ont contribué qu'à faire paroître plus médiocre sa harangue verbeuse & remplie de lieux communs. Au contraire , on a écouté avec le plus grand plaisir frere *Coron* , l'orateur de la loge de *Thalie* , affiliée à la première , ce qui lui donnoit le droit de parler. Il l'a fait de mémoire , & a mis autant de graces dans son débit que dans son discours , le plus court & le meilleur sans contredit.

Enfin le frere *la Dixmerie* a commencé ; *l'éloge de Voltaire*. Il a suivi la méthode de l'académie françoise & a lu son cahier , ce qui refroidit également le panégyriste & l'auditeur. On y a observé quelques traits saillans , mais peu de faits & point d'anecdotes. Il s'est étendu

(1) M. de la Lande a cependant des prétentions à la littérature & même à la critique. J'ai découvert qu'il étoit auteur d'une *correspondance littéraire & secrète* qui s'imprime deux fois par semaine à Dusseldorf & se répand de là chez l'étranger. Comme il y décharge assez volontiers sa bile , il garde l'incognito.

(2) Frere *Changeux* , auteur de quelques morceaux de poésie peu connus ; mais plus distingué par des morceaux de physique , & sur-tout par un *Traité des extrêmes*.

trop amplement sur les œuvres de ce grand homme , qu'il a disséquées en détail , & n'a point assez parlé de sa personne. Nulles vues neuves , nulle digression vigoureuse , nul écart , nul élan : on jugeoit que l'auteur , continuellement dans les entraves , ne marchoit qu'avec une circonspection timide , qui l'obligeoit de faire de la *réticence* sa figure favorite. Le seul endroit où il se soit animé & ait mis un peu de chaleur , ç'a été dans son apostrophe aux ennemis fougueux de son héros , où , après avoir dit tout ce qui pouvoit les toucher , les attendrir.... " Si sa mort enfin ne » vous réduit pas au silence , a-t-il ajouté , » je ne vois plus que la foudre qui puisse , en » vous écrasant , vous y forcer..... „ A l'instant des coups redoublés de tonnerre d'opéra se sont fait entendre , ont retenti de toutes parts ; le cénotaphe a disparu , & l'on n'a plus vu dans le fond qu'un grand tableau représentant l'apothéose de Voltaire. On eût désiré qu'en même temps , par une heureuse adresse , on eût fait succéder à la triste & sombre décoration de la salle , une décoration brillante & triomphale.

Au reste , s'étant permis ce jeu puéril d'un moderne *Salmonée* , sans doute excellent dans une parade , mais peu convenable dans une séance aussi grave , il falloit du moins que l'orateur brisât là & se tût. Point du tout : il a repris la continuation de son discours , déjà trop étendu & plus alongé encore par son articulation lente , par son débit monotone & fastidieux. Les frères , malgré leur indulgence ,

commençoient à bâiller prodigieusement , lorsque frere *Roucher* les a réveillés.

Ce poëte a terminé la fête , en déclamant un morceau du mois de janvier de son *Poëme des mois*. Cet ouvrage , quoiqu'il ne soit pas encore imprimé , prôné dans les sociétés avec beaucoup d'emphase par le parti philosophique , a causé les alarmes du clergé , & M. l'archevêque a engagé le garde des sceaux d'ordonner au censeur (1) de l'examiner avec un soin particulier. Il lui a adressé un mémoire , où l'on marque tous les endroits dangereux de ce poëme antichrétien. La persécution , excitée d'avance contre lui , a animé le zèle de frere *Roucher* à combattre le fanatisme. Il lui a fait enfanter la tirade qu'il a choisie , relative à la mort de Voltaire & au refus de l'enterrer. Il a comparé cette injustice avec les honneurs accordés aux cendres d'un prélat hypocrite & d'un ministre concussionnaire. Dans ces deux portraits , il a désigné sensiblement le cardinal de la Roche-Aimon & l'abbé Terray , morts peu avant , & a fini par annoncer que la terre où feroit la cendre de Voltaire , feroit une terre sacrée :

Où repose un grand homme , un dieu doit habiter !

Un enthousiasme général a saisi les spectateurs transportés ; on a crié *bis* , & il a fallu qu'il recommençât. On ne savoit comment le clergé & le gouvernement prendroient cette

(1) M. Pidansat de Mairobert.

incartade imprévue. Les amis du poëte craignoient qu'elle ne lui méritât l'animadversion de l'un & la vengeance implacable de l'autre. Qui pourroit prévoir ce que les prêtres lui réservent ? Mais le ministère n'a point sévi.

A cette fête magnifique a succédé, suivant l'usage, un *Agape* (1) modeste, auquel je suis resté, curieux de voir si M. Franklin y assisteroit. Ce sage politique, sachant se faire tout à tout, & tirer parti des plus petits moyens, ne s'est défendu de s'y trouver sur aucune affaire, s'y est comporté avec une franchise, une bonhomie rare & a été infiniment aimable. O quel homme ! quelle tête sous son apparence simplicité !

Adieu, Milord, je vous embrasse par trois fois trois.

Paris, ce 30 novembre 1778.

(1) Sorte de festin que faisoient les premiers chrétiens dans les églises, auxquels je crois ne pourrais mieux comparer les repas des francs-maçons.



L E T T R E V.

Sur le projet du rappel des protestans , sur deux nouveaux écrits & sur les mouvemens du parlement à ce sujet.

DEPUIS long-temps , Milord , les bons esprits en France avoient ouvert les yeux sur le tort de Louis XIV d'avoir forcé par la révocation de l'édit de Nantes les Protestans de préférer à s'expatrier en grand nombre de son royaume , & à porter chez l'étranger leur population , leurs richesses , leurs arts & leur industrie , plutôt que de vivre sous un ciel d'airain , & sous des loix tyranniques. Il y a plus de vingt ans qu'un magistrat célèbre (1) , le procureur-général d'un parlement voisin de provinces où il y a beaucoup de religionnaires , composa un mémoire (2) sur cette matière , très-sage , très-bien écrit , & n'ayant d'autre défaut que d'être un peu long. Dès-lors il fit faire de sérieuses réflexions au gouvernement ; c'étoit au commencement de la guerre de 1756 , époque où l'on sent plus que jamais le danger de recéler dans le sein du royaume environ trois millions de sujets

(1) M. de Monclar , procureur-général du parlement d'Aix.

(2) Il avoit pour titre : *Mémoire théologique & politique sur les mariages des Protestans* ; il parut à la fin de 1755.

soumis (1) & fideles en apparence ; payant même les subfides avec plus de zele que les autres ; mais qui continuellement sollicités à la defection par leurs freres chez l'étranger, & par les offres avantageuses de l'ennemi, peuvent se révolter à chaque instant, & dont tout au moins on conçoit que le vœu secret est nécessairement de sortir d'un joug rigoureux, d'une domination qu'ils doivent détester. Cependant les prêtres l'emportèrent encore, & l'on se contenta d'ordonner tacitement les plus grands égards & la plus douce tolérance envers les proscrits. Depuis ce temps il a été tenté différens efforts qui n'ont pas eu un meilleur succès en général ; seulement & par degrés ils ont procuré de nouveaux adoucissements ; en sorte qu'aujourd'hui les loix contre les Protestans sont presque toutes tombées en désuétude ; mais elles ne sont pas abrogées, elles subsistent toujours, & le fanatisme peut les réveiller d'un moment à l'autre & les remettre en vigueur.

Depuis le commencement de la guerre actuelle on a ramené cette matiere dans le conseil ; on a fait craindre que , tandis que la France cherchoit à diminuer la puissance de l'Angleterre par la scission de ses colonies septentrionales , elle ne se préparât elle-même

(1) Malgré la nombreuse émigration causée, sous le regne de Louis XIV, par l'édit d'octobre 1685, les familles protestantes restées dans le royaume, ont pullulé à ce point, & il est arrivé ce qui arrive toujours par la persécution, c'est que les réfractaires augmentent.

une source de dépopulation par la facilité & les avantages que les Protestans du royaume trouveroient de passer chez ces nouveaux alliés. Dans le cas où ces frayeurs seroient chimeriques ou mal fondées , on a fait valoir l'importance dont il étoit de se ménager une aussi grande ressource & d'hommes & d'argent , ressource certaine si , profitant de la crise où se trouvoit la rivale de la France , crise bien propre à alarmer & décourager le commerce de ses sujets , on facilitoit à tant de François réfugiés chez elle , une rentrée dont ils sont toujours jaloux , après laquelle ils soupirent encore , & qu'ils acheteroient de la plus grande partie de leurs richesses.

Je ne fais , Milord , si l'espoir relevé de ces malheureux proscrits se réalisera ; mais si jamais il fut bien fondé , c'est aujourd'hui qu'ils voient à la tête des finances de leur ancienne patrie un Protestant ayant la confiance du premier ministre & de son maître , exemple de faveur qui promet les suites les plus heureuses.

De son côté , vous vous doutez bien , Milord , que M. Necker n'est pas le moins ardent à solliciter le rappel de ses freres : & il le fait avec d'autant plus de zele , qu'il est appuyé par M. Franklin.

Celui-ci fait valoir des raisons de politique , la nécessité d'augmenter de plus en plus la communication qui va s'établir entre les sujets des Etats-Unis & ceux de la France , les liaisons qui vont se former entr'eux , les alliances , les mariages , les mélanges de famille , les émigrations réciproques auxquelles la différence des

religions mettroit un obstacle invincible , si la protestante n'éprouvoit en France la même tolérance que la catholique en Amérique. Ces insinuations de l'envoyé de nos colonies rebelles sont d'autant plus adroites , qu'elles ne peuvent que produire un bon effet pour la nouvelle république , soit en lui assurant la reconnoissance des sujets étrangers dont elle aura plaidé la cause efficacement , soit en leur faisant sentir avec quelle affection ils seront accueillis chez elle , si les sollicitations de son ministre ne réussissent pas. Enfin , M. Franklin envisage encore la douceur de se venger de nous dans l'un ou l'autre cas ; puisque dans le premier , il nous privera d'une portion de sujets plus précieuse que jamais en ce moment , retournés sous la domination de la France , & dans le second il nous en enlèvera du moins plusieurs encore qui chercheront à se réunir à leurs anciens concitoyens établis en Amérique. Et voilà une nouvelle plaie que le lord North aura faite à l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit , le gouvernement , ainsi excité au rappel des protestans par des vues de sagesse qui ont acquis un poids considérable , a soumis à l'examen du parlement cette grande question politique. Deux magistrats , l'un (1) orateur brillant , d'une éloquence fougueuse & abondante , l'autre (2) philosophe froid , plein de lumières , de bon sens & de

(1) M. d'Eprémefnil , conseiller.

(2) M. Dionis Duféjour , conseiller , membre de l'académie des sciences.

sagacité , y plaident , en faveur des réformés ; contre l'ignorance & le fanatisme. Les vacances avoient suspendu les assemblées de cette compagnie ; elles vont reprendre incessamment : les religionnaires sont dans l'attente ; ils savent qu'on a gagné plusieurs prélats , & ils espèrent que ceux-ci suffiront pour étouffer les clameurs du clergé. Afin d'éclairer le public , & de disposer les esprits prévenus , on a répandu depuis peu une espèce de catéchisme patriotique à ce sujet : il est intitulé , *Dialogue sur l'état civil des protestans en France*. Il se passe entre un président du parlement , un conseiller d'état & le curé de St. . . . Par un arrangement assez bizarre , c'est le curé qui prend la défense des religionnaires , & soutient que leur réhabilitation , loin de préjudicier aux intérêts de l'église & de l'état , ne pourroit que contribuer à la gloire de l'une & au bien de l'autre. Le magistrat , au contraire , attaque ce paradoxe insoutenable , capable de révolter tout François qui fait l'histoire , & d'indigner tout catholique qui fait les élémens de sa doctrine ; il prétend que l'affertion du pasteur est (surtout dans la bouche d'un prêtre) une erreur grossière en fait de politique , & un blasphème en fait de religion ; en ce que la paix du royaume ne pourroit subsister avec des protestans citoyens , & que le scandale seroit trop monstrueux de marier des hérétiques sans sacrement. Le membre du conseil joue son rôle , en pesant les raisons pour & contre , & en les conciliant par une distinction ; savoir , qu'il ne s'agit pas des protestans du quinzième ou sei-

zieme siècle, mais de ceux du dix-huitième ; il décide enfin que ce qui auroit été très-dangereux à l'égard des premiers, seroit très-salutaire à l'égard des seconds.

Cette brochure est fort rare, & ne se répand que clandestinement comme un libelle, pour ne pas déplaire au clergé, qu'on ménage sur-tout en ce moment où il est question de lui demander un don gratuit extraordinaire à l'occasion de la guerre. Je n'ai pu encore qu'en avoir communication, & jusqu'à ce que je vous l'adresse, Milord, je la juge trop intéressante pour ne pas vous en faire l'extrait.

» Le desir insensé de régner sur les opinions
 » par la force, & de maintenir par des sup-
 » plices la pureté d'une religion de paix, a
 » long-temps couvert la France de sang & de
 » bûchers. Quel François peut arrêter sa vue
 » sans horreur sur ce siècle entier de combats,
 » depuis le tumulte d'Amboise jusqu'au siège
 » de la Rochelle ; sur cette suite non inter-
 » rompue de carnage, depuis le premier mas-
 » sacre de Mérindol, le seul qui, grâce à la
 » justice & au courage du parlement de Pa-
 » ris, ne soit pas resté impuni, jusqu'au mas-
 » sacre de la Saint-Barthelemi ; sur cette hor-
 » rible liste de supplices cruels, depuis la mort
 » du conseiller Anne du Bourg, jusqu'à celle
 » du ministre Chamier ; sur cette foule de
 » meurtres qui, dans une seule pacification,
 » obligèrent le roi d'accorder à des assassins
 » quatre mille lettres de grâces ? Dans l'inter-
 » valle de vingt ans, deux rois de France,

» accusés de favoriser les protestans , tom-
 » bent sous le poignard des fanatiques. »

» Henri IV fut immolé au milieu d'un peuple
 » qu'il vouloit rendre heureux , & dont il se
 » préparoit à venger les injures. Il n'y a point
 » de ville dont les habitans ne puissent mon-
 » trer la place où l'on a élevé des bûchers ,
 » les rues que les deux partis ont inondées
 » de sang ; point de famille qui n'ait à déplorer
 » les meurtres , le supplice ou les crimes de
 » quelques-uns de ses ancêtres. Ces scènes af-
 » freuses ne se renouvelleront plus ; & , grâces
 » aux lumières de ce siècle , nous ne rever-
 » rons plus même les violences dont les jé-
 » suites ont souillé le règne de Louis XIV ,
 » ces cruautés dont ils arrachèrent l'ordre à
 » la conscience trompée d'un roi naturelle-
 » ment humain. Mais les protestans gémissent
 » encore sous des loix sévères , que les mê-
 » mes hommes ont dictées à ce prince , qui
 » étoit digne d'avoir d'autres conseils ; la prof-
 » périté de la nation souffre encore de ces
 » loix. »

» Les verrons-nous subsister encore , tandis
 » qu'une souveraine (l'impératrice-reine) , qui
 » édifie sa cour par sa piété , nous donne
 » l'exemple d'une législation où les droits de
 » la religion & ceux de l'humanité sont éga-
 » lement respectés ; tandis que nos magistrats ,
 » instruits par l'expérience des funestes effets
 » de ces loix , gémissent au fond du cœur de
 » la nécessité cruelle où ils sont de les sui-
 » vre ; tandis qu'une nation sensible , éclairée ,
 » pleure sur les maux de ses concitoyens , les

» appelle au partage de ses droits ; & crie à
 » ses princes de daigner augmenter le nombre
 » de leurs enfans ? L'ombre des jésuites aura-
 » t-elle donc plus de crédit que la nation ?
 » Les protestans ne pourront-ils être ni ci-
 » toyens , ni maris , ni peres , sous le regne
 » de Louis XVI , parce que le jésuite Layné
 » a avancé au colloque de Poissy , sous le
 » regne de Charles IX , qu'ils étoient des re-
 » nards & des loups , qu'on devoit , en con-
 » séquence , renvoyer au jugement du con-
 » cile ; & le mal que les jésuites ont fait à
 » la France , dans le siècle dernier , subsis-
 » tera-t-il lorsque les jésuites ne sont plus ? »

» Pour faire revenir les esprits qui seroient
 » encore faussement prévenus dans ce siècle
 » de lumière & de tolérance , il suffit d'expo-
 » ser , en y joignant quelques réflexions , ces
 » loix malheureusement trop peu connues de
 » la foule aimable & frivole qui , goûtant au
 » sein de la capitale toutes les jouissances du
 » luxe , ignore & oublie les maux qui afflie-
 » gent l'humanité. »

» La déclaration du roi du 14 mai 1742 ;
 » concernant la religion (car tel en est le
 » titre ,) forme la base de cette partie de no-
 » tre jurisprudence. Cette déclaration n'est ;
 » pour ainsi dire , qu'un recueil des princi-
 » pales dispositions contenues dans les loix de
 » Louis XIV. Ainsi , c'est sur ce monarque ,
 » ou plutôt sur les jésuites la Chaise & le
 » Tellier , qu'en doit retomber tout l'odieux. »

» L'article 1er. défend les assemblées des
 » protestans , sous peine de galeres perpé-

» tuelles pour les hommes, de prison perpé-
 » tuelle pour les femmes, & même de mort
 » pour ceux qui seront trouvés avec des ar-
 » mes. »

» On voit dans le dialogue que Louis XIV
 » pouvoit avoir eu raison de recourir à ces
 » moyens extrêmes, pour prévenir des révol-
 » tes, qui, soutenues par les trésors & les
 » flottes de l'Angleterre & de la Hollande,
 » pouvoient devenir dangereuses. »

» Mais tout étoit changé en 1724, & il
 » étoit bien dur alors de condamner aux ga-
 » leres des concitoyens paisibles, des gentils-
 » hommes qui avoient versé leur sang pour la
 » patrie, parce qu'ils auroient prié Dieu en
 » commun pour la prospérité de l'état & du
 » prince. Il seroit cruel de laisser subsister ces
 » condamnations, après que soixante ans d'une
 » soumission, qui n'a pas même été troublée
 » par un murmure, ont prouvé que les pro-
 » testans françois sont des sujets obéissans &
 » des citoyens fideles.

» Le second article condamne à mort les
 » ministres, & défend, sous peine des galeres
 » perpétuelles, de favoriser leur fuite, & de
 » leur donner retraite, &c. »

» Il est impossible à tout catholique rai-
 » sonnable de regarder comme un scélérat
 » un ministre protestant, qui explique à ses
 » freres les dogmes de sa communion & la
 » morale de l'évangile. On regarderoit com-
 » me infame tout catholique qui refuseroit à
 » un ministre fugitif un asyle & du pain :
 » qui, en lui fermant la porte de sa maison,
 » l'exposeroit

» l'exposeroit à tomber entre les mains de ceux
 » qui le poursuivent. Osons même interroger
 » les chefs du clergé de France ; demandons
 » à ces descendans de nos braves chevaliers ,
 » qui , en s'honorant d'être les ministres de
 » Jesus-Christ , n'ont point dégénéré de la gé-
 » nérosité de leurs ancêtres , demandons-leur
 » s'ils ne mettroient pas leur honneur à pro-
 » téger un ministre protestant qui auroit cher-
 » ché un asyle dans leur palais ? Disons plus :
 » si , lorsqu'il y avoit des jésuites , un mi-
 » nistre s'étoit jeté entre les bras d'un recteur
 » d'une de leurs maisons , n'y eût-il pas été
 » en sûreté ? Pourquoi donc condamner aux
 » galeres des malheureux protestans qui au-
 » ront fait pour un homme qui s'expose à la
 » mort pour les instruire , ce que les plus
 » violens ennemis de la religion protestante
 » auroient fait comme eux ? Pourquoi les for-
 » cer de choisir entre le supplice & l'infamie ?
 » Pourquoi obliger les juges de dire à ceux
 » qu'ils condamnent : « Nous vous déclarons
 » infames au nom de la loi ; mais vous mé-
 » ritez notre estime , & vous seriez infames
 » aux yeux de l'honneur , si vous n'aviez point
 » bravé l'ignominie du supplice. » C'est un
 » grand mal dans une législation , & un mal
 » bien plus grand qu'on ne pense , que de
 » conserver des loix , telles qu'un homme puisse
 » mériter l'estime publique en s'exposant aux
 » galeres. D'autres articles de l'édit de 1724 ,
 » condamnent au bannissement les protestans
 » qui déclarent à la mort qu'ils ont vécu &
 » qu'ils veulent mourir dans leur religion , en

» cas qu'ils reviennent à la vie ; s'ils me-
 » rent, on fait le procès à leur mémoire. »

» Par d'autres loix, qui ne sont pas abro-
 » gées, on doit mettre aux galeres les pro-
 » testans arrêtés en voulant passer les fron-
 » tieres : ainsi les protestans n'ont la liberté
 » de sortir du royaume que quand ils en sont
 » bannis. »

» La condamnation de leur mémoire en-
 » traîne la confiscation de leurs biens, & les
 » enfans sont punis de l'erreur de leurs peres.
 » Nous ne parlons point de l'infamie, qui est
 » la suite de cette condamnation ; l'infamie
 » légale n'a de force que lorsque l'opinion
 » publique la ratifie. »

» Par les articles 5, 6 & 7, les protestans
 » sont obligés d'envoyer leurs enfans aux éco-
 » les catholiques ; ainsi la loi leur enleve le
 » droit qu'ont les peres de veiller à l'éduca-
 » tion de leurs enfans, ce droit de la nature,
 » antérieur à toutes les loix. Ils craindront que
 » le zele immodéré des instituteurs catholi-
 » ques n'apprenne à leurs enfans à regarder
 » leurs parens comme des ennemis de l'Etre
 » suprême : accoutumés par les préjugés mê-
 » mes de leur secte à se défier de la pureté
 » des mœurs de prêtres voués au célibat, ils
 » seront forcés de livrer leurs filles aux ins-
 » tructions de ces prêtres ; & si ces ministres
 » d'une religion sainte sont indignes de leur
 » caractère, comme il n'est arrivé que trop
 » souvent ; si un pere a pu concevoir d'af-
 » freux soupçons, il n'osera arracher sa fille
 » au danger, de peur que des ordres rigou-

» reux ne la viennent enlever de ses bras ; &
 » s'il laisse échapper un cri d'indignation , ex-
 » posé à la vengeance de l'hypocrisie & du
 » fanatisme , il se verra entouré de délations
 » & de supplices. »

Passons , Milord , à l'article qui occupe plus spécialement les magistrats aujourd'hui , & qui a provoqué la fermentation heureuse d'où pourra naître une législation nouvelle plus sage & plus humaine.

» Les protestans ne peuvent , d'après l'ar-
 » ticle 15 de l'édit de 1724 , contracter de
 » mariage que devant un prêtre catholique
 » & en se conformant au rit de l'église catho-
 » lique ; il faut donc , ou qu'ils commettent
 » ce qu'ils regardent comme un sacrilège , ou
 » que leurs enfans soient bâtards. Tout pro-
 » testant marié peut violer impunément sa foi ,
 » & la loi déclarera concubine l'épouse qu'il
 » aura trompée ; tout pere barbare peut ravir
 » à ses enfans leur héritage & leur état. Nous
 » avons vu , il y a peu d'années , le parle-
 » ment de Grenoble forcé , par la loi , de
 » condamner , en gémissant , une épouse ver-
 » tueuse & des fils innocens , & de couron-
 » ner le parjure , la prostitution & le scan-
 » dale. Un collatéral avide peut obliger les
 » juges de lui donner le bien d'une famille
 » infortunée. »

» Cependant , à Rome , les enfans des juifs
 » ont droit à l'héritage de leurs peres ; le ma-
 » riage des juifs y est protégé par la loi comme
 » un contrat civil. Dans les états protestans
 » de l'Europe , où l'exercice public de la re-

» ligion catholique est défendu , les mariages
 » obtiennent la sanction civile du gouverne-
 » ment ; en Turquie , les chrétiens de toutes
 » les communions jouissent des droits d'é-
 » poux & de pere. »

» En France les mariages des luthériens &
 » des calvinistes d'Alsace n'ont-ils pas tous
 » les effets civils ? La conscience de nos rois
 » leur défendrait-elle de permettre en Lan-
 » guedoc ce qu'ils permettent en Alsace , d'ac-
 » corder à leurs sujets chrétiens ce qu'ils per-
 » mettent à leurs sujets juifs ? »

» Par l'édit de 1724 , les protestans sont
 » exclus de toutes les fonctions publiques &
 » d'un grand nombre de professions. Non-
 » seulement ils ne peuvent être ni administra-
 » teurs ni magistrats ; non-seulement les offi-
 » ciers protestans sont privés de cette mar-
 » que honorable du service militaire , seule
 » décoration que le grand nombre de ceux
 » qui la portent n'a pu avilir , parce qu'elle
 » est la récompense de la bravoure , qualité
 » qui , comme la probité , honore par elle-
 » même & non par la supériorité de ceux
 » qui la possèdent. Les protestans ne peuvent
 » être ni chirurgiens , ni apothicaires , ni ac-
 » coucheurs. Boerhaave & Sydenham n'euf-
 » sent pu , en France , ordonner légalement
 » une médecine ; Cheselden n'y eût pu faire
 » l'opération de la cataracte , ni Margraaf y
 » préparer l'antimoine. Il faut être catholi-
 » que pour avoir le droit d'imprimer des li-
 » vres ou d'en débiter. Les notaires , les avo-
 » cats , les procureurs doivent être catholi-

» ques ; on exige même des sergens un certi-
 » ficat de catholicité ; on l'exige également
 » pour toutes les charges qui donnent la no-
 » bleffe ou des privileges , & dont l'excessive
 » multiplication a été dans les besoins de l'é-
 » tat une ressource si foible & si onéreuse.

» A la vérité , pour admettre un protestant
 » dans un grand nombre de ces états , comme
 » pour les admettre au mariage , on se con-
 » tente de quelques actes de catholicité attes-
 » tés par des témoins peu scrupuleux , & d'un
 » certificat qu'il est aisé de se procurer à bon
 » marché. Mais il en résulte de cette triste
 » conséquence , que les places , les honneurs ,
 » les droits de citoyen , tous les témoignages
 » de la confiance publique , en un mot , sont
 » pour les protestans qui ont trahi leur con-
 » science , ou qui regardent tout acte de reli-
 » gion comme une vaine cérémonie , tandis
 » que l'on punit ceux qui ont une conscience
 » timorée , ou une ame trop élevée pour
 » consentir à l'ombre même d'un mensonge. »

On démontre dans le dialogue combien ces loix offensent à la fois & l'humanité & la justice. Ces loix sont-elles plus conformes aux intérêts de la religion ? Le sont-elles aux vues d'une saine politique ? Et , s'il faut les détruire , quand & comment doivent-elles être abrogées ?

On répond à la première question : « Plus
 » on persécute pour la religion , plus il y a
 » d'hommes sans religion. L'observation a cor-
 » firmé cette vérité générale ; les pays où
 » l'inquisition est en vigueur sont remplis d'a-
 » »

» thées; on voit des déistes en grand nombre dans les états où les non-conformistes sont traités avec sévérité : dans les pays de tolérance il n'y a que des chrétiens.

» Des instructions solides , mais faites avec modération , & auxquelles même on soit libre encore de se refuser , l'exemple de la vertu dans les prêtres catholiques , une égale distribution dans leurs aumônes & leurs soins entre les infortunés des deux religions; tels sont les moyens d'opérer de véritables conversions , & c'est ainsi qu'en ont opéré dans leurs diocèses les prélats éclairés & pieux dont s'honore l'église gallicane. Quel protestant du diocèse de Nîmes , oseroit dire encore que la religion est superstitieuse & cruelle? Ils ne regardent plus comme l'ouvrage de la religion les loix qui les oppriment , depuis qu'ils ont vu le pontife de la religion (1), opposer à la rigueur des loix l'autorité de sa place & de ses vertus; ils ont cessé de haïr une foi dont ils ne reçoivent que des bienfaits & de bons exemples.»

On répond à la seconde : « La tranquillité de l'état n'a rien à craindre de la révocation des loix portées contre les protestans. Les paisibles habitans de nos provinces n'ont plus l'esprit des protestans de Moncontour & de Jarnac ; de même que nos catholiques ne sont plus ceux de la St. Barthelemi & de la ligue ; de même que nos évêques

(1) M. Bec-de-lievre , sous-doyen des évêques de France.

» n'ont plus l'esprit tyrannique & séditieux des
» cardinaux de Lorraine & de Tournon ; des
» Guillaume-Rose ; de même que nos moines
» ne sont plus des Montgaillard , des Bour-
» goin , des Guignard & des Clément.

» En supposant même que les protestans
» eussent conservé le même esprit , ce ne se-
» roit pas , sans doute , en suivant les maxi-
» mes qui ont allumé la guerre au seizième sie-
» cle , que l'on assureroit la tranquillité pu-
» blique dans le dix-huitième : mais cette dé-
» fiance qu'on voudroit inspirer contre les pro-
» testans , n'est qu'une calomnie inventée par
» quelques hommes dignes d'avoir assisté aux
» processions du siège de Paris.

» L'avocat des protestans prétend enfin que
» le moment est arrivé en France où l'abro-
» gation des loix contre les protestans peut
» procurer plus sûrement les plus grands avan-
» tages , & où la conservation de ces loix peut
» être la plus dangereuse pour la prospérité
» publique.

» L'état a besoin de ressources nouvelles.
» Un million de citoyens (1) rendus au bon-
» heur , cent mille familles rapportant en
» France leurs richesses & leur industrie , n'of-
» frent-ils pas des ressources plus durables ,

(1) Il paroît que l'auteur fait un calcul trop foi-
ble du nombre des protestans qu'il réduit à un mil-
lion , & que M. de Monclar évaluoit à trois millions.
Des gens bien au fait m'ont assuré qu'il avoit plutôt
augmenté & qu'il étoit peut-être de quatre millions
aujourd'hui.

» des secours plus réels , que le crédit appa-
 » rent qu'on peut se procurer par ces ruses
 » d'agiotages , honorées de nos jours du nom
 » d'opérations de finance ?

» La séparation de l'Amérique a jeté le dé-
 » couragement dans le commerce & dans les
 » manufactures de l'Angleterre ; ceux des ré-
 » fugiés françois qui seroient restés dans cette
 » nouvelle patrie , s'empresseront de la quit-
 » ter : ils auroient été obligés de sacrifier à
 » leur intérêt le desir de revenir en France ,
 » & leur intérêt se trouve d'accord avec leurs
 » sentimens.

» Les pays où les protestans se sont réfug-
 » iés dans le dernier siècle , leur offroient
 » peu de ressources. Toutes les terres y étoient
 » cultivées , aucun métier nécessaire ne man-
 » quoit de bras ; ceux qui n'avoient ni des fonds
 » ni une industrie particulière , restoient expo-
 » sés à manquer de travail & de subsistance ;
 » c'étoit chez les ennemis de leur pays qu'ils
 » alloient chercher une retraite , & s'ils avoient
 » pu haïr le gouvernement de leur pays , ils
 » aimoient encore la nation françoise ; ils s'in-
 » téressoient à sa gloire , qu'ils avoient parta-
 » gée. Ils ignoroient la langue des pays qu'ils
 » alloient habiter ; & cet inconvénient , pres-
 » que nul pour des voyageurs riches , est un
 » malheur horrible pour des infortunés qui
 » cherchent un asyle.

» Maintenant l'Amérique offre aux protes-
 » tans un vaste pays , habité par les alliés de
 » la France , où regnent la liberté de conscience
 » & la liberté politique ; où tous les hommes

» font égaux ; où les ouvriers de toute espèce
 » peuvent espérer du travail & même de la for-
 » tune ; où des terrains immenses attendent
 » des mains pour les cultiver. Et si, comme
 » il est presque impossible d'en douter, le Ca-
 » nada (1) suit l'exemple des provinces voi-
 » sines, il existera en Amérique une région
 » où les François qui voudroient s'y établir,
 » retrouveroient avec tant d'autres avanta-
 » ges, la langue & les usages de leur patrie.
 » Nous sommes donc menacés d'une émigra-
 » tion nouvelle ; & pour l'éviter, il ne nous
 » reste que deux partis, ou de conserver des
 » loix sanglantes, dont l'inutilité est prouvée,
 » ou d'ôter aux protestans le desir de cher-
 » cher une nouvelle patrie, en les rétablis-
 » sant dans les droits que la loi ne peut ravir
 » avec justice, qu'aux hommes qui ont mérité
 » de les perdre par un crime. »

Je remets, Milord, à l'ordinaire prochain de
 vous rendre compte de la nouvelle brochure,
 ainsi que de ce qui se sera passé au parlement,
 où l'on doit prendre une délibération précise
 & définitive au sujet des protestans. Par quelle
 fatalité faut-il que notre sort s'y trouve lié in-
 directement, & que l'Angleterre doive redou-
 ter les décisions de l'aréopage françois ? O Lord
 Nord ! chaque jour nous découvre de nouvelles

(1) Heureusement, Milord, que le pronostic de
 l'auteur, assez bien fondé, ne s'est pourtant pas ef-
 fectué jusqu'à présent, grâce au parti de douceur &
 de condescendance que le gouvernement anglois a
 pris envers cette colonie.

suites plus funestes de ton abominable administration ! Qui te rendra tous les maux que tu fais souffrir aux vrais amis de la patrie ?

Paris, ce 7 décembre 1778.

L E T T R E V I.

Suite du même sujet.

AU milieu de tant d'amertumes dont nous abreuve notre détestable ministère, goûtons, Milord, un moment de joie : le clergé triomphe ici en cet instant : les protestans ne feront point rappelés, il n'y a même rien de changé à l'égard des loix qui les concernent, & sans doute ces François expatriés que nous craignons de perdre, non-seulement ne nous retireront point leurs bras & leurs richesses, mais n'en feront que plus implacables ennemis d'une marâtre qui continue à les rejeter impitoyablement de son sein. Il faut vous faire favoriser en détail cette importante nouvelle.

Outre l'écrit vigoureux dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre, qui traitoit la matière dans la plus grande étendue & remontoit aux vrais principes de la législation & de la politique, il s'en étoit répandu un autre moins violent, plus circonspect & plus adapté aux vues du parlement, au moins du grand nombre des membres qui n'osoient franchir les bornes dans lesquelles le ministère prétend les circonscrire.

Dant celle-ci , sous le nom de *Réflexions d'un citoyen catholique sur les loix de France relatives aux protestans* , on rappelle toutes ces loix en grand nombre ; on les discute avec tout le sang-froid du juge , & l'on prouve qu'il n'en est aucune depuis 1685 qui ne soit marquée au coin du fanatisme , du ridicule , de l'absurdité , ou de la barbarie : c'est l'abrogation de ces loix que sollicitent la tolérance , le bon sens , l'humanité , la religion même qu'on y demande. Du reste , on y revient sur les difficultés , & l'on les leve à-peu-près de même que l'auteur du dialogue ; ce qui me dispense d'entrer dans un développement plus long de cet écrit.

Il n'y avoit point de réplique à tout cela ; aussi les partisans secrets du clergé dans le conseil ne pouvant résoudre de pareilles objections , ont pris le parti de ruser ; ils ont fait sentir qu'on avoit mal-à-propos appelé les magistrats pour avoir leur avis sur un objet de politique que le gouvernement devoit seul se réserver ; que c'étoit tandis qu'on referroit d'un côté le parlement dans des bornes qu'on lui reprochoit d'avoir franchies en s'immisçant d'affaires d'état qui ne le regardoient pas , lui offrir au contraire la plus belle occasion d'empiéter de l'autre , que le clergé au surplus méritoit des considérations , & qu'il ne falloit pas du moins aggraver un coup aussi cruel en le lui faisant porter par son plus implacable ennemi ; qu'il étoit d'ailleurs à ménager en ce moment , où il alloit s'assembler pour donner des secours , & où il profiteroit

de la circonstance pour retarder & faire des représentations importunes.

Le croiriez-vous, Milord ? Cette misérable objection l'a emporté ; au moment où les bons patriotes se flattoient que les protestans alloient recouvrer un état légal en France par le concours de la magistrature avec le ministère & même avec des membres philosophes du clergé, le parlement a reçu défense de s'en occuper. Le roi a envoyé chercher le premier président & lui a dit que des vues de sagesse lui suggéroient de différer en cette occurrence l'exécution d'un projet qu'il desiroit, mais pour laquelle le moment n'étoit pas venu, & qu'il attendoit de l'obéissance de son parlement que la matière ne seroit point mise en délibération aux chambres assemblées qu'il ne lui eût fait connoître ses intentions par une loi expresse.

Le 1^{er}. président a rendu compte mardi (1) à sa compagnie de cette variation du gouvernement, qui a vivement affecté les zélés : ils ont senti que si l'on laissoit échapper le moment où toutes les circonstances sembloient concourir à leur louable entreprise, où surtout la magistrature, si ennemie des innovations, si difficile à ramener de ses erreurs, si opiniâtre dans sa routine, étoit disposée le plus favorablement, on ne le retrouveroit pas de si-tôt ; aussi l'un d'eux, dont le nom & le discours sont également à conserver, en témoignant son profond respect pour les volontés du roi, & son acquiescement absolu à ses

(1) Le 15 décembre 1778.

ordres, a-t-il fait une réserve. « Monsieur, »
 a-t-il dit, en s'adressant au premier président ;
 suivant l'usage, « l'objet de ma réserve est
 » tout-à-la-fois très-important & très-simple ;
 » il ne s'agit ni de favoriser l'exercice de la
 » religion prétendue réformée, ni d'admettre
 » aux charges ceux qui la professent ; mais
 » d'obtenir pour eux ce qu'on accorde aux
 » juifs dans toute l'étendue du royaume ; ce
 » que les princes protestans ne refuserent ja-
 » mais aux catholiques , ni les empereurs
 » païens eux-mêmes aux chrétiens qu'ils per-
 » secutoient ; je veux dire un moyen légal
 » d'assurer l'état de leurs enfans. Il étoit na-
 » turel d'y pourvoir lors de la révocation
 » de l'édit de Nantes ; mais les ministres de
 » Louis XIV , pensèrent qu'en évitant de s'ex-
 » pliquer sur cet objet, une incertitude si pé-
 » nible pour les protestans , jointe aux autres
 » moyens de rigueur qu'on employoit contre
 » eux, ameneroit bientôt leur conversion. Ce-
 » pendant on sentit que l'humanité ne per-
 » mettoit pas de leur interdire expressément
 » le mariage ; ni la religion de les traîner mal-
 » gré eux, aux pieds des autels. D'ailleurs ;
 » comment avouer le projet de les réduire
 » à cette alternative , après leur avoir pro-
 » mis , par la loi même qui révoque l'édit de
 » Nantes , une existence paisible ? On aime
 » donc mieux faire semblant de croire qu'il
 » n'y avoit plus de protestans dans le royaume,
 » & par un aveuglement inconcevable ;
 » la plus vaine des fictions fut regardée com-
 » me un chef-d'œuvre de politique. L'expé-

» rience fit voir qu'on s'étoit trompé : mais
 » ce système , consacré par le temps & par
 » l'habitude , survécut , pendant une longue
 » suite d'années , aux espérances qui l'avoient
 » fait naître. Enfin , l'on ouvrit les yeux ; les
 » dispositions de la déclaration du 9 avril 1736 ,
 » sur l'inhumation de ceux auxquels la sépul-
 » ture ecclésiastique n'est pas accordée , pa-
 » rurent annoncer quelque chose de sembla-
 » ble pour les naissances & les mariages. C'é-
 » toit en effet l'intention du gouvernement.
 » Un grand prince (le prince de Conti) dont
 » la mémoire vivra toujours dans le souve-
 » nir du parlement & dans celui de la na-
 » tion , des ministres habiles , des magistrats
 » également éclairés & vertueux , s'en occu-
 » perent , par ordre du feu roi. Mais leurs
 » vues furent traversées par un enchaînement
 » de circonstances malheureuses , & par ces
 » obstacles que des intérêts particuliers op-
 » posent trop souvent aux projets utiles. Ce-
 » pendant le mal va toujours en augmen-
 » tant : on compte depuis 1740 plus de qua-
 » trè cents mille mariages contractés au dé-
 » sert ; source féconde de procès scandaleux.
 » Des hommes avides contestent à leurs pro-
 » ches leur état pour envahir leur fortune :
 » des époux parjures implorent le secours de
 » la justice pour rompre des nœuds formés
 » sous les auspices de la bonne foi. Les tri-
 » bunaux pressés entre la loi naturelle & la
 » lettre des loix positives , sont forcés de s'é-
 » carter de l'une ou de l'autre. De quelque
 » manière qu'ils se déterminent , leurs arrêts

» sont attaqués , & le sort des jugemens est
 » aussi incertain que les jugemens même. Les
 » loix de Louis XIV, contre les protestans ,
 » ne sont donc pas tellement tombées en dé-
 » suétude , qu'il soit inutile de les abroger.
 » C'est une épée suspendue par un fil au-des-
 » sus de leur tête : l'intérêt & le fanatisme
 » cherchent continuellement à en faire usage ;
 » & malgré les intentions connues du gou-
 » vernement , ils y réussissent quelquefois.
 » Que seroit-ce si les administrateurs , moins
 » sages & moins humains , adoptoient d'au-
 » tres principes ? Non ! ce n'est point des sys-
 » tèmes mobiles du ministère , que doit dé-
 » pendre la sûreté d'un si grand nombre de
 » citoyens. Il n'y a que la loi qui puisse l'é-
 » tablir sur une base solide ; c'est en même
 » temps l'unique moyen de rendre à la France
 » une foule de réfugiés , que la crainte de
 » l'oppression tient éloignés de leur patrie ,
 » & de prévenir de nouvelles émigrations ,
 » devenues plus faciles que jamais. En effet ,
 » les protestans ne sauroient ignorer que tous
 » les peuples de l'Europe , jaloux d'augmen-
 » ter leur population , les recevraient à bras
 » ouverts ; & que l'Amérique septentrionale ,
 » une fois pacifiée , leur offrira des ressour-
 » ces encore plus sûres. D'un autre côté , la
 » justice & la bonté du roi , le caractère de
 » ses ministres , le vœu des magistrats ont dû
 » leur donner de grandes espérances. Il fera
 » dur pour eux de les voir trompées , plus
 » dur encore de voir mettre le sceau à leur
 » proscription , dans un siècle où la tolérance

» civile a reçu dans la plupart des pays , ca-
 » tholiques ou protestans , celle de l'opinion
 » publique. N'en doutons pas : le résultat de
 » notre délibération rendra la vie à deux mil-
 » lions de citoyens , ou les plongera dans le
 » désespoir. Tous les yeux sont fixés sur le
 » parlement ; c'est de lui , c'est de ce sénat
 » auguste , l'appui des malheureux & le pere
 » de la patrie , qu'on attend un remede effi-
 » cace au plus criant des abus. Les mysteres
 » sont profanés , l'humanité outragée , les droits
 » des citoyens foulés aux pieds , l'état me-
 » nacé d'une perte irréparable ; & nous gar-
 » derions le silence ! & nous n'usurions pas
 » du droit incontestable que la raison & la
 » loi donnent au parlement , de ce droit que
 » le plus absolu des princes reconnoît & con-
 » firme dans l'ordonnance de 1667 , de re-
 » présenter en tout temps au roi ce qu'il juge
 » à propos , sur les articles des ordonnan-
 » ces , qui , par la suite du temps , usage &
 » expérience , se trouvent être contre l'utilité
 » ou commodité publique , ou être sujets à
 » interprétation , déclaration ou modération !
 » Je vous prie , Monsieur , de vouloir bien
 » mettre en délibération ce qu'il peut y avoir
 » à faire à ce sujet. »

M. de Brétignieres (1), c'est le nom de
 l'auteur de l'avis qui étoit venu renforcer le
 parti de M. Dionis Duféjour & d'Eprenesnil,
 se flattoit par cette tournure adroite de ren-

(1) Conseiller de la troisième chambre des en-
quêtes.

gager l'affaire, d'empêcher du moins, qu'elle ne fût absolument abandonnée; mais, en admirant son courage & son éloquence, on n'a pu suivre le *Mezzotermine* qu'il indiquoit; l'on a craint d'indisposer par cette obstination qui n'auroit pas de succès, le monarque très-jaloux de son autorité, sur-tout en garde contre une compagnie que, dès le commencement de son regne, on lui a peinte comme toujours prête à empiéter sur la prérogative royale. Le grand nombre a donc été d'avis d'obtempérer & de s'abstenir de s'occuper de l'affaire. On a formé un arrêté portant *qu'il n'y avoit lieu à délibérer & qu'on s'en rapporteroit à la prudence du roi*. Ce qui laisse quelque espoir aux défenseurs des protestans, c'est que S. M. n'a contre eux aucune haine personnelle ou religieuse, qu'elle est parfaitement indifférente à cet égard & disposée à ne voir l'affaire que sous le point de vue politique où l'on la lui présentera. C'est une obligation qu'à la France au comte de Maurepas, à M. Turgot, à M. de Malesherbes, à M. Neckker, à tous ces ministres philosophes qui ont entouré & entourent le trône encore, & ont par leurs sages maximes détruit l'esprit de bigoterie dont la mauvaise éducation du duc de la Vauguyon auroit pu infecter le prince dans son enfance. Ils l'ont remis dans ce point de calme où doit être un grand roi pour bien gouverner.

Le rappel des protestans n'est donc pas désespéré sous le regne actuel, s'il est aussi long qu'il y a lieu de le supposer, événement dont

nous devons nous réjouir d'avance , & comme freres , & comme hommes ; mais il est manqué pour le moment , pour le courant de la guerre , ce dont nous devons nous féliciter comme Anglois.

LE T T R E V I I .

Sur la réception de M. Gérard à Philadelphie ; sur les dispositions des Américains envers les François ; détails ultérieurs de la campagne de M. le comte d'Estaing depuis qu'il s'est présenté devant New-Torck jusqu'à son départ de Boston pour les Antilles.

LES François , Milord , qui s'étoient longtemps exalté l'imagination par la perspective d'un triomphe presque certain en Amérique de la part du comte d'Estaing , voient enfin s'évanouir ces brillantes chimères , & savent maintenant à quoi s'en tenir sur cette campagne. Comment un espoir aussi bien fondé a-t-il été déçu ? Comment les insurgens inexpérimentés , sans alliés , sans secours , manquant de tout , ont-ils soutenu nos premiers efforts avec une valeur dont on ne trouve d'exemple que dans les beaux siècles de la Grece & de Rome , avec une intelligence qui a mis en défaut l'habileté des plus grands généraux anglois de terre & de mer , qui a étonné , confondu la sagesse des gens du métier de toutes les nations , té-

moins de ce spectacle , & qui n'auroient jamais pu le prévoir ? C'est qu'ils étoient seuls & unis , qu'ils n'avoient qu'une ame , qu'une passion , ce patriotisme qui dans tous les temps fut la source des vertus héroïques , & fit enfanter des miracles. Aujourd'hui que les François ont apporté parmi ce peuple leur esprit de domination , l'amour-propre blessé des Américains s'est révolté ; la défiance , la jalousie , l'envie , toutes les passions basses qui dégradent l'ame sont entrées dans la leur , & ils redoutent presque autant leurs bienfaiteurs prétendus que leurs anciens maîtres. Ce n'est qu'à cette révolution dans leur manière de sentir & de penser qu'on peut attribuer les choses incroyables qu'on apprend de ce pays-là. D'ailleurs , mes conjectures se rapportent aux faits que nous racontent & les lettres particulières écrites des lieux , & les divers témoins qui en sont revenus.

Je vais , Milord , vous mettre en scène un acteur qui arrive de Boston , & m'a paru avoir tous les caractères propres à se concilier ma créance. C'est un ancien officier de la compagnie des Indes , fort sage , fort instruit , fort expérimenté ; il étoit passé comme tant d'autres dans le dessein de voir quel parti il pourroit tirer de son métier chez des gens ayant grand besoin de pareils hommes ; il étoit fait pour y être bien accueilli ; son air simple & modeste , sa tournure assez angloise , devoient prévenir en sa faveur , & en effet il a été reçu à bras ouverts ; mais il n'a pas trouvé la marine des Américains assez avancée pour y oc-

super le grade qu'il auroit désiré, & qui lui convenoit ; il n'étoit plus dans le cas de jouer le rôle de corsaire ou de flibustier. D'ailleurs, dans l'intervalle la guerre s'est déclarée entre l'Angleterre & la France ; il a cru que c'étoit l'occasion de retourner dans l'Inde , d'y servir sa patrie , & qu'il déploieroit avec plus d'avantage ses talens dans des mers qu'il connoissoit déjà , & où le plus léger succès pouvoit lui procurer sa fortune. En attendant qu'il soit employé , il cherche avec avidité les nouvelles. On l'a présenté dernièrement au club , dont vous connoissez les autres acteurs ; celui-ci se nomme M. Roche , & on l'annonça comme pouvant répondre à toutes les questions qu'on lui feroit concernant l'Amérique & la campagne du comte d'Estaing qu'il quittoit ; il fut donc mis sur la sellette ; chacun l'entoura & le pressura le plus qu'il put.

M. G I R A R D.

Dites-nous donc , Monsieur , comment est-il possible que M. d'Estaing n'ait rien fait ? M. d'Estaing sur lequel on comptoit avec tant de confiance !

M. R O C H E.

Vous connoissez la ruse de certains filoux de ce pays-ci , qui la nuit font semblant de se battre , & lorsqu'un tiers crédule a la bonhomie de s'approcher pour les séparer , se réunissent soudain , tombent sur lui & le volent. C'est à-peu-près ce qui est arrivé au général françois. Toute comparaison cloche. Les Américains ne se sont pas absolument joints

aux Anglois contre lui , mais ils ont fait tout ce qu'il falloit pour les faire échouer.

M. P I L O T.

Comment accorder cette conduite avec l'accueil qu'a reçu M. Gérard , & qu'il méritoit en effet en ce jour mémorable où il venoit , de la part du plus grand potentat de l'Europe , dire à un corps de négocians & d'agriculteurs :
 » Je vous reconnois pour mes égaux dans
 » l'ordre politique ; passez de l'état de sujétion
 » à celui d'indépendance , & prenez désormais
 » votre place au rang des corps souverains
 » qui existent sur la terre. »

M. R O C H E.

Vraiment M. Gérard a été très-bien venu du congrès qui , ayant su son débarquement , députa vers lui pour le recevoir & l'accompagner jusqu'à Philadelphie , où , en entrant (1) , il fut salué par l'artillerie de la place , & causa les démonstrations de la joie la plus vive. Son premier soin fut d'apprendre par un message au congrès l'ordre qu'avoit le comte d'Estaing de prendre sous sa protection tous les armemens , soit publics , soit particuliers , des Etats-Unis , & de leur abandonner exclusivement & sans partage les diverses prises qu'ils pourroient faire ; politique nécessaire pour encourager la course & se mettre en mesure vis-à-vis des Anglois qui , désolant & infestant toutes les côtes par leurs corsaires , auroient empêché l'armée navale Française de recevoir

(1) Le samedi 11 juillet 1778.

les secours dont elle auroit besoin ; mais en même temps le vice-amiral mettoit par-là en quelque sorte sous sa dépendance tous les maîtres des navires Américains , obligés de s'adresser à lui pour recevoir les signaux convenus.

Ce ne fut que près d'un mois après (1) ; temps nécessaire pour les préparatifs de la cérémonie , que M. Gérard , dans une audience solennelle , remit au congrès la lettre de créance du roi (2) , adressée à *ses très-grands amis & alliés* , qu'il traite cependant assez cavalièrement à la fin *en priant Dieu de les avoir en sa sainte garde* , formule usitée vis-à-vis le moindre des sujets. Quoi qu'il en soit , dans les discours que prononcèrent respectivement le ministre plénipotentiaire de France & le président du congrès , discours imprimés aujourd'hui & que vous avez pu lire dans différentes gazettes , on trouve un intérêt , une confiance , une sincérité , une cordialité qu'on n'avoit pas encore vus dans ces morceaux politiques. Aussi n'est-ce pas du sénat américain que sont éclos les germes de division entre les deux nations. C'est du caractère du peuple mal disposé en faveur des François ; c'est de la rivalité des généraux ne voulant pas leur laisser la gloire des premiers succès.

Le premier nous regarde comme asservis sous le double despotisme du gouvernement & des prêtres ; comme de vils esclaves livrés.

(1) Le 6 août 1778.

(2) Datée de Versailles le 28 mars 1778.

aux préjugés & à la superstition ; du reste , comme une nation frivole , énermée , sans principes , sans délicatesse , sans foi , sans loi , ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés , comme des présomptueux , nous croyant , malgré notre abjection , supérieurs à tous les autres peuples de la terre ; enfin comme persuadés que le premier emploi de l'esprit est de faire des dupes : les Anglois , bien loin de tirer les Américains de ces préventions , s'étoient plu à les répandre , à les fortifier. Le presbytérianisme , ennemi implacable du catholicisme , la secte dominante du pays , en avoit rendu les habitans encore plus disposés à les croire. Tout sembla , dans le commencement de la liaison des insurgens avec nous , les confirmer dans leur mauvaise idée des François. La plupart de ceux accourus en Amérique , au bruit de la révolution , étoient des hommes perdus de dettes & de réputation ; qui s'annonçoient avec des titres & des noms faux , qui vantoient leur capacité , obtenoient des grades distingués dans l'armée des provinciaux (*) ; recevoient des avances considérables , & dispa-roissoient ensuite.

LE COMTE DE CATURLAN.

Eh ! qu'attendre en effet d'officiers assez bas pour valetter dans l'antichambre du sieur de Beaumarchais , & recevoir leur mission d'un

(*) Nom donné dans le commencement aux troupes américaines pour les distinguer des troupes ennemies , appelées *les mercenaires*. (*Note des éditeurs.*)

pareil apôtre , l'homme le plus diffamé & le plus corrompu du royaume ?

M. R O C H E.

La simplicité des Américains , leur peu d'expérience , ouvrirent un champ vaste aux ex-croqueries des aventuriers. Plusieurs même d'entr'eux commirent des crimes dignes des derniers supplices.

Les premières marchandises que les Américains reçurent aussi de France contribuèrent encore généralement à les entretenir dans l'opinion fâcheuse où ils étoient : on leur avoit envoyé le rebut de nos manufactures ; ils jugèrent que nous ne savions rien fabriquer de mieux ; on leur avoit fait payer ces rebuts comme des productions de la première qualité ; ils se plaignirent qu'on eût abusé de leur bonne-foi & eurent raison.

LE COMTE DE CATUELAN.

Tout se ressentoit de l'agent chargé d'abord de ces opérations ; sa cupidité les lui avoit fait regarder comme un coup de main à faire promptement : il ne s'imaginoit pas qu'il en pût résulter jamais une liaison soutenue & durable. Le sieur de Beaumarchais s'embarassoit peu des plaintes qu'il comptoit devoir être étouffées avant de parvenir jusqu'au gouvernement.

M. R O C H E.

Et ce sont ces premières impressions qu'on efface difficilement , qui jettent en discrédit même aujourd'hui les marchandises qui viennent de France ; elles se vendent par cette raison à

un prix bien inférieur à celui des productions de l'Angleterre de la même espèce.

C'est donc avec ces torts, c'est au milieu de ces plaintes retentissant de tous les coins de l'Amérique septentrionale, que les François parurent à la côte sous les ordres du comte d'Estaing commandant une escadre formidable. Les Torys (*), dont il y a beaucoup de cachés parmi les gens aisés, qui ne soutiennent le parti républicain que dans la crainte de perdre leurs possessions, & dont le cœur est véritablement anglois, usèrent d'une politique adroite pour faire échouer les entreprises de ce général & l'empêcher de recevoir les secours dont il avoit besoin. Ils semèrent fourdement le bruit parmi leurs compatriotes qu'il falloit se défier de la protection apparente de Louis XVI; que ce jeune monarque, ambitieux comme on l'est à son âge, cherchoit moins à les soustraire au joug de la mere-patrie, qu'à les mettre sous le sien; que son intention secrète étoit de garder les conquêtes que son escadre pourroit faire, de se ménager ainsi des points d'appui, & de profiter de leur simplicité, de leur inaction, de leur inhabileté, de leur confiance pour s'insinuer plus avant & les conquérir de proche en proche; qu'on devoit d'autant mieux soupçonner ce projet, qu'il découloit naturellement de la proposition que la cour de Versailles avoit faite

(*) Sobriquet qui remonte au temps de Charles II, où l'on commença à appeller ainsi à Londres les gens attachés au parti du roi. (*Note des éditeurs.*)

dans le principe à la cour de Londres de s'unir à elle pour réduire ses sujets révoltés , à condition qu'elle lui céderoit quelques postes. Ces rumeurs vagues furent bientôt consignées dans des écrits publics & inspirèrent une défiance générale. Delà M. d'Estaing ne trouva point de pilote pour le faire aborder où il vouloit ; delà il fut trahi par ceux auxquels il avoit donné sa confiance ; delà tous ces plans d'attaque furent éventés & connus des Anglois avant leur exécution ; delà le défaut de vivres & d'eau ; delà enfin , le massacre de M. de Saint-Sauveur , & tous les malheurs qui ont constamment accompagné ce général durant sa campagne du nord.

M. D'ÉCLIEU.

Je conçois, Monsieur, par le tableau que vous nous offrez de la situation des esprits dans ce pays-là , que le comte d'Estaing a dû trouver de grands obstacles ; mais vous ne nous parlez pas des fautes que ce général a faites , qui , au-lieu de diminuer ces obstacles , les ont accrus & multipliés. Malgré le soin qu'il prend d'empêcher les officiers d'écrire , je ne fais comment il arrive toujours des lettres par les airs , & l'on lui reproche bien des écoles. D'abord à son atterrage , nous en sommes déjà convenus ici , il en a commis une capitale , dès qu'il a su que l'ennemi avoit évacué Philadelphie , de n'être pas resté dans la Delaware pour y faire de l'eau dont il étoit sur le point de manquer , pour s'aboucher avec le congrès & le général Washington ;

concerter avec eux le plan de ses opérations & sur-tout en recevoir des pilotes & des guides sûrs dont, dès les premiers pas dans un pays inconnu, il avoit senti toute l'importance.

M. R O C H E.

Son activité, Monsieur, ne lui a pas permis la lenteur des délibérations, qui auroient retardé sa marche; il se flattoit de pouvoir, sinon intercepter le convoi de l'ennemi, parti depuis plusieurs jours pour New-York, au moins le surprendre en désordre encore.

M. D'É C L I E U.

A la bonne heure; si le comte d'Estaing n'eût été en ce moment qu'un simple flibustier, il pouvoit courir ces risques-là; mais le général d'une grande escadre ne se hasarde pas ainsi en aventurier; il ne compromet point toutes les forces qui lui sont confiées dans une expédition dont il ne connoît ni le danger, ni les moyens; il ne commence pas sans nécessité par exposer douze ou quinze mille hommes à mourir de soif & d'inanition. D'ailleurs, l'ignorance où il étoit de la côte & le défaut de marins pour le guider, devoient lui faire perdre plus de temps qu'il n'en auroit employé dans le sage retard qu'on lui proposoit.

M. R O C H E.

Voilà le grand malheur : c'est d'avoir été abandonné, trahi par ses premiers pilotes; c'est de n'en avoir pas rencontré de bons en suite; c'est qu'on ait prévenu l'amiral Howe

de son arrivée , en sorte qu'il trouva les Anglois retirés dans le port de Sandy-Hook avec leurs vaisseaux de guerre , & les transports dans la rivière d'Hudson. Malgré cela vingt navires environ (1) tomberent en son pouvoir , grâces à la rapidité avec laquelle il s'étoit porté de ce côté-là. Du reste , son ardeur étoit extrême ; il promettoit cent mille écus au pilote qui voudroit se charger de l'entrer dans le port ; mais cette promesse ne put servir qu'à le convaincre davantage de l'impossibilité de l'exécution ; personne n'osa tenter de mériter le prix. Il tint un conseil à bord du *Languedoc* , où il fit appeler tous les pilotes ; on délibéra long-temps , & l'on convint unanimement que les vaisseaux , commandans surtout , tiroient trop d'eau.

LE COMTE DE CATUELAN.

Vraiment , je le crois bien. On assure que le prince de Montbazon , lieutenant général des armées navales , chargé de l'inspection du port de Toulon (2) , a rapporté dans le temps

(1) Extrait d'une lettre de New-Yorck , du 25 juillet. . . . Depuis que l'escadre françoise est arrivée devant Sandy-Hook , environ 20 navires , dont aucun n'est européen , sont tombés en son pouvoir ; ce sont pour la plupart des prises destinées pour ce port , au nombre desquelles sont le lieutenant Whitwort à bord du *Stanley* convoyant 3 ou 4 prises , un brigantin de marque ayant 2 ou 3 prises sous sa protection , un vaisseau , 5 brigantins , des sloops & des schooners , venant des barbadès.

(2) Comme le duc de Chartres l'avoit été de celui de Brest.

au ministre que l'escadre du comte d'Estaing, déjà fort encombrée des effets embarqués par ordre du roi pour nos nouveaux alliés, l'étoit pour le moins autant des paçotilles des officiers.

M. D'ÉCLIEU.

Bon, bon; voilà toujours les propos oratoires.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Et malheureusement trop vrais.

M. ROCHE.

Quoi qu'il en soit, le *Languedoc* & le *Tonnant* tiroient jusqu'à 27 pieds d'eau; cela effraya. Quelques pilotes convenoient bien qu'il y avoit du fond suffisamment; mais ils ajoutoient que le passage étoit si étroit, qu'il étoit extrêmement hasardeux de se risquer, parce qu'un seul vaisseau venant à échouer, ce qui étoit presque inévitable, il fermeroit le passage aux autres, qui seroient foudroyés par l'artillerie des vaisseaux & des batteries de l'ennemi, avant qu'on l'eût retiré.

M. GIRARD.

Ainsi l'infériorité de l'escadre ennemie, dont les plus forts vaisseaux valoient à peine le plus petit des nôtres, qui faisoit présumer ici que l'amiral Howe devoit être écrasé, fit précisément son salut.

M. D'ÉCLIEU.

Ce qui démontre combien le comte d'Estaing avoit eu tort de s'aventurer à cette expédition folle avant d'avoir pris langue, fait

de l'eau & des vivres , c'est la difficulté qu'il éprouva pour ces deux derniers objets. On fut obligé d'essayer de faire de l'eau dans une rivière voisine (1) au péril de la vie ; pour passer la barre qui en ferme l'entrée ; on tira quelques provisions de Jersey ; mais il fallut les porter par terre pendant une lieue & demie (2) ; il fallut perdre du monde en exposant pour les convois , un corps de troupe beaucoup trop foible pour soutenir une attaque de l'ennemi , dont toutes les forces étoient rassemblées dans cette partie , encore n'a-t-on jamais pu avoir des vivres au-delà de ce qui étoit nécessaire pour la consommation de l'escadre pendant 24 heures. Un jour cependant on s'en procura le double ; mais la trop grande charge & la précipitation en transportant les barils , firent perdre beaucoup de bateaux & même des hommes , à raison des lames très-dangereuses dans ces parages lorsqu'on n'y est pas accoutumé , & qu'on ne fait pas les prendre convenablement.

Vous voyez , Monsieur , que je fais bien des détails ; que je n'ai pas été mal servi.

M. R O C H E.

Avec passion cependant , car la façon de présenter les choses fait beaucoup.

M. G I R A R D.

Suivons , Messieurs : parlons de l'expédition de New-Port actuellement.

(1) La rivière de Schreusburg.

(2) Trois milles du pays.

M. R O C H E.

Ce qui a contribué d'abord à la faire échouer ; c'est que le secret n'a pas été bien gardé. Le lord Howe , ayant été instruit du dessein de l'amiral François , y fit conduire trois mille hommes sous les ordres du général Prescott par des bâtimens de transport ; on les voyoit filer journellement & côtoyer l'Isle-Longue.

M. D'É C L I E U.

Eh bien ! c'étoit là le cas de mettre de l'activité , de fondre sur ces transports. Point du tout , l'indécision du général , onze jours passés devant New-Yorck , en laissant le temps à l'ennemi de recevoir des secours & de se fortifier , ont augmenté les difficultés de l'entreprise.

M. R O C H E.

Tous ces délais n'auroient pas empêché la prise de Rhode-Island sans la jalousie du général américain Sullivan. Les habitans de New-Port tremblans avoient déjà abandonné la ville ; les Hessois , troupes mercenaires , étoient prêts à se révolter à la vue du moindre péril ; deux petites frégates envoyées pour garder la passe de l'est , causerent une telle alarme de ce côté ; qu'une corvette de vingt canons de douze & deux galeres mouillées sous une batterie , se brûlerent en les voyant paroître ; le *Sagittaire* seul força la passe de l'ouest , détruisit une batterie & fut mouiller sans empêchement à la pointe nord de cette isle. Si l'escadre étoit entrée en même temps , comme elle le pouvoit , par la passe du milieu , & comme y

étoit disposé le général, dont les préparatifs étoient déjà faits, mille hommes de troupes, que l'ennemi avoit portés sur l'isle, auroient été faits prisonniers sans pouvoir se défendre. Sullivan, craignant de ne pas partager l'honneur de cette journée, engagea le comte d'Estaing à différer jusqu'à ce qu'il eût rassemblé ses milices.

M. D'ÉCLIEU.

Et M. d'Estaing, si entier, si entreprenant, si alerte, reste tout-à-coup dans l'inaction, non-seulement ne tient pas un conseil de guerre dans une circonstance aussi critique, mais résiste à toutes les observations amicales de ses camarades & mouille froidement devant Newport, au grand étonnement de toute l'escadre & à la grande satisfaction de l'ennemi.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

C'est qu'il n'étoit pas apparemment dans son bon jour de lune.

M. PILOT.

Comment, Baron, quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

M. D'ÉCLIEU.

Pas si mauvaise. Les officiers de l'escadre ont observé que le comte d'Estaing avoit des disparates de caractère inconcevables ; qu'il étoit quelquefois prudent jusqu'à se montrer pusillanime, & quelquefois hardi jusqu'à la témérité. On en a cherché la solution dans son physique. On a trouvé que ces accès d'hé-

roïsme lui prenoient toujours dans la force de la lune ; qu'au contraire, il ne tomboit dans ces accès de foiblesse qu'au renouvellement ou bien au décours. On en a conclu que cet astre influoit beaucoup sur lui, & quand on veut juger du parti qu'il prendra dans les occasions périlleuses, on demande où en sommes-nous de la lune ?

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il a été lunatique dès sa jeunesse ; car dans l'avant-dernière guerre, il revint de l'armée, le bras en écharpe, comme s'il eût eu une blessure considérable ; on fut qu'il n'avoit été que légèrement blessé ou même point du tout. On le plaisanta si fort, on le couvrit tellement de ridicule, qu'il prit le parti de s'expatrier & de passer dans l'Inde, où je l'ai vu de près, & puis vous assurer que sa raison n'est vraiment pas d'une espèce ordinaire.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il y a bien quelque chose comme cela ; je me rappelle l'anecdote.

M. R O C H E.

Quoi que vous en disiez, Messieurs, moi je trouve que si M. d'Estaing a péché ici, ce n'a été que par trop de tête ; il étoit gêné par ses instructions, il lui étoit enjoint de ne rien faire sans le consentement & le concours de ses alliés ; il savoit qu'il avoit autant à redouter de la jalousie des siens que de celle des Américains ; qu'il en seroit blâmé avec autant d'amertume, s'il ne réussissoit pas ; il a

cru plus sage de se conformer à la lettre de ses ordres.

M. D'ÉCLIEU.

Mais il perdoit de gaieté de cœur des avantages réels & sûrs ; il auroit aussi bien attendu Sullivan dans le port que dans la rade , cette manœuvre resserroit l'ennemi de plus près ; en formant des batteries de canons & de mortiers sur le continent il auroit pu bombarder & détruire la ville.

Ce qui condamne encore mieux le comte d'Estaing de n'avoir pas profité pour entrer , de la première terreur qu'avoit répandu dans New-Port son escadre , ce sont les premiers succès que lui valut d'abord la seule timidité de l'ennemi. Le *Protecteur* & la *Provence*, s'étant glissés dans la passe de l'ouest , forcèrent cinq frégates ou corvettes mouillées près de la ville à se brûler , parce qu'elles s'imaginèrent dans l'éloignement que ces vaisseaux étoient l'avant-garde de l'escadre qui entroit par cette passe.

Une belle manœuvre de ces vaisseaux , & qui n'est due en rien au général , c'est le stratagème dont ils usèrent envers deux frégates qui venoient les observer chaque matin au point du jour ; dans la nuit ils gagnèrent le vent à ces frégates & se mirent entre la terre & elles , de sorte que , ne sachant où se retirer , elles préférèrent de se brûler à la voile (1) , à tomber en notre puissance.

(1) Cet événement est du 5 août. L'escadre avoit paru devant Rhode-Island en ligne de combat dès

LE BARON DE KNIPAUSEN.

La véritable objection à faire, suivant moi ; aux défenseurs du comte d'Estaing en cette occasion, c'est que, par son retard, il laissoit tout le temps à l'amiral Howe de se préparer, & de survenir.

M. R O C H E.

Et voilà précisément ce qui fait pour lui ; ce qui répond aux critiques & le justifie complètement. Car enfin, l'escadre angloise auroit pu arriver beaucoup plutôt & le surprendre. Quel reproche le comte d'Estaing n'auroit-il pas mérité de la cour & des Américains même, si par trop de précipitation, il se fût trouvé ainsi entre deux feux, sans être soutenu, & eût inévitablement éprouvé les suites les plus funestes d'une pareille imprudence.

LE COMTE DE NOLIVOS.

C'auroit été l'histoire de *Filingshaufan*. (1)

M. R O C H E.

Je vais plus loin, Messieurs : je prétends que dans le cas même où le comte d'Estaing, instruit d'une part de l'effroi de la garnison de New-Port, de l'autre de la nonchalance

le 29 juillet. Elle avoit appareillé & quitté New-Yorck le 22.

(1) Le maréchal prince de Soubise, qui commandoit l'armée françoise en 1760 à l'affaire de *Filingshaufan*, reprocha au duc de Broglie commandant un corps séparé, d'avoir précipité l'attaque dans l'espoir d'obtenir seul la victoire, & celui-ci fut rappelé.

de Howe (1), eût ainsi présagé une victoire presque certaine, il auroit été de sa politique bien entendue de ne pas profiter de son avantage, parce qu'il se fût aliéné peut-être les Américains à jamais & préparé nombre de disgrâces pour l'avenir. C'est donc en dernière analyse à nos alliés qu'il faut attribuer la mauvaise issue de cette première expédition. En effet, dès que Sullivan, ayant perdu onze jours à rassembler ses milices, eut fait savoir au comte d'Estaing qu'il étoit en état de soutenir son attaque & de le seconder, le général françois ne perdit point de temps; il rassembla les capitaines de l'escadre, non pour tenir conseil, il savoit trop que ces sortes de délibérations sont toujours timides; mais pour leur signifier ce qu'ils avoient à faire, conséquemment au plan d'attaque concerté avec les alliés.

M. D'ÉCLIEU.

On m'écrit qu'en effet il réunit les officiers commandans, plutôt pour la forme & sa sûreté particulière que pour les consulter réellement; puisqu'il commença par mettre en avant qu'il avoit ordre du roi de forcer le passage de New-Port, assertion ridicule, en ce que le roi n'avoit certainement pas prévu le cas où il se trouveroit pour lui donner un pareil ordre.

M. ROCHE.

Aussi ne s'annonça-t-il pas ainsi. C'est un

(1) L'amiral Howe ne se mit en mer de New-Yorck avec sa flotte que le 16 août,

ridicule que vos camarades ont cherché à lui donner ; mais s'il n'avoit pas cet ordre exprès , il l'avoit au moins implicite. Ses instructions étoient de se laisser aller aux impulsions qu'il recevroit des Etats-Unis. Ils avoient le dessein de s'emparer de Rhode-Island ; il falloit donc qu'il suivît les dispositions combinées. Pour la réuffire , elle ne pouvoit avoir lieu que par cette attaque vigoureuse , & en ce sens en la formant il exécutoit réellement les intentions de son maître.

Le comte d'Estaing étoit donc bien décidé à tout tenter pour forcer le passage ; il ne s'agissoit que de la maniere de s'y prendre. On convint que les vaisseaux entreroient couplés deux à deux , afin de pouvoir éviter plus facilement dans les intervalles d'un couple à l'autre , les brûlots qu'il étoit probable que les ennemis auroient placés ; qu'on stationneroit en-dehors de la passe le *Protecteur* & la *Provence* qui veilleroient à empêcher la sortie des bâtimens ennemis ; mais ces deux vaisseaux avec le *Fantafque* & le *Sagittaire* étant dans la passe de l'Ouest , furent obligés de se *Touer* (*) pour sortir & venir prendre le poste assigné , ce qu'ils n'eurent pas le temps de faire.

Selon les ordres réglés dans le conseil , le samedi huit août à trois heures après-midi , les huit vaisseaux remplirent leur mission ; ils se trouverent tout étonnés de se voir devant la

(*) *Touer*, c'est tirer ou faire avancer un bâtiment avec un cable , à mesure qu'on roule celui-ci autour du cabestan. (*Note des éditeurs.*)

ville de New-Port, sans avoir éprouvé la résistance qu'ils devoient craindre. L'ennemi n'avoit point profité du temps précieux qu'on lui avoit laissé, il se croyoit si peu en sûreté qu'il mit le feu à ses magasins & brûla le bois qui couvroit son camp. Le vaisseau de la compagnie, *le Grand-Duc*, & deux frégates qui restoient mouillés avec les bâtimens de transport sous la ville, protégés par les batteries, défendus en outre par une ligne de bâtimens coulés bas qui empêchoient nos vaisseaux de s'approcher, ne se crurent pas en sûreté; ils jugerent plus expédient de se brûler tout de suite que d'attendre l'événement. (1)

M. P I L O T.

Quelle belle apparence de fortune!

M. B O Y E R.

Vraiment, on comptoit si bien sur la prise de New-Port & de Rhode-Island conséquemment, que le bruit en a couru long-temps ici. J'avois mandé cette nouvelle à mon correspondant à Londres comme positive. M. de Sartines la croyoit lui-même, M. Franklin aussi; ces Messieurs ne faisoient aucun doute là-dessus.

(1) On évalue à plus de deux millions & demi la perte des frégates & chaloupes de guerre brûlés durant le siège par les Anglois eux-mêmes, quoiqu'ils en eussent retiré l'artillerie & les munitions; les principales sont, *La Flore*, *la Junon*, *l'Orphée* & *l'Alouette* de 32. *Le Faucon* de 18 & *le Pêcheur* de 16, &c.

On évalue à-peu-près autant une cinquantaine de bâtimens de transport coulés bas pour fermer l'entrée du Havre aux François.

M. R O C H E.

La timidité & le découragement des Anglois étoient extrêmes. Les François en étoient d'autant plus frappés qu'ils s'attendoient à une résistance opiniâtre & que les moyens ne manquoient pas à leurs rivaux.

Nos vaisseaux mouillèrent un peu au nord de la ville, derrière la petite île Rhode-Island, qui lui est opposée. Sullivan ayant sous lui le général Hancock, ancien président du congrès, & le marquis de la Fayette, débarquoit alors avec dix mille hommes dans le nord de l'île, protégés par nos frégates. Monsieur d'Estaing en devoit fournir autant de son escadre; on nous avoit envoyé pour cela des bateaux plats. La garnison de nos vaisseaux étant insuffisante, le général y avoit suppléé en enrôlant des matelots.

M. D'É C L I E U.

Oui, cette idée bizarre étoit bien digne de son auteur. Imaginez-vous qu'on a déjà beaucoup de peine à contenir à bord les matelots qui, la plupart, ont besoin d'être continuellement harcelés de leurs officiers; jugez quel service on peut espérer de pareils hommes en liberté de se soustraire au danger par la fuite. D'ailleurs, sans tactique, sans discipline, sans habitude à manier des armes, habillés d'une manière nouvelle, extraordinaire, gênante pour eux, ils ne sont propres qu'à porter le désordre & à piller. On m'écrit qu'il auroit suffi de voir cette grotesque armée pour en juger.

C'est ce qu'on représenta inutilement à

comte d'Estaing. On lui objecta que , sans pouvoir espérer aucun avantage du service des équipages , comme soldats , il s'exposoit à perdre des hommes essentiellement nécessaires à ses vaisseaux , impossibles à remplacer ; que l'escadre se trouvoit désarmée , hors d'état de remettre en mer , & qu'elle couroit les plus grands risques si l'ennemi se montroit en ce moment.

M. d'Estaing n'est retenu par aucune considération , lorsqu'il a résolu quelque chose : cette opiniâtreté seroit une bonne qualité , si elle étoit le fruit de la réflexion , de la prévoyance , ou qu'elle fût commandée par la nécessité ; mais ce n'est qu'une suite de sa présomption & de son étourderie : c'est l'homme du moment qui ne songe jamais à l'avenir , qui se commet sans cesse au hasard , ne doute de rien & se voit toujours triomphant par-tout ; bientôt au moindre revers , à la moindre contrariété , il perd la tête. C'est ce qui arriva en cette occasion.

Il étoit trois heures après-midi du 9 août , lorsque *le Guerrier* , qui appareilloit pour protéger la descente , signala l'ennemi. Le marquis de la Fayette qui comptoit peu sur les milices américaines , pressoit la descente des nôtres. Il avoit annoncé qu'il s'étoit emparé d'un fort dans le nord de l'isle. Déjà nos soldats & matelots étoient embarqués dans les bateaux plats , quand la nouvelle de l'apparition de l'escadre angloise fit changer le plan d'attaque en celui de défense.

Tous les capitaines de vaisseaux comman-

dans retirent dans le moment leur monde sans attendre l'ordre du général , qui , consterné d'un événement tout simple à prévoir , restoit dans une inaction funeste. La position de l'escadre étoit dangereuse ; il falloit en changer , pour ne pas la laisser exposée aux brûlots dont elle alloit être assaillie évidemment ; chacun le disoit & l'on perdoit le temps à le dire. Le comte d'Estaing revenu à lui , mais ne sachant quel parti prendre , cachoit son irrésolution sous l'apparence du sang-froid & de la sérénité ; il étonnoit par son calme dissimulé & ne diminueoit pas les inquiétudes. Un autre eût tenu conseil ; on crut qu'il alloit en venir là , lorsqu'à la nuit il fit assembler les officiers généraux & capitaines commandans. Point du tout , il n'en fut pas question. Monsieur d'Estaing donna seulement le plan d'un embossage le plus mal conçu qu'on puisse imaginer , dont le désavantage s'offroit au coup d'œil du marin le moins instruit ; on se récria contre , l'on fit des réflexions judicieuses , on fit sentir que dans la position ordonnée , les vaisseaux seroient dans l'impossibilité d'éviter aucun des brûlots de l'ennemi , sans qu'on y gagnât l'avantage d'une plus belle défense.

On savoit d'avance que ces représentations ne seroient pas écoutées ; mais le bien du service les exigeoit : on vouloit n'avoir du moins rien à se reprocher. Le général persistant , on travailla toute la nuit pour se poster comme le desiroit le comte d'Estaing : il étoit jour , les équipages étoient rendus de fatigue , que l'on n'avoit pas encore pu s'amarrer , on s'at-

tendoit à la catastrophe la plus terrible ; heureusement le hasard , le dieu de ce général , sur lequel il compte , vint à son secours.

Mais , ma foi , Messieurs , je suis épuisé de parler , j'en ai encore long à vous raconter , il est tard ; remettons , je vous prie , la séance & je me recueillerai encore mieux pour récapituler mes lettres , nous ne sommes qu'au commencement ; j'ai bien d'autres fortises du comte d'Estaing à vous apprendre.

M. R O C H E.

Et moi , Messieurs , je vous prie de ne pas vous prévenir contre ce général , qui peut avoir fait des fautes , mais qui certainement a des qualités rares , une très-grande , inestimable , & dont ne peut se glorifier aucun officier général de la marine , c'est qu'il est craint des Anglois ; c'est le seul qu'ils soient fâchés de se voir en tête : opposez-leur tout autre ; ils en riront.

M. D'É C L I E U.

Oui , vous verrez , Messieurs.

LE CHŒUR *de novellistes.*

Oh ! il n'est que cet homme-là qui puisse mettre les Anglois à la raison , c'est l'opinion générale.

Nous nous séparâmes en ce moment , Milord. La suite au prochain ordinaire.

Paris , ce 21 décembre 1778.

L E T T R E V I I I.

Suite du sujet précédent.

JE n'ai rien eu de plus pressé, Milord, que de retourner au rendez-vous pour apprendre les détails d'événemens si importans, que la destinée de l'Amérique en dépendoit, pour connoître sur-tout par les faits ce comte d'Estaing dont on parle tant, auquel on a une si grande confiance en ce pays-ci, & que déprime si fort la jalousie des officiers de la marine. Les deux contendans qui devoient principalement occuper la scène s'y étoient rendus les premiers, ils ne tarderent pas à se mettre aux prises en présence de tout le *Club* des novellistes, dont le bruit de la dispute avoit grossi la foule.

M. D'ÉCLIEU.

M. Roche vous a dit la dernière fois, Messieurs, que les Anglois redoutoient beaucoup le comte d'Estaing : eh bien, la preuve, c'est que l'amiral Howe avec son escadre inférieure en nombre & qui n'étoit composée que de petits vaisseaux (1) ne craignit point de sortir

(1) Voyez précédemment sa composition dans la lettre 14^e, datée du 15 mai. Cependant le *Cornwall* de 27 de l'escadre de l'amiral de Byron, arrivé vers le 1^{er} août à New-Yorck, devoit s'y être joint, ce qui faisoit un douzième vaisseau auquel se joignit le *Monmouth* de 64, comme le lord Howe étoit en mer.

de New-Yorck & de venir attaquer l'escadre françoise dont le moindre bâtiment valoit presque le plus fort des siens.

M. R O C H E.

Oui ; mais quand , comment & pourquoi sortit-il ? Lors qu'instruit de tous nos mouvemens par l'infidélité des Américains du parti royaliste , particulièrement d'un traître qui nous avoit été donné par le congrès , prévenu du débarquement de nos troupes & matelots , il savoit qu'il n'auroit affaire qu'à des coques de vaisseaux & que la réussite seroit certaine. Il avoit été si bien averti , il mit tant de diligence à appareiller , que l'escadre parut dix-huit heures après notre mouillage devant New-Port : il avoit combiné que le vent , qui dans ces parages souffle constamment en été de la partie du sud-ouest , favoriseroit son entrée & empêcheroit absolument notre sortie. Dans cet espoir , il avoit amené avec lui tout ce qu'il falloit pour nous détruire , bombardes , brûlots , troupes de débarquement : il se seroit servi de celui-ci pour s'emparer de l'isle *Cononiant* que nous avions négligée , d'où l'on auroit pu nous réduire à loisir en y établissant des batteries de canons & de mortiers.

M. G I R A R D.

Quel maître homme que ce lord Howe que vous accusez de nonchalance ?

M. R O C H E.

Vraiment , c'est qu'il ne vouloit pas se mesurer en rase campagne avec le comte d'Estaing.

Ou plutôt c'est qu'il attendoit que le comte d'Estaing fit quelque sottise , afin d'en profiter , & celui-ci venoit de la faire & bien haute , & sans un miracle il l'auroit payée bien cher. Imaginez-vous , Messieurs , que précisément au moment où le lord Howe , par ses sages mesures , comptoit sur la destruction aussi entière que facile de notre escadre , où , ne perdant pas un instant , il alloit donner dans la passe du fanal ; le démon des vents , comme aux ordres du comte d'Estaing , les fit changer tout-à-coup ; ils sautèrent au nord & renversèrent toutes les espérances de l'amiral anglois ; bien plus , ils le mirent dans la position où il comptoit nous trouver & dans un danger encore plus grand , puisqu'il nous étoit infiniment inférieur. Cependant nous l'ignorions : en général on étoit instruit dans l'escadre qu'une au moins aussi considérable que la françoise , étoit sortie des ports d'Angleterre ; elle pouvoit en ce moment être réunie à celle du lord Howe , c'étoit même à présumer , & cependant par la lenteur & l'étourderie ensuite du comte d'Estaing , nous en étions réduits au point de regarder comme un bonheur de pouvoir nous présenter devant ces forces supérieures & les braver ; il n'y avoit point d'alternative , puisque notre perte , si nous ne profitons du moment , si nous restions dans la rade , devenoit infaillible.

D'un autre côté , la prévoyance du général , tant vantée pour l'approvisionnement de

son escadre , étoit en défaut , au point que nous manquions d'eau pour pouvoir tenir la mer : on y suppléa en réduisant les officiers à trois gobelets d'eau par jour & les matelots à deux. Enfin , pour comble de mauvaise disposition , le *Protecteur* étoit échoué dans la passe de l'ouest , & l'on désespéroit qu'il pût suivre la *Provence* qui , plus adroite , étoit venue se rejoindre au gros de l'escadre en voyant paroître l'ennemi.

M. R O C H E.

Au moins , conviendrez-vous que le général françois se conduisit en cette occasion avec beaucoup de tête & de présence d'esprit. D'abord , dans la crainte d'exposer l'escadre à rester en calme sous une batterie terrible (1), dont il falloit nécessairement essuyer le feu , il s'assura si le vent étoit bien établi dans la passe : alors il fit le signal de couper les cables (2) , & y fit porter les vaisseaux de l'avant-garde à petites voiles pour laisser le temps aux autres de se mettre en ligne. Il s'agissoit de franchir une seconde fois le passage , les batteries étoient considérablement renforcées & rendoient cette manœuvre plus difficile & plus hardie que la première fois. Elle réussit au moyen de ce bon ordre , & le feu des premiers vaisseaux bien soutenu favorisa la sortie du reste de l'escadre , qui en fut quitte pour soixante hommes hors de combat.

(1) La batterie de *Brétonpoint*.

(2) Cette manœuvre eut lieu le 10 août à sept heures du matin.

Oui, mes camarades rendent justice en cela au comte d'Estaing; mais encore plus à la bravoure des équipages, qui, excédés de fatigues, soutinrent le choc avec la plus grande fermeté, & témoignaient une impatience extrême de joindre l'ennemi. A peine fut-on hors de la passe, qu'on vit avec plaisir *le Protecteur*, dégagé des dangers qu'il avoit courus de son côté, se réunir à l'escadre, & ce commencement de bonne manœuvre faisoit bien augurer du reste, & devenoit un présage de la victoire.

On distinguoit alors la flotte ennemie vers l'isle voisine (1), où elle étoit mouillée, qui coupoit ses cables & mettoit à la voile avec tout l'empressement de la crainte. Les vaisseaux formés en ligne couvroient les frégates & autres petits bâtimens de guerre qui ressembloient à un convoi (2), & qu'on mit sous le vent; le reste se plaça en échiquier dans le meilleur ordre possible & prit chasse, nous pûmes alors distinguer les batteries de ces vaisseaux, & nous reconnûmes que nous n'avions à faire qu'à l'escadre du lord Howe, ce qui augmenta nos espérances. Ce général, monté sur la frégate *la Vénus*, parcouroit sa ligne, établissoit l'ordre, & n'oublioit rien de ce qui pouvoit assurer sa retraite. On jugea bientôt que son

(1) Appellée Black-Island.

(2) Il y avoit en tout 37 voiles, dont 13 vaisseaux de ligne & 11 frégates : le reste consistoit en bombarbes, galeres ou corvettes,

objet étoit de séparer les petits bâtimens , afin d'être débarrassé du soin de leur conservation. Ceux-ci sembloient vouloir en effet se réfugier à *Black-Island*.

Le comte d'Estaing cependant , après être sorti de la passe en ordre de combat , sans avoir égard à la bonne contenance de l'ennemi , avoit fait le signal de chasse générale , & de forcer de voiles , en sorte que ses vaisseaux avoient rompu leur ligne absolument & poursuivoient l'escadre angloise , comme si c'eût été un convoi ; cette ardeur imprudente pouvoit se motiver sur la supériorité reconnue qu'on avoit ; mais , ce qui est inexcusable , c'est la conduite inopinée du comte en cette occasion. Rappelez-vous la fable (1) de la chatte , métamorphosée en femme , qui , à la vue d'une souris , oublie tout-à-coup sa dignité , & court après , emportée par la force de son naturel ; de même à la vue de ces petits bâtimens qui veulent lui échapper & semblent prendre une autre destination que l'escadre angloise , il ne songe plus qu'il est le général d'une grande armée , il croit encore faire son ancien métier de flibustier & de pirate ; il se sépare du corps de son escadre , qui faisoit route sur les vaisseaux ennemis , & court sus à ces petits bâtimens , range la terre de *Black-Island* , comme pour leur couper la retraite.

LE CHŒUR de nouvellistes.

Oh ! l'on ne peut approuver cela : un général ne doit jamais quitter son poste.

(1) De la fontaine.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il falloit qu'il détachât quelque frégate.

M. R O C H E.

Il n'y en avoit point assez dans l'escadre ; du reste , le comte d'Estaing n'étoit point sûr que ses signaux fussent exécutés avec la précision qu'il auroit fallu : un excès de zele l'emportoit.

M. D'É C L I E U.

Allons, Monsieur Roche, on ne peut voir une telle manœuvre de sang froid : chasser de petits bâtimens, lorsqu'il y a une escadre de 13 vaisseaux en ligne, s'exposer à perdre l'avantage du vent, à se voir séparé des siens par quelque accident imprévu, c'est une sottise pommée, une vraie faute d'écolier.

M. R O C H E.

On a dû vous marquer aussi que le comte d'Estaing ne perdoit point de vue les siens ; que lorsqu'il vit M. de Bartas chassant le premier à l'avant-garde, comme le plus ancien capitaine de l'escadre, sur le point d'être engagé seul avec l'ennemi, & forcé de diminuer de voile pour attendre les autres vaisseaux, il ne tarda pas à quitter sa chasse, à rejoindre & à reprendre son poste.

M. D'É C L I E U.

M. de Barras ! voilà un homme ! un excellent manœuvrier, & une bonne tête ! Il s'est montré plus digne de commander que le général & ses deux acolytes ensemble ; il a dé-

ployé dans cette occasion une expérience consommée, il suivoit tous les mouvemens de l'ennemi, servant de frégate à l'escadre qui n'avoit besoin que de l'observer. Point du tout, pendant que le comte d'Estaing perdoit le temps à sa chasse marchande, les autres capitaines se négligeoient ou ne suivoient pas M. de Barras avec la vivacité nécessaire, en sorte que trop près de l'ennemi pour ne pas craindre de se voir enveloppé de toute l'escadre angloise sans être soutenu, pour peu qu'il forçât encore de voiles, il fut obligé d'en amener & de ralentir sa marche.

Tout cela ne seroit point arrivé, si le comte d'Estaing eût continué à veiller sur son escadre; elle s'étoit dispersée pendant son absence; elle s'approchoit de l'ennemi, mais dans un désordre incroyable. Il fallut rétablir l'ordre, faire reprendre à chacun son poste; nouvelle perte de temps. Le lord Howe profitoit de tous ces délais : conservant toujours la forme de l'échiquier, il tenoit la bordée du large, vent arrière, tandis que le convoi tenoit une route différente. La nuit se formoit; non-seulement il ne falloit plus songer à combattre ce jour-là; mais il falloit opter laquelle des deux portions de la flotte ennemie on conserveroit : il n'y avoit pas à hésiter, & le général convint d'envoyer en avant un bateau américain qui nous avoit suivis. Le patron reçut des signaux arrangés, par lesquels il annonçeroit si l'amiral Howe faisoit route pour New-Yorck, ou la changeoit pour retourner à New-Port.

M. R O C H E.

Le lord Howe étoit bien capable de cette manœuvre , dont l'idée n'avoit point échappé au comte d'Estaing. Il auroit mis à sec dans l'obscurité de la nuit , de sorte que le lendemain matin il se seroit trouvé cinq ou six lieues de l'arrière , par conséquent au vent , maître de nous devancer à New-Port , & de s'y moquer de nous. L'ennemi auroit d'autant plus impunément tenu cette marche , que le bateau américain étoit encore un traître , qu'il ne fit aucun signal , & qu'on ne le revit plus à la pointe du jour.

M. D'É C L I E U.

Soit ; mais on revit l'ennemi ; toute la belle spéculation du comte s'évanouit : le lord Howe couroit l'échiquier dans le même ordre que la veille & faisoit de la voile tant qu'il pouvoit pour s'éloigner de nous.

M. R O C H E.

Malgré cette diligence on l'eût joint bien plutôt si l'on avoit suivi les signaux du général de se couvrir de voiles , de mettre tout dehors , les bonnettes , les voiles d'étrai : on ne lui obéissoit pas ; en vain il lâcha des coups de canon toute la journée ; plusieurs capitaines se négligeoient , ils diminueoient de voiles , même lorsqu'ils étoient de l'arrière ; en sorte qu'il se trouva que *le Languedoc* fut le premier vaisseau à atteindre l'arrière-garde de l'ennemi. Reprocheroit-on encore au comte d'Estaing d'avoir manqué à sa dignité ; de s'être trop exposé en devançant une chasse qu'il n'auroit dû que sui-

G. 2.

vre ? C'étoit d'impatience & de rage de voir qu'on lui fit manquer la plus belle occasion de combattre & de vaincre les Anglois. Au reste, il faut rendre justice à M. de Barras, le Zèle couroit avec la même ardeur & joignit en même temps que le général ; mais ce fut le seul.

M. D'ÉCLIEU.

Oui, Monsieur, on critique encore dans mes lettres cette marche peu mesurée du comte d'Estaing qui donnoit ainsi l'exemple du désordre, en sorte que quand il fallut combattre, personne n'étoit à son poste.

M. ROCHE.

Eh ! de quoi servoit la régularité en cette occasion ? Il s'agissoit uniquement d'attaquer le plutôt possible, sans avoir égard au rang ni à l'ancienneté, & de se placer où l'on se trouvoit. C'étoit indifférent pour le succès, puisque le plus gros vaisseau ennemi n'étoit presque pas plus fort que le moindre des nôtres ; au contraire, par une fatalité inconcevable, ou plutôt par une mauvaise volonté décidée, ces Messieurs, interprétant à contre-sens le signal du comte, s'obstinèrent à vouloir prendre le poste assigné au rang de leur vaisseau dans l'ordre du combat réglé, ce qui fit perdre un temps précieux, jusqu'à ce qu'il survint un coup de vent si violent, qu'il ne fut plus question de penser à combattre, mais de parer aux accidens qu'il devoit causer dans la nuit commençante.

Une remarque fort singulière, Messieurs, & qui prouve combien nous sommes les jouets d'une aveugle destinée qui conduit les affaires de ce bas monde, qui vérifie de plus en plus ce proverbe ancien si connu, *Nos dii ludunt ut pilas* ; c'est que vous venez de louer & avec raison notre sortie de Rhode-Island nécessaire & mettant le lord Howe en apparence à notre merci avec son escadre ! Eh bien, comme je le trouve observé par un politique de New-Yorck dont la lettre (1) est insérée dans mon *Courier de l'Europe*, si le comte d'Estaing fût resté deux fois vingt-quatre heures de plus dans le port, il étoit à l'abri du coup de vent, son ennemi l'essuyoit tout entier ; il l'auroit bientôt défait, comme il auroit voulu, Rhode-Island tomboit au pouvoir des François, & l'on ne peut calculer les suites de cette victoire ; peut-être l'Amérique seroit libre en ce moment.

M. D'É C L I E U.

Nous ne sommes pas ici pour calculer les possibilités, mais les sottises du comte d'Estaing, qui malheureusement sont innombrables. Il commença par payer celle qu'il avoit faite, en sortant de Toulon, contre l'avis de tous les officiers, de n'avoir pas assuré sa mâture ; le lendemain de l'ouragan nous apperçûmes le *Languedoc* démâté de tous ses mâts, nu comme un ponton, ce qui lui causa l'humili-

(1) En date du 25 août 1778.

liation de se voir ensuite attaqué impunément par un vaisseau de cinquante canons : il est vrai que si, lorsque ce vaisseau l'a prolongé, il ne s'étoit pas obstiné à le croire hollandois, il pouvoit, avec une artillerie aussi supérieure, commencer par le couler bas, ou du moins par le mettre hors d'état de faire aucun mal. N'ayant pas profité du moment, il couroit risque, au contraire, d'en être pris; ce qui fût infailliblement arrivé, si ce vaisseau eût eu seulement pour capitaine un homme ordinaire. Quel avantage n'avoit-il pas sur un vaisseau sans mâts & sans gouvernail; il pouvoit se porter de l'avant, & tirer comme à un but.

LE COMTE DE CATUELAN.

Oh! Monsieur, pour dénigrer davantage le comte d'Estaing, ne décriez pas un brave homme, le commodore Hotham (1) : comptez qu'il a fait tout ce qu'il a pu. Vraisemblablement lui-même n'étoit pas fort à son aise; il avoit eu aussi sa part du coup de vent; il devoit craindre qu'il ne survînt quelque vaisseau françois en meilleur état; enfin, la nuit le nécessitoit d'user de précaution pour n'être pas pris lui-même; du reste, je suis bien-aise, à cette occasion, de vous observer que les Anglois savent se battre non-seulement de vaisseau à vaisseau, mais d'un très-inférieur avec

(1) Qui montoit le *Preston*, vaisseau anglois de 50 canons, qui a eu un engagement particulier avec le *Languedoc* de 90 canons.

un supérieur, & que le vieux préjugé qu'il en faudroit deux anglois pour en attaquer un françois s'est trouvé bien faux ; car ici les trois de cette nation qui ont donné étoient tous de 50 seulement contre deux de 90 & deux de 74 (1) de la nôtre.

LE CHŒUR *de nouvellistes.*

C'est-il possible ? Quand cela seroit vrai , est-ce que cela doit se dire ? Oh , l'anglomane !

M. DE CATUELAN.

Oui, Messieurs, ce n'est que trop vrai : & quand je le taisois, l'histoire ne le taira pas.

M. D'ÉCLIEU.

On n'en peut disconvenir ; mais il faut ajouter qu'à l'égard du *Marseillois*, plus adroit que le *Languedoc*, il maltraita si fort son adversaire en lui lâchant sa bordée à la portée du pistolet, qu'il lui ôta l'envie d'y revenir ; & s'il ne s'en empara pas, c'est que, démâté de son beaupré & de son mâit de misaine, il lui étoit impossible de manœuvrer, & il étoit obligé d'abord de se réparer.

M. ROCHE.

Et quant à *l'Isis*, ce vaisseau auroit sans doute été enlevé, malgré la présence de qua-

(1) Le *Renown* de 50, capitaine Georges Dawion, a eu affaire au *Marseillois* de 74, commandé par M. de la Poye de Vertrieux, & *l'Isis* aussi de 50, capitaine Raymor, a combattu le *César* monté par M. de Broyes, chef d'escadre. Les deux premiers ont combattu dans la nuit du douze août, & le combat du dernier est du seize août.

tre des siens , trop éloignés pour pouvoir le secourir à temps , si des fautes de manœuvre répétées n'avoient ôté au *César* tout l'avantage de sa supériorité.

M. DE CATUELAN.

C'est précisément ce que je dis. L'habileté de nos ennemis répare l'inégalité des forces & rétablit l'équilibre.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Mon cher , respectez au moins M. de Broves (1) ; un bras cassé mérite quelque indulgence.

M. DE CATUELAN.

C'est un brave homme , j'y consens ; mais c'est un mauvais marin.

M. ROCHE.

Et M. de Breugnon , le second de l'escadre , celui qui l'auroit commandée après le comte d'Estaing , apprenez que le 12 , le lendemain du coup de vent , le *Languedoc* , le *César* , le *Marseillois* manquant , il se trouva commander les neuf autres vaisseaux qui n'étoient point endommagés par la tempête. Le même soir vers les dix heures , on entend comme le bruit d'un combat ; bientôt on n'en peut douter , puisqu'on distingue facilement le feu & qu'on compte les coups de canon. On l'en avertit , on lui crie au porte-voix que c'est sûrement quelqu'un des nôtres aux prises avec l'ennemi ; on le prie de regarder du moins , puisqu'il ne

(1) M. de Broves a eu , dit-on , un bras cassé dans son combat.

veut pas écouter , il ne veut rien croire , il ne veut pas revirer du côté que vient le bruit , il continue sa route opposée sans savoir pourquoi , jusqu'à minuit , qu'il met en panne pour attendre le jour.

S'il eût reviré , ainsi que le sens commun l'exigeoit , il se seroit trouvé le matin près du vaisseau qui combattoit *le Marseillois* , qu'on a vu depuis être celui attaqué en ce moment ; il l'auroit pu prendre ; il auroit pu s'emparer aussi de celui qui avoit attaqué *le Languedoc* ; & nous en aurions inmanquablement rencontré plusieurs autres de l'amiral Howe qui auroient également été notre proie. C'est ainsi qu'une manœuvre absurde , ridicule , lâche , car il faut lui donner la véritable épithète qui lui convient , nous a empêché de profiter de l'avantage de notre réunion , & laissoit nos vaisseaux séparés & maltraités , exposés à tomber sans défense au pouvoir de l'ennemi.

M. D'ÉCLIEU.

Ne blâmons point nos maîtres sans les entendre.

M. ROCHE.

Pourquoi critiquez-vous donc si amèrement le comte d'Estaing ?

M. D'ÉCLIEU.

C'est que ce n'est encore qu'un écolier. Dans ces entrefaites l'amiral Byron arrivoit fort maltraité lui-même de coups de vents différens , car c'est un général malheureux qui fait souffler les tempêtes par-tout où il va. On en a connoissance , la *Princesse-Royale* qu'il

monte passe assez près de nous pour être chassée & être prise avec de bonnes manœuvres. Que fait le comte d'Estaing ? Au-lieu de la faire suivre par le *Tonant* & l'*Hector* qui étoient au vent à elle, & d'ailleurs deux vaisseaux en état seuls de la réduire ; il envoie à la poursuite un vaisseau de 64 & un de 50 (1) qui étoient sous le vent. Vous sentez qu'ils ne firent qu'une course vaine qui dut beaucoup faire rire l'ennemi ; mais ce n'étoit qu'une faute légère auprès de celle de retourner à New-Port dans l'état de délabrement où il étoit avec des vaisseaux hors d'état de doubler les caps & de naviguer autrement que vent arrière ; d'ailleurs ne pouvant ignorer qu'il alloit avoir désormais affaire à des forces formidables qui ne manqueroient pas de venir l'y chercher.

M. R O C H E.

Vous ne savez donc pas ce qu'il répondit aux capitaines qui lui faisoient des représentations sur une manœuvre aussi courageuse & aussi hardie ? Il leur dit qu'il avoit engagé sa parole d'honneur au général Sullivan de revenir le seconder dans un siège que l'autre n'avoit entrepris que sous ses auspices. Vous ne savez donc pas que le comte d'Estaing ayant tout tenté sans succès pour faire entrer son vaisseau dans le port de la ville assiégée, & forcé de prendre le chemin de Boston, l'A-

(1.) *Le Fantasque* & le *Sagittaire*, contre une citadelle de 90 canons.

méricain lui en fit des reproches amers, lui dit qu'il ne suivoit pas certainement les instructions qu'il avoit reçues de sa cour; que l'escadre du roi de France étoit faite pour se brûler si, en s'y exposant, elle pouvoit être utile aux peuples qu'il venoit secourir.

M. D'ÉCLIEU.

Je fais que ce Sullivan étoit un perfide; ou du moins que sa conduite devoit le faire soupçonner d'intelligence avec nos ennemis pour travailler à notre perte; je fais qu'il a eu l'indignité pendant le siège de faire à notre nation l'outrage de donner pour mot que *les François étoient des traîtres qui l'avoient lâchement abandonné*; mais je fais aussi que le marquis de la Fayette réprima sur le champ l'insolence des propos de Sullivan & l'obligea de se rétracter. Il me semble que M. d'Estaing, si altier, auroit pu en faire autant, & sur-tout s'embarraffer peu des reproches du général américain, lorsqu'il avoit pour lui le suffrage des officiers généraux & des capitaines de son escadre.

M. B O Y E R.

Permettez-moi, Messieurs, de vous interrompre un moment à l'occasion de l'anecdote du marquis de la Fayette. Ne confondez-vous point? Je trouve bien, dans *mon Courier de l'Europe*, qu'il porta un défi au lord Carlisle, chef des commissaires pacificateurs envoyés vers le congrès, pour avoir raison des expressions injurieuses contre la Fran-

ce , qui l'avoient choqué dans leur déclaration (1); mais je ne vois rien de relatif à ce que vous nous racontez.

M. D'ÉCLIEU.

Ce n'en est pas moins vrai , Monsieur ; votre gazette ne dit pas tout ce qu'on trouve dans les lettres particulières.

(1) Adressée au congrès en date du 26 août 1778. Au reste, Milord, j'ai relu exprès cette déclaration, & il me semble que le marquis de la Fayette est bien susceptible. Voici les phrases les plus fortes que j'aie trouvées. « Lesdits commissaires sont effrayés des calamités dont les peuples malheureux de ces colonies continuent d'être affligés par une suite de la déférence aveugle que ses chefs marquent à une puissance qui s'est toujours montrée l'ennemie de toute liberté civile & religieuse, & dont les offres (les commissaires de S. M. ne peuvent se dispenser de le répéter) quelle que puisse être leur date prétendue & leur forme présente, n'ont été faites qu'en conséquence du plan de conciliation antérieurement arrêté en Angleterre; uni- quement dans la vue d'empêcher que cette conciliation n'eût lieu, & de prolonger cette guerre destructive.... »

« La France informée de la nature généreuse & étendue des offres que l'on se proposoit de faire, dans la vue de prolonger la guerre, & de rendre ces colonies les instrumens de son ambition, crut expédient de donner une nouvelle forme & plus d'étendue à ses propositions.... »

« Lorsque les desseins de la France sont considérés comme ils doivent l'être, les motifs généraux de sa politique, & le degré de foi dû à ses déclarations sont si frappans au premier coup d'œil, qu'il seroit superflu de chercher à leur donner de l'évidence.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Oh ! l'anecdote est très-sûre ; elle fait infiniment d'honneur au marquis de la Fayette.

M. DE CATUELAN.

On ne peut en disconvenir. Quant à sa conduite à l'égard du lord Carlisle , je n'en pense pas de même ; elle est bien leste & d'un jeune homme qui n'a rien vu ni lu encore en politique ; il auroit appris que les souverains se disent bien d'autres injures dans leurs manifestes ; aussi le commissaire Anglois lui a-t-il répondu avec une dignité qui a dû le faire rougir de son étourderie.

LE COMTE DE NOLIVOS.

La lettre du marquis de la Fayette annonce peut-être une trop grande susceptibilité , une envie prématurée de se signaler ; mais elle est au fond généreuse , digne d'un loyal chevalier , & d'un bon patriote. Celle du comte de Carlisle est très-sage & très-bien motivée ; chacun a joué son rôle.

LES NOUVELLISTES *en choris.*

Oh ! brave la Fayette , le vengeur de la nation , conserve toujours cette sensibilité rare !

M. GIRARD.

Messieurs , cette digression nous a fait perdre de vue la suite des faits. Nous en étions au moment où le comte d'Estaing ne pouvant entrer dans New-Port , fut obligé de chercher un autre asyle,

C'est ici où son intrépidité se manifesta. Il ne lui restoit d'autre parti à prendre que d'aller à Boston ; il se sentoît suivi en queue par l'escadre de Biron bien supérieure : il avoit perdu du temps , & l'ennemi pouvoit lui couper le chemin & se trouver le premier devant le port à l'attendre , il n'hésita pas : pour abrégér , il enfila une route entre des bancs (1) , où , de l'aveu de nos prisonniers , jamais aucun vaisseau anglois ne s'étoit avisé de passer ; il eut la gloire de frayer le chemin à l'amiral Byron qui profita de son exemple , en sorte que tandis qu'on se flattoit que cet ennemi feroit le grand tour. (2) , on fut étonné de le voir signalé deux jours après le mouillage de l'escadre dans la baie de Boston. En arrivant , on avoit tenu conseil si l'on s'établiroit dans la rade de Nantuket ou dans celle du congrès : on représenta que le premier mouillage étoit très-dangereux , la tenue mauvaise ; que l'escadre n'y pouvoit pas rester en sûreté , qu'il falloit entrer dans la rade du congrès , le plutôt possible , comme le seul endroit où l'on pût être à l'abri des entreprises des Anglois. Le motif secret de la préférence étoit que l'on y feroit plus près de la ville de Boston , où chacun avoit grande envie d'aller. Le comte d'Estaing ne démêlant point la vraie cause de l'accord unanime des officiers sur ce point ,

(1) Les bancs de Saint-Georges & Nantuket.

(2) En tournant autour de banc de Saint-Georges.

en fut dupe. Déjà trois vaisseaux étoient entrés, lorsque Byron parut. Cette apparition fit ouvrir les yeux & reconnoître sa faute au général François ; on comprit qu'il alloit se mettre dans la fourciere ; que s'il laissoit l'ennemi se loger dans la rade de Nantuket, avec seulement six vaisseaux & des troupes pour occuper les isles, il nous tiendrait bloqués autant de temps qu'il le jugeroit convenable à ses intérêts ; qu'il ne pourroit pas sortir un corsaire de Boston ; il envisagea avec effroi tout le danger qu'il auroit couru & se hâta de prendre poste à Nantuket.

M. D'ÉCLIEU.

Mes correspondans s'accordent avec vous là-dessus ; si l'ennemi eût paru vingt-quatre heures plus tard, tous les vaisseaux auroient été emprisonnés dans la rade du congrès & y seroient vraisemblablement encore ; ainsi la précipitation de Byron à poursuivre le comte d'Estaing l'a sauvé. Voyez ce que c'est que son étoile qui tourne à son avantage l'activité de son rival ! elle l'a sauvé même dans cette rade de Nantuket, où, si l'ennemi étoit venu l'attaquer, il l'auroit trouvé sans défense ; où l'escadre françoise étoit mouillée sans ordre, comme dans un port fortifié ; où il passa trois jours sans faire élever de batteries, ainsi que le prescrivait la prudence, & qu'on le lui conseilloit ; où l'amiral anglois auroit eu certainement bon marché de vaisseau tenant la mer depuis plus de quatre mois, manquant de mâture, d'agrès, d'appareux, de munitions de

toute espèce , dont les équipages d'ailleurs étoient épuisés , exténués de fatigue , malades , découragés.

Que de graces le comte d'Estaing doit rendre à la providence ! car réellement on ne fait point ce qui l'a sauvé ; on présume seulement que nos ennemis nous estimoient dans une meilleure position ; on présume que le monde que nous avions sur l'isle Saint-Georges & Nantuket , occupé à trainer des canons , leur a fait croire que nous avions établi déjà des batteries & qu'on ne faisoit que commencer ; peut-être aussi comptoient-ils s'emparer du mouillage de Nantuket pour nous bloquer , & ont-ils été déconcertés de nous y trouver.

M. R O C H E.

Ce danger passé , par la retraite des Anglois , le comte d'Estaing en a éprouvé d'autres qui pouvoient nous être plus funestes & qui exigeoient des ressources de génie d'une nature bien différente de celles que suggerent la bravoure , l'intrépidité ou même les connoissances les plus étendues , la science la plus consommée du métier. Sullivan , non content de lui avoir écrit une lettre injurieuse à son départ de New-Port , que , pour toute réponse , le général François avoit adressée au congrès , lui en écrivit encore une autre à Boston ; où il lui reprochoit d'avoir fui sans motif raisonnable , où il lui marquoit qu'il attendoit le retour de son escadre pour accélérer la conquête de Rhode-Island.

Dans tout autre gouvernement cette impu-

dence auroit été réprimée ; mais dans cette république naissante le peuple fait la loi , & celui-ci étoit prévenu contre nous. Non-seulement les lettres de Sullivan , mais celles de toute son armée avoient indisposé leurs concitoyens de Boston au point qu'on mit en délibération si l'on nous recevrait. Le meurtre du comte de Saint-Sauveur (1), commis impunément (2) dans cette capitale par les Torrys , prouve combien nous étions détestés. Quelle adresse n'a-t-il donc pas fallu de la part de notre général pour ramener les esprits , contenir du moins les malveillans & obtenir les secours dont nous avions besoin ?

Les vivres étoient la première chose dont nous manquions , à nous pourvoir : le comte d'Estaing produisit ses instructions qui l'autorisoient à demander des comestibles dans toutes les parties des Etats-Unis où il se rencontreroit ; il pria en conséquence le magistrat de faire son possible afin de le mettre en état de remplir sa destination ultérieure ; après bien des pourparlers & des délibérations , on ne satisfit qu'à une partie de ses demandes. (3)

(1) Lieutenant de vaisseau de l'état major du *Languedoc*.

(2) Il avoit été cependant rendu pour la forme de satisfaction apparente , une ordonnance promettant 300 piastras à quiconque déceleroit les auteurs du tumulte dans lequel le comte de Saint-Sauveur avoit été tué , & plusieurs officiers blessés , ordonnance dont le comte d'Estaing a eu la politique de paroître content, quoiqu'elle n'ait rien produit.

(3) Le comte d'Estaing avoit principalement exigé

Il falloit aussi des mâtures ; sur-tout pour le *Languedoc* , on n'en put obtenir de convenables à ce vaisseau ; il fallut qu'il prît celles du *Tonant* de 80 ; le *Tonant* , celles d'un vaisseau de 74 , & ainsi de proche en proche jusqu'au *Sagittaire* de 50 , pour lequel seul il s'en trouva de suffisantes.

Cependant le général américain , qui se morfondoit devant New-Port , ne se laissoit pas d'injurier le comte d'Estaing , de ce qu'il tar-
doit trop long-temps à revenir : ses invectives & ses menaces ne produisant aucun effet , il prit le parti d'envoyer M. de la Fayette vers son compatriote. Ce généreux chevalier fit le trajet de l'armée à Boston à cheval avec une diligence incroyable (1) , & ayant jugé par lui-même de l'impossibilité du secours attendu , étoit revenu précisément la nuit de la belle retraite de Sullivan (2) ; car , malgré sa déloyauté , il faut rendre justice au talent de cet américain.

L'expédition de Rhode-Island manquée , le comte d'Estaing a vraisemblablement formé un autre projet qui ne peut guere être que celui de frapper quelque coup aux Antilles pour lesquelles il est en route à présent.

2200 quintaux de farine , & on lui alléguait qu'il n'étoit pas possible de le pourvoir d'une telle quantité.

(1) M. Roche nous raconta que quoique la distance de l'armée américaine à Boston fût de près de 70 milles , le marquis de la Fayette y avoit été en sept heures & en étoit revenu en six heures & demie.

(2) La nuit du 29 au 30 août 1778.

M. D'ÉCLIEU.

Oh ! il doit être arrivé & avoir opéré ; car ,
suivant mes lettres , il est parti de Boston au
commencement de novembre. (1)

M. PILOT.

Voilà une F.... campagne.

M. D'ÉCLIEU.

Voilà ce que c'est que d'avoir employé pour
général un homme qui ne fait pas gouverner
un vaisseau ; qui d'ailleurs a de la roideur dans
le caractère ; qui a voulu trancher du despo-
te ; qui ne défère à aucun avis , & a fait au-
tant de sottises que de pas.

M. ROCHE.

Ce sont ces malheureux américains qui en
sont cause. On n'a rien à reprocher au comte
d'Estaing que d'avoir voulu trop faire pour
eux , de s'être exposé avec une audace témé-
raire , d'avoir hasardé son escadre dans les cir-
constances qu'il estimoit décisives , de s'être
élevé au-dessus de la lettre de ses instructions ,
où la cour lui recommandoit positivement de
mettre les vaisseaux du roi en sûreté contre
des forces supérieures , & de n'attaquer l'en-
nemi qu'avec un avantage reconnu ; en un
mot , de n'avoir pas eu la déférence suffisante
aux ordres d'un ministre dont il ne faisoit pas
grand cas , ayant eu dans ses conversations
particulieres , occasion d'en reconnoître la ti-
midité & l'ineptie.

(2) Le 2 novembre.

Le comte d'Estaing, au contraire, doit reprocher aux américains de ne lui avoir jamais donné des avis intéressans, de lui en avoir souvent donné de faux, & de l'avoir mis entre les mains de pilotes & d'officiers qui l'ont trahi; de s'être refusés aux besoins de l'escadre, de n'avoir pas du moins fait pour elle tout ce qu'ils pouvoient faire; de lui avoir vendu leurs services au poids de l'or (1), le seul aimant qui pût les arracher à leur indolence naturelle; enfin, d'avoir paru d'accord avec les anglois pour les prévenir de tous les desseins de la France.

LE CHŒUR *des Nouvellistes.*

C'est inimaginable. Comment, des peuples pour lesquels on se sacrifie !

M. R O C H E.

Je vous l'ai déjà dit (2), Messieurs; c'est qu'ils n'en sont pas convaincus, qu'ils croient même que vous ne travaillez que pour vous. Les américains, quoique soupçonneux, sont faciles à tromper; on leur persuade sans peine ce qu'ils craignent, parce qu'ils sont encore plus paresseux. Ils ne se donnent pas la peine d'examiner, de discuter, de raisonner. Leur indolence est telle que nous avons vu l'en-

(1) M. Roche en a cité un petit échantillon; il prétend que l'eau faite par l'escadre à Boston est revenue au roi à plus de quatre fangs la barrique, & encore étoit-on obligé de mettre des marelots sur les bateaux du pays pour faire agir les américains & accélérer le travail.

(2) Voyez la lettre précédente.

nemi détruire Bedford , à vingt milles de Boston , sans que le sénat fût instruit d'aucune circonstance du fait , des forces , ni des desseins des Anglois ; ce fut M. d'Estaing qui envoya un officier pour reconnoître l'état des choses. Ils ont donc adopté les préventions répandues contre nous. La haine du peuple étoit telle que , sans M. Hancock (1) , qui faisoit lui-même la patrouille la nuit & le contenir , nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux & de n'en pas sortir , comme si nous avions résidé chez des ennemis.

Le comte d'Estaing , instruit par son expérience de la déloyauté des Bostoniens , s'est rendu impénétrable sur ses desseins : il s'est enveloppé de tant de ruses politiques , que le secret de sa destination n'a pas même transpiré dans l'escadre.

M. D'ÉCLIEU.

Oh ! le comte d'Estaing n'avoit pas besoin d'être excité à la réserve ; il est , par caractère , très-minutieux , très-mystérieux , & jusqu'au bon jour il vous dit tout à l'oreille.

On m'écrit que la veille du jour où il se proposoit de partir , il assembla les états majors dans la chambre du conseil , rapporta son combat avec *le Preston* , & dit qu'il avoit été très-mécontent de son équipage , que M. de Broves n'avoit pas été plus satisfait du sien , lorsqu'il avoit combattu *l'Isis* : il conclut que

(1) Sans doute l'ancien président du congrès,

cette conduite timide étoit naturelle aux matelots provençaux , lorsqu'on se trouvoit dans une position critique & qu'on avoit affaire à des forces supérieures; qu'étant, généralement parlant, plus spirituels que les gens de cet état ne le sont ordinairement, ils raisonnent sur tout, calculent le danger, & manqueroient absolument, s'ils n'étoient retenus par la présence des officiers. En conséquence, il enjoignit, ordonna même aux officiers d'user de la plus grande sévérité, si nous avions un combat, de se munir de pistolets & de brûler la cervelle au premier qui quitteroit son poste par crainte.

M. R O C H E.

Le motif de cette recommandation étoit fondé; il s'attendoit bien à combattre. Le général Washington venoit de lui écrire qu'il s'étoit trompé en lui annonçant le départ de Byron avec une flotte; que cet amiral étoit sorti de New-Yorck sans la flotte, avec seize vaisseaux de ligne, qu'on l'avoit assuré qu'il croisoit entre le cap Sainte-Anne & les bancs pour empêcher sa sortie de Boston.

Cet avis auroit pu retenir à Boston tout autre général, mais celui-ci est intrépide.

M. D'É C L I E U.

Dites le vrai mot, *téméraire*, ne connoissant de danger que celui qui est sous ses yeux, & ce n'est pas là une excellente qualité pour un chef : il faut braver le péril lorsqu'il est inévitable; mais en même temps le prévenir d'avance & prendre ses précautions pour l'é-

viter : il falloit que le comte d'Estaing envoyât des découvertes pour vérifier le fait ; & faute de cette précaution il devenoit la proie de Byron , s'il n'eût encore été servi par les vents qui changerent à propos (1). Voilà tout ce que nous en savons en ce moment. Dieu veuille que la suite n'ait pas été plus funeste !

On se sépara dans ce moment , Milord ,

(1) En même temps M. d'Eclieu nous fait la lecture de la lettre suivante qu'il venoit de recevoir , datée de Brest le 19 décembre.... Un bâtiment marchand , arrivé dans nos ports , rapporte que le 2 novembre l'escadre du comte d'Estaing a mis à la voile de Boston , ayant à sa suite plusieurs navires marchands qui vouloient profiter de son escorte autant de temps que sa route pourroit s'accorder avec la leur. L'escadre avoit un vent frais. Vers le soir on vit un bâtiment dans le nord qui reparut encore le lendemain matin auquel *le Sénégal* & *le Stanley* donnerent chasse. C'étoit *la Mouche* de l'escadre de Byron qu'on avoit apperçue dans l'après-dînée , par le travers du banc de Saint-Georges.

— L'horizon étoit pour lors orageux ; l'escadre étoit dans la noirceur d'un nuage par rapport à l'ennemi qui , probablement ne l'auroit pas vue sans quelques bâtimens marchands qui , prenant leur point de départ par la route du sud-est , coururent directement sur l'escadre angloise que l'on avoit cru voir à la cape à la mizaine. Ces bâtimens , effrayés dès qu'ils en eurent connoissance , firent vent arrière dans les eaux de l'escadre françoise , de sorte qu'ils guidoient l'ennemi & l'aménoient vent arrière sur elle , supposé qu'elle les eût poursuivis , ce qu'elle auroit fait certainement , sans un coup de vent du nord , qui vint fort à propos , changer sa position & le mettre sous le vent qu'il avoit auparavant. En ce moment ce bâtiment a été séparé de l'escadre par le vent. En sorte qu'il ignore ce qui s'est passé depuis.

avec un air très-consterné, & en effet, ces nouvelles, qui me paroissent assez sûres, sont excellentes pour nous. Nos ennemis conviennent eux-mêmes des mauvaises dispositions où étoient à leur égard les Américains, malgré les secours qu'ils leur portoient, qu'ils avoient sollicités & dont ils avoient un besoin si pressant : je ne l'aurois pas cru ; je ne m'en ferois pas rapporté à ce que disent là-dessus dans le parlement les ministres & les commissaires pacificateurs revenus ; mais cet aveu des François, est bien précieux & m'ôte toute défiance à cet égard. Jugez par-là, Milord, combien la haine nationale est enracinée dans le cœur des Américains ; combien il a fallu d'injustices, de persécutions, de cruautés pour les aliéner de la mere-patrie, les exciter à la scission & à se jeter dans les bras des François qu'ils détestent. Profitez de ces connoissances ; faites-en part à nos amis de l'opposition, & qu'en causant une révolution heureuse dans le ministère, ils puissent fournir à ces enfans révoltés une tournure favorable de rentrer sans déshonneur & sans crainte dans le sein de la mere-patrie !

Paris, ce 25 décembre 1778.

L E T T R E IX.

Confession d'une jeune fille.

IL avoit gelé un peu, Milord, dans la nuit de Noël, ce qui avoit préparé une belle journée pour le lendemain. Dans la matinée le temps étoit calme, le ciel beau, le soleil réchauffoit l'atmosphère. Vers midi il s'étoit rendu une grande affluence de monde aux Tuileries sur la terrasse des Feuillans, lieu ordinaire de la promenade en cette saison. C'est aussi où M. le comte d'Aranda prend régulièrement l'air au moins une fois par jour. J'y avois rencontré ce seigneur ; je causois avec lui, lorsque nous remarquâmes un grand mouvement au bas de cette terrasse ; les suisses, les gardes du jardin accouroient de toutes parts, la foule les suivoit ; nous approchâmes & nous reconnûmes assez distinctement *la petite Comtesse*. Il faut vous rappeler que c'est ainsi qu'à la cour, où tout se peint en beau, on qualifie madame Gourdan, cette fameuse appareilleuse dont je vous ai entretenu plusieurs fois (1). Elle avoit avec elle une nymphe très-

(1) Voyez mes lettres précédentes des 11 septembre 1773 & 16 février, &c. Du reste, Milord, je n'ai pu vous rendre compte des suites de son procès dont j'ai ignoré le jugement, s'il y en a eu un ; mais il y a apparence que par le moyen de

bien mise , très-jolie , très-jeune ; c'étoit encore un enfant. Celle-ci étoit un peu dérangée dans son ajustement & pleuroit beaucoup ; quant à l'autre , elle avoit un teint allumé , vomissoit des imprécations , & avoit tout l'air d'une mégère ; elles étoient précédées d'un vieillard consterné de douleur & d'effroi , ayant la physionomie assez noble , mais vêtu comme un homme de campagne. Le bruit se répandit bientôt que ce paysan , cherchant sa fille qui avoit disparu de son village depuis quelque temps , avoit cru la reconnoître à travers le vêtement élégant dans lequel il ne l'avoit jamais vue ; qu'il étoit allé à elle , l'avoit traitée durement , avoit voulu s'en emparer & la reprendre , à quoi s'étoit opposée d'une part la mere abbesse , & de l'autre encore plus la fille faisant semblant d'ignorer quel il étoit , ce qu'il lui disoit , ce qu'il demandoit , & que le rustre , furieux de se trouver ainsi méconnu , renié par son propre sang , lui avoit donné une paire de soufflets , délit qui occasionnoit tout le tumulte. On les conduisoit au château pour prendre les ordres de Monsieur le gouverneur ou de l'officier commandant. (1)

Le seigneur espagnol est amateur ; vous savez que je ne le suis pas mal ; nous nous in-

ses hautes protections elle en est sortie victorieuse ou du moins impunie , puisqu'elle a repris son commerce avec plus d'éclat que jamais.

(1) Il y a toujours au château une garde d'invalides commandée par un officier de l'hôtel.

téressions au sort de la jeune personne ; & étions très-empressés de savoir ce qui en feroit décidé. En cet instant je vis se détacher de la promenade & courir au palais M. Clos, le lieutenant général de la prévôté de l'hôtel (1) ; je ne doutai pas qu'il n'allât remplir ses fonctions ; le hasard vouloit que je dînas avec lui ce jour-là même, chez le marquis de Villette où il loge ; je m'en félicitai ; & je promis au comte de l'instruire à fond de toute l'aventure le lendemain sur la terrasse où nous donnâmes rendez-vous.

J'avois conjecturé juste : à son arrivée M. Clos nous confirma la vérité des rumeurs répandues dans le public. Il nous dit qu'il ne doutoit pas que la jeune personne ne fût fille du paysan ; mais que l'acte de correction qu'avoit exercé envers elle ce pere infortuné étant un délit grave & en lui-même , & à raison de sa publicité , & plus encore à cause du lieu royal , il n'avoit pu se dispenser , quelque juste que fût au fond la réclamation du villageois , de l'envoyer en prison , tandis qu'il avoit fait relâcher les deux femmes à la charge de se rendre à cinq heures de relevée dans son hôtel pour y être interrogées. Vous jugez que l'ardeur des convives fut grande d'en savoir le résultat : il nous flatta de pouvoir satisfaire notre curiosité , de venir du moins

(1) Les officiers de prévôté de l'hôtel ont seuls le droit de juridiction & d'instrumenter dans les maisons royales & dépendances ; ils jugent les délits , & l'appel de leur jugement va au grand conseil.

nous retrouver. On l'attendit, & en effet vers les neuf heures il nous apprit que l'affaire n'avoit été que de conciliation ; qu'il l'avoit arrangée sur le champ ; que cela avoit entraîné bien des allées & venues qui l'avoient retenu jusqu'à ce moment. Suivant son récit, la fille se trouvoit véritablement celle du paysan ; mais outre l'attrait qu'elle avoit pour le libertinage qui ne lui permettoit plus de vivre dans un village & dans la maison paternelle, elle étoit grosse & assez avancée, spectacle trop scandaleux sous le chaume ; enfin elle s'étoit mise sous la sauve-garde de l'académie royale de musique en se faisant inscrire sur-numéraire à ce théâtre, en sorte que ses pere & mere n'avoient plus de droit sur elle (1). Le vieillard, homme de bon sens, avoit été obligé de se rendre à ces raisons & de se départir d'une autorité qu'il n'auroit pu désormais exercer que pour le malheur de sa fille & pour le sien conséquemment. Monsieur Clos, croyant le dédommager, avoit exigé que ma-

(1) Je me fis expliquer ce que c'étoit que ce règlement, qui me parut d'abord barbare & infame, & dont par le développement l'esprit est sinon d'une législation austere, au moins d'une politique bien entendue. En effet, d'abord cette soustraction à l'autorité paternelle ne peut jamais avoir lieu dans le cas de l'obsession ou de la séduction ; il faut qu'elle soit volontaire & réfléchie. Or, à quoi serviroit de faire rentrer sous le joug de l'honneur une fille qui s'en est affranchie une fois ? Cela ne pourroit servir qu'à l'exposer aux mauvais traitemens de ses parens dont toute la sévérité ne lui rendroit point la sagesse.

dame Gourdon lui donnât une somme de vingt-cinq louis pour les frais de son voyage; mais le paysan les rejetant avec horreur, avoit déclaré qu'il ne vouloit rien; que l'infamie ne se couvroit point avec de l'argent; qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que d'oublier qu'il eût jamais eu une fille. On admira l'énergie du caractère du villageois, la noblesse de son refus; on réfléchit sur sa mauvaise étoile qui l'avoit fait sortir de chez lui pour courir après sa fille, qui la lui faisoit trouver sans pouvoir la ramener ou arrêter ses déportemens & qui, pour récompense de tant de soins, de peines & de chagrins, l'avoit fait conduire en prison. Ces réflexions philosophiques firent bientôt place à l'intérêt plus vif & plus naturel envers la jeune personne; on redoubla de curiosité sur son compte, on pressa de questions M. Clos qui se mit à sourire & dit : Messieurs, je vous ai ménagé une surprise agréable & sur laquelle vous ne comptez pas; j'ai renvoyé Mad. Gourdan à ses fonctions, & j'ai retenu Mademoiselle *Sapho*, c'est le nom de la nymphe; si vous voulez me suivre & monter la haut, vous souperez avec elle. (1)

Nous trouvâmes chez M. Clos, la plus charmante créature possible; sa grosseur ne paroissoit point, & elle avoit sur sa physionomie toute l'ingénuité de l'enfance; elle étoit

(1) Vous êtes peut-être embarrassé, Milord, du rôle què Mad. Villere jouoit pendant ce temps-là; elle n'y étoit pas; elle étoit allée passer la journée chez Mad. Denis.

encore émue de la scène de la journée ; des larmes rouloient dans ses yeux ; car , à son âge , elle ne pouvoit avoir perdu toute tendresse pour son pere qu'elle venoit d'affliger si cruellement. Les complimens , les fadeurs , les caresses dissipèrent facilement cette impression de tristesse ; elle reprit sa gaieté , on se rangea en cercle autour du feu , elle s'assied au milieu & nous raconta de la sorte son histoire.

« Je suis du village de Villiers-le-Bel ; mon pere est un laboureur qui vit assez bien en travaillant lui , sa femme & ses enfans : pour moi , les occupations de la campagne m'ont toujours répugné. Pendant que l'on étoit aux champs , on me laissoit à la maison prendre soin du ménage , & je le prenois souvent très-mal , ce qui me faisoit gronder & maltraiter. Mon caractère me porte uniquement à la coquette rie. Dès mon enfance je goûtois un plaisir vif à me mirer dans les ruisseaux , dans les fontaines , dans un seau d'eau. Quand j'allois chez M. le curé , je ne pouvois quitter le miroir : j'étois aussi fort propre pour mon compte ; je me lavois souvent le visage ; je me dégrassois les mains ; j'arrangeois mes cheveux de mon mieux ; j'étois enchantée quand j'entendois dire autour de moi par quelqu'un : *Elle est jolie , elle sera charmante*. Je passois la journée entière à soupirex après le dimanche , parce qu'on me donnoit ce jour-là une chemise blanche , un juste (1) brun qui me pre-

(1) Terme de village en France , qui revient à celui de casaquin.

noit bien la taille & faisoit ressortir la blancheur de ma peau, des souliers neufs, une petite dentelle à mon beguin. Quand je pouvois mettre la croix d'or de maman, la bague, ses boucles d'argent, j'étois comblée. Du reste, oisiveté complete, la promenade, la course, la danse. J'étois parvenue ainsi à ma quinzième année; j'étois grande fille, & tous mes défauts avoient cru avec l'âge. Il s'en développa bientôt de nouveaux; je devins lascive singulièrement. Sans savoir pourquoi, ni ce que je faisois, ni ce que je voulois, je me mettois nue dès que j'étois seule; je me contemplois avec complaisance, je parcourais toutes les parties de mon corps, je caressais ma gorge, mes fesses, mon ventre: je jouais avec le poil noir qui ombrageoit déjà le sanctuaire de l'amour (1); j'en chatouillois légèrement l'entrée; mais je n'osois y faire aucune intromission, cela me paroissoit si étroit, si petit, que je craignois de me blesser. Cependant je sentoient en cette partie un feu dévorant; je me frottois avec délice contre les corps durs, contre une petite sœur que j'avois, & qui trop jeune pour travailler restoit avec moi. Un jour, ma mère revenue des champs de meilleure heure, me surprit dans cet exercice; elle entra en fureur; elle me traita comme la dernière

(1) Vous pensez bien, Milord, que ce n'est pas le mot employé par Mlle. Sapho; mais j'ai cru devoir substituer cette image au terme de la débauche dont elle se servoit, & j'en userai ainsi à l'égard de beaucoup d'autres expressions trop grossières.

des malheureuses ; elle me dit que j'étois un mauvais sujet qui ne seroit jamais propre à rien ; une dévergondée qui déshonorerait ma famille ; une prostituée qu'il falloit envoyer au couvent de *Gourdan*. Ces épithètes dont je n'entendois pas le sens, ne me parurent injurieuses que parce qu'elles furent accompagnées de juremens & de coups si violens, que je pris la résolution de quitter la maison paternelle & de m'enfuir.

Mad. Gourdan avoit en effet dès ce temps-là une maison de campagne à Villiers-le-Bel où elle venoit rarement, mais où elle envoyoit ses filles malades, celles qu'il falloit accoucher en particulier, celles qu'elle vouloit receler ; du reste, une maison propre à tous les usages secrets, à toutes les opérations clandestines de son métier. Elle étoit en conséquence écartée, isolée, entourée de bois, d'un accès difficile ; on n'y parloit à la porte que par une petite grille, & tous ces dehors assez semblables à ceux d'un monastère, s'accordoient pour moi, ignorant encore ce qui s'y pratiquoit, à la dénomination de couvent que les paysans, par dérision, lui donnoient généralement : je ne connoissois même les véritables que par ouï-dire, & simplement comme des prisons qui me faisoient horreur ; il n'en étoit pas de même du couvent de Mad. Gourdan ; j'en voyois les novices sortir très-parées, riant, chantant, dansant, sur-tout ne faisant rien de la journée ; car elles se répandoient souvent dans le village ; elles y venoient acheter du laitage, des fruits & payoient bien

cher , ce qui les rendoit agréables. Je résolus de suivre le conseil de maman , & d'essayer de celui-là ; je recélai mon dessein ; je m'efforçai même de me rendre plus utile , & attendis le jour où je saurois que Mad. Gourdan feroit à sa maison. Elle y eut affaire quelque temps après ma scène avec maman ; je courus chez elle le lendemain matin , & lui fis part de ma vocation ; elle m'avoit lorgnée depuis plusieurs mois , à ce qu'elle m'a depuis assuré ; elle me reçut avec joie , me caressa , me donna des bonbons , me dit que je lui convenois fort ; que j'étois d'une figure à faire fortune ; mais qu'elle ne pouvoit me prendre sans le consentement de mes parens. Je me mis à pleurer , & à lui exposer que je n'oserois jamais leur en parler. Alors , sûre de ma discrétion : « Eh bien , dit-elle , vous avez raison , ne leur dites mot : je pars demain » matin à onze heures , devancez-moi ; trouvez-vous , comme par hasard , sur ma route , » je vous prendrai dans mon carrosse & vous » emmènerai à Paris. Du reste , vous n'avez » besoin d'aucun paquet , vous ne manquerez » de rien avec moi. » Je la remerciai , l'embrassai de tout mon cœur , & exécutai de point en point ce qu'elle m'avoit prescrit. Elle avoit pris , de son côté , les précautions nécessaires à sa sûreté (1) : elle avoit renvoyé son car-

(1) Madame Gourdan étoit d'autant plus intéressée à ne pas donner prise sur elle en cette circonstance , que les magistrats avoient peut-être pour la première fois , à son occasion , distingué deux genres de ma-

rosse à vuide ; elle avoit emprunté celui d'un prêtre respectable qui étoit venu en ce lieu pour éviter le scandale ; elle s'étoit embarquée seule dedans ; elle m'avoit déposée au faux-bourg Saint-Laurent dans l'appartement d'un garde du corps, son ami, qui étoit à Versailles ; là elle s'étoit mise dans un fiacre , & étoit rentrée chez elle , de façon à ne laisser aucun vestige de mon enlèvement , & à se soustraire à toutes les recherches. Aussi, quelque soupçon qu'eût mon père, quelque diligence qu'il mit à me poursuivre, il ne put rien découvrir, & n'a dû ensuite qu'au hasard ce qu'il n'avoit pu obtenir des plus hautes protections, & de la police la plus vigilante ; mais ces poursuites intriguèrent ma conductrice au point, qu'elle fut plusieurs jours sans oser me faire venir chez elle, sans venir ou oser envoyer où j'étois : elle s'y rendit enfin un soir.

Cependant j'étois restée entre les mains de la gouvernante du garde du corps, duegne sûre, qui m'avoit choyée de son mieux, m'avoit fait manger & coucher avec elle, &c.

querelles ; celles qui débauchent de jeunes personnes innocentes , & celles qui fournissent aux hommes seulement des filles déjà débauchées. Ses partisans à la tournelle vouloient que la punition d'être promenée sur un âne le visage tourné du côté de la queue , ne dût être infligé qu'aux premières ; ou plutôt que la loi ne reconnût véritablement maquerelles que celles-là. C'est par cette tournure subtile que Mad. Gourdan a été soustraite au châtiment. Voilà ce que j'ai appris depuis que cette lettre a commencé.

m'avoit apparemment si bien visitée durant mon sommeil, qu'au moment où Mad. Gourdan parut, j'entendis qu'elle lui dit à l'oreille :
 » Vous avez trouvé un Pérou dans cet enfant ; elle est pucelle sur mon honneur, si
 » elle n'est pas vierge ; mais elle a un clitoris
 » diabolique ; elle sera plus propre aux femmes
 » mes (1) qu'aux hommes ; nos tribades renommées doivent vous payer cette acquisition au poids de l'or. »

Mad. Gourdan ayant vérifié le fait, écrivit sur le champ à Mad. de Furiel, que vous connoissez sans doute tous, au moins de réputation, pour la prévenir de sa découverte (2).

(1) Mad. Gourdan est à toutes mains. Elle fournit des filles aux hommes & des hommes aux femmes : il paroît par-là qu'elle produit aussi aux tribades des *succubes*. On appelle ainsi les patientes dans les combats amoureux de femme à femme.

(2) Mademoiselle Sapho avoit conservé copie de ce billet, & vous ferez peut-être bien aise, Milord, d'avoir du style de Mad. Gourdan.

M A D A M E,

» J'ai découvert pour vous un morceau de roi ou
 » plutôt de reine, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui
 » eût votre goût dépravé ; car je ne puis qualifier
 » autrement une passion trop contraire à mes intérêts ; mais je connois votre générosité, qui me fait
 » passer par-dessus la rigueur que je devrois vous
 » tenir. Je vous avertis que j'ai à votre service le
 » plus beau clitoris de France, en outre une franche
 » pucelle de quinze ans au plus ; essayez-en, je m'en
 » rapporte à vous, & suis persuadée que vous ne
 » croirez trop pouvoir m'en remercier. Au reste,
 » comme vous ne lui aurez pas fait grand tort, &

Celle-ci m'envoya chercher avec la même diligence, & me fit conduire à sa petite maison. La femme de chambre qui étoit venue me prendre mystérieusement en brouette, me fit entrer d'abord dans une espèce de chaumière, en sorte que je crus être retournée au village ; nous traversâmes ensuite une cour où, quoiqu'il y eût une porte charretière, des écuries, des remises ; je vis aussi des étables, une laiterie, des poules, des dindons, des pigeons, ce qui s'accordoit assez à mon idée : je fus enfin détrompée quand on eut ouvert une petite porte, & que j'aperçus un superbe jardin de forme ovale, entouré de peupliers fort hauts qui en déroboient la vue à tous les voisins. Au milieu étoit un pavillon oval aussi, surmonté d'une statue colossale, que j'ai su depuis être celle de la déesse *Vesta*. On y montoit par neuf degrés qui l'entouroient de toutes parts. Je trouvai d'abord un vestibule éclairé de quatre torchères : des deux côtés étoient deux bassins où des Nymphes de leurs mamelles fournissoient de l'eau à volonté ; à gauche étoit un billard, & à droite un cabinet de bains où l'on me fit arrêter. On m'apprit que je ne verrois point la maîtresse du lieu que je

» elle ne vous convient pas, renvoyez-la-moi, &
 » ce sera encore un pucelage excellent pour les
 » meilleurs gourmets. »

Je suis avec respect, &c.

J'ai su depuis que Mad. Furiel avoit envoyé pour arrhes à Mad. Gourdan, un rouleau de 25 louis, & ensuite le reste de ma tradition fixée en tout à cent louis.

n'eusse reçu les préparations nécessaires pour paroître en sa présence. En conséquence, on commença par me baigner ; on prit la mesure des premiers vêtemens que je devois avoir. Pendant le souper ma conductrice m'entretint uniquement de la dame à qui j'allois appartenir, de ses charmes, de ses graces, de ses bontés, du bonheur dont je jouirois avec elle, du dévouement absolu que je lui devois. J'étois si étonnée, si étourdie des objets nouveaux qui me frappaient de toutes parts, que je ne dormis pas de la nuit.

Le lendemain on me mena chez le dentiste de Mad. Furiel, qui visita ma bouche, m'arrangea les dents, les nettoya, me donna d'une eau propre à rendre l'haleine douce & suave. Revenue, on me mit de nouveau dans le bain : après m'avoir essuyée légèrement, on me fit les ongles des pieds & des mains ; on m'enleva les cors, les durillons, les callosités ; on m'épila dans les endroits où des poils follets mal placés pouvoient rendre au tact la peau moins unie, on me peigna la toison que j'avois déjà superbe, afin que dans les embrassemens les touffes trop mêlées n'occasionnassent pas de ces croisemens douloureux, semblables aux plis de rose qui faisoient crier les Sybarites (1). Deux jeunes filles de la jar-

(1) Cette façon de s'exprimer, Milord, vous paroitra sans doute peu naturelle de la part de Mlle. Sapho ; mais vous verrez par la suite qu'elle avoit reçu une grande éducation auprès de Mad. de Furiel ; qu'elle avoit lu beaucoup de romans sur-tout, & que

dièrre ; accoutumées à cette fonction ; me nettoyerent les ouvertures, les oreilles, l'anus, la vulve ; elles me pétrirent voluptueusement toutes les jointures à la manière des *Germaines* (1) pour les rendre plus souples. Mon corps ainsi disposé , on y répandit des essences à grands flots , puis on me fit la toilette ordinaire à toutes les femmes ; on me coiffa avec un chignon très-lâche , des boucles ondoyantes sur mes épaules & sur mon sein , quelques fleurs dans mes cheveux : ensuite on me passa une chemise faite dans le costume des tribades ; c'est-à-dire , ouverte par devant & par derrière depuis la ceinture jusqu'en bas ; mais se croisant & s'arrêtant avec des cordons : on me ceignit la gorge d'un corset souple & léger ; mon *intime* (2) & le jupon de ma robe pratiqués comme la chemise , prêtoient la même facilité. On termina par m'ajuster une polonoise d'un petit satin couleur de rose dans laquelle j'étois faite à peindre. Par mon caractère donné , vous jugez quelle dut être ma joie , quel ravissement lorsque je me vis ainsi ; j'étois embellie des trois quarts ; je ne me reconnoissois pas moi-même ; je n'avois pas encore éprouvé autant de plaisir ; car j'ignorois l'espece de celui qu'alloit me procurer Mad. de

si elle s'étoit gâtée le cœur auprès d'elle , elle s'y étoit bien formé l'esprit.

(1) Charlatan quelque temps à la mode ici ; & qui prétendoit guérir les malades en leur pétrissant les membres.

(2) Jupon fait de deux mouffelines , appelé *intime* parce qu'il colle exactement sur le corps.

Furiel : au surplus , quoique légèrement vêtue , & au mois de mars où il fait encore froid , je n'en éprouvai aucun , je croyois être au printemps ; je nageois dans un air doux , continuellement entretenu tel par des tuyaux de chaleur qui régnoient tout le long des appartemens.

Quand Mad. de Furiel fut arrivée , on me conduisit à elle par un couloir qui communiquoit du quartier où j'étois à un boudoir , où je la trouvai nonchalamment couchée sur un large sofa. Je vis une femme de 30 à 32 ans , brune de peau , haute en couleur , ayant de beaux yeux , les sourcils très-noirs , la gorge superbe , en embonpoint , & offrant quelque chose d'homasse dans toute sa personne. Dès qu'on m'annonça , elle lança sur moi des regards passionnés , & s'écria : « Mais on ne » m'en a pas encore dit assez ; elle est céleste ; » puis radoucissant la voix , approchez , mon » enfant , venez vous asseoir à côté de moi. » Eh bien ! comment vous trouvez-vous ici ? » Vous y plairez-vous ? Cette maison , ce jardin , ces meubles , ces bijoux , tout cela fera » pour vous ; ces femmes seront vos servantes , & moi je veux être votre maman. En » échange de tant de choses , de soins & d'amour , je ne vous demande que de m'aimer » un peu. Allons , dites-moi : vous sentez-vous » disposée ? Venez me baiser... » Sans préférer une parole , & pénétrée de reconnaissance , je me jette à son col & l'embrasse. « Oh » mais petite imbécille , ce n'est pas comme » cela qu'on s'y prend , voyez ces colombes »

» qui se bécotent amoureuxment. » Elle me
 fait en même temps lever les yeux vers le
 ceintre de la niche où nous étions, garni d'une
 guirlande de fleurs en sculpture, où étoit en
 effet suspendue cette couple lascive, symbole
 de la tribaderie. « Suivons un si charmant exem-
 » ple : » Et en même temps elle me darde sa
 langue dans la bouche. J'éprouve une sensation
 inconnue qui me porte à lui en faire autant ;
 bientôt elle glisse sa main dans mon sein , &
 s'écrie de nouveau : « Les jolis tétins ; comme
 » ils sont durs ; c'est du marbre , on voit bien
 » qu'aucun homme ne les a souillés de ses vi-
 » lains attouchemens , » en même temps elle
 chatouille légèrement le bout & veut que je
 lui rende le plaisir que je reçois ; puis de la
 main gauche déliant mes rahans , mes cordons
 de derriere : « Et ce petit cul , a-t-il eu sou-
 » vent le fouet ? Je parie qu'on ne le lui a
 » pas donné comme moi ? » Puis elle m'appli-
 que de légères claques au bas des fesses près
 le centre du plaisir , qui servent à irriter ma
 lubricité ; alors , elle me renverse sur le dos ,
 & s'ouvrant un passage en avant , elle entre
 en admiration pour la troisième fois. « Ah !
 » le magnifique clitoris ! Sapho n'en eut pas
 » un plus beau ; tu seras ma Sapho. » Ce ne
 fut plus qu'une fureur convulsive des deux
 parts que je ne pourrois décrire ; après une
 heure de combats , de jouissance irritant mes
 desirs sans les satisfaire , Mad. de Furiel , qui
 vouloit me réserver pour la nuit , sonna. Deux
 femmes de chambre vinrent nous laver , nous
 parfumer , & nous s'oupa mes délicieusement .

Pendant le repas, elle m'apprit que cette petite maison qui lui appartenait, étoit en quelque sorte devenue sacrée par son usage; qu'on l'avoit convertie en un temple de *Vesta*, regardée comme la fondatrice de la secte *Anandryne* (1), ou des tribades, ainsi qu'on les appelle vulgairement.

» Une tribade, me dit-elle, est une jeune pucelle qui n'ayant eu aucun commerce avec l'homme, & convaincue de l'excellence de son sexe, trouve dans lui la vraie volupté, la volupté pure, s'y voue toute entière & renonce à l'autre sexe aussi perfide que séduisant. C'est encore une femme de tout âge qui, pour la propagation du genre-humain, ayant rempli le vœu de la nature & de l'état, revient de son erreur, déteste, abjure des plaisirs grossiers & se livre à former des élèves à la déesse. »

» Au reste, n'est pas admis qui veut dans notre société. Il y a, comme dans toutes, des épreuves pour les postulantes. Celles pour les femmes que je ne puis vous révéler (2)

(1) Mlle. Sapho ne put me rendre raison de l'érymologie de ce mot, que je crois venir du grec, & qui veut dire en françois *Anti-homme*.

(2) Mlle. Sapho nous dit que depuis elle avoit su en quoi consistoit ce genre d'épreuves & nous l'apprit.

On enferme la postulante dans un boudoir où est une statue de Priape dans toute son énergie; on y voit plusieurs groupes d'accouplemens d'hommes & de femmes offrant les attitudes les plus variées & les plus luxurieuses. Les murs, peints à fresque, ne

sont sur-tout très-pénibles , & sur dix il en est à peine une qui ne succombe pas. Quant aux filles , ce sont les meres qui en jugent dans l'intimité de leur commerce ; qui se les attachent & qui en répondent. Vous m'avez déjà paru digne d'être initiée à nos mystères ; j'espère que cette nuit me confirmera dans la bonne opinion que j'ai conçue de vous , & que nous menerons long-temps ensemble une vie innocente & voluptueuse. »

» Rien ne vous manquera ; je m'en vais vous faire faire des robes , des ajustemens , des chapeaux ; vous acheter des diamans , des bijoux ; vous n'aurez qu'une seule privation ici ; c'est qu'on ne voit point d'hommes , ils n'y peuvent entrer ; je ne m'en fers en rien , même pour le jardin ; ce sont des femmes robustes que j'ai formées à cette culture , & jusqu'à la taille des arbres ; vous ne sortirez qu'avec moi ; je vous ferai voir successivement

présentent que des images du même genre , que des membres virils de toutes parts : des livres , des porte-feuilles , des estampes analogues , se trouvent sur une table.

Au pied de la statue est un réchaud , dont le feu & la flamme ne sont entretenus que de matieres si légères & si combustibles , que pour peu que la postulante ait une minute de distraction , elle court risque de laisser s'éteindre le feu , sans pouvoir le rallumer ; en sorte que lorsqu'on vient la chercher , on voit si elle n'a point reçu d'émotion forte qui indique encore en elle du penchant pour la fornication à laquelle elle doit renoncer.

Ces épreuves , au surplus , durent trois jours de suite pendant trois heures.

les beautés de Paris ; je vous menerai souvent au spectacle dans mes loges , aux bals , aux promenades. »

» Je veux former votre éducation , ce qui vous rendant plus aimable , vous sauvera de l'ennui d'être souvent seule. Je vous ferai apprendre à lire , à écrire , à danser , à chanter ; j'ai des maîtresses dans tous ces genres à ma disposition ; j'en ai dans les autres , à mesure que vos goûts ou vos talens se développeront. »

Telle fut à-peu-près la conversation de Mad. de Furiel , qui précéda notre coucher , & qui ne fut interrompue de ma part que par des remerciemens , des embrassades , des caresses qui l'enchanterent & préluderent à d'autres plus intimes.

La nuit fut laborieuse , mais si ravissante pour moi , que fatiguée , harassée , épuisée , le matin j'appétois encore. Mad. Furiel plus sage , qui me réservait pour le grand jour de ma réception , cessa la première. Elle me fit apporter un consommé , & avant de me quitter , ordonna qu'on prit de moi le plus grand soin. Elle m'envoya successivement sa lingere , son ouvriere en robe , sa marchande de modes , sa marchande à la toilette , & je ne tardai pas à être pourvue de tout ce qui m'étoit nécessaire pour débiter avec éclat dans le monde. Ainsi revêtue des agrémens que le luxe & l'art pouvoient ajouter à mes attraits , je fus conduite à l'opéra par ma protectrice , qui reçut de ses consœurs des complimens sans fin. Quant aux hommes , j'entendois qu'ils disoient dans les corridors , lorsque je passai pour

m'en aller : *Mad. de Furiel a de la chair fraîche ; c'est du neuf vraiment ; quel dommage que cela tombe en de si mauvaises mains.* Elle affectoit de me parler pour que je n'entendisse pas ces exclamations, & m'entraîna bien vite dans son carrosse.

Le jour de mon initiation aux mystères de la secte *Anandrine* avoit été fixé au lendemain, & j'y fus admise en effet avec tous les honneurs. Cette cérémonie extraordinaire étoit trop frappante pour ne m'en être pas ressouvenue dans ses moindres détails, & certainement c'est l'épisode le plus curieux de mon histoire.

Au centre du temple est un fallon oval ; figure allégorique qu'on observe fréquemment en ces lieux ; il s'élève dans toute la hauteur du bâtiment & n'est éclairé que par un vitrage supérieur qui forme le ceintre & s'étend autour de la statue dominant extérieurement, & dont je vous ai parlé. Lors des assemblées, il s'en détache une petite statue, toujours représentant *Vesta*, de la taille d'une femme ordinaire ; elle descend majestueusement les pieds posés sur un globe, au milieu de l'assemblée, comme pour y présider ; à une certaine distance on décroche la verge de fer qui la soutient ; elle reste ainsi suspendue en l'air (1) ;

(1) Il y a grande apparence, Milord, que cette statue & le globe sont creux & remplis d'un air plus léger que celui de l'atmosphère du fallon, en sorte qu'ils sont dans un parfait équilibre. Voilà comme d'habiles physiciens présens à ce récit expliquèrent

sans que cette merveille à laquelle on est accoutumé, effraie personne.

Autour de ce sanctuaire de la déesse regne un corridor étroit où se promènent pendant l'assemblée deux tribades qui gardent exactement toutes les portes & avenues. La seule entrée est par le milieu où se présente une porte à deux battans ; du côté opposé se voit un marbre noir où sont gravés en lettres d'or des vers dont je vous ferai bientôt le récit : à chacune des extrémités de l'ovale est une espèce de petit autel qui sert de poêle, qu'allument & entretiennent en dehors les gardiennes. Sur l'autel à droite en entrant est le buste de Sapho, comme la plus ancienne & la plus connue des Tribades ; l'autel à gauche, vacant jusque-là, devoit recevoir le buste de Mlle. d'Eon, cette fille la plus illustre entre les modernes, la plus digne de figurer dans la secte *Anandrine* ; mais il n'étoit point encore achevé, & l'on attendoit qu'il sortit du ciseau du voluptueux Houdon. Autour, & de distance en distance, on a placé sur autant de gaines les bustes des belles filles grecques, chantées par Sapho comme ses compagnes. Au bas se lisent les noms de *Thelesyle*, *Amythone*, *Cydno*, *Megarre*, *Pyrrine*, *Andromede*, *Cyrine*, &c. Au milieu s'élève un lit en forme

ce prodige qui tient beaucoup du roman. Ils citent même l'ouvrage d'un pere Joseph Galien, dominicain, ancien professeur de philosophie & de théologie dans l'université d'Avignon qui en 1755 a publié *l'art de naviger dans les airs*, établi sur des principes de physique & de géométrie.

de corbeille à deux chevers, où reposent la présidente & son élève; autour du fallon des carreaux à la turque garnis de coussins où siegent en regard & les jambes entrelacées chaque couple composée d'une mere & d'une novice, ou en termes mystiques *de l'incube & la succube*. Les murs sont recouverts d'une sculpture supérieurement travaillée, où le ciseau a retracé en cent endroits, avec une précision unique, les diverses parties secretes de la femme, telles qu'elles sont décrites dans le tableau de *l'amour conjugal*, dans *l'histoire naturelle* de M. de Buffon & dans les plus habiles naturalistes. Voilà une exacte description du sanctuaire dont je crois n'avoir rien omis; voici maintenant celle de ma réception.

Toutes les tribades en place & dans leurs habits de cérémonie, c'est-à-dire, les meres avec une lévite couleur de feu & une ceinture bleue, les novices en lévite blanche avec une ceinture couleur de rose, du reste la tunique ou chemise, & les jupons fendus & recouverts, on vint nous avertir Mad. de Furiel & moi que l'on étoit prêt à nous recevoir; c'est la fonction d'une des tribades gardiennes. Mad. de Furiel étoit déjà dans son costume; moi j'étois au contraire très-parée & dans l'habit le plus mondain.

En entrant je vis le feu sacré consistant en une flamme vive & odorante s'élançant d'un réchaud d'or, toujours prête à disparaître & toujours rallumée par les aromates pulvérisées qu'y jettent sans interruption la couple chargée de cette fonction extrêmement péni-

ble par l'attention continuelle qu'elle exige. Arrivée aux pieds de la présidente, qui étoit Mademoiselle Raucourt (1), Mad. Furiel dit :
 » Belle présidente & vous cheres compagnes,
 » voici une postulante : elle me paroît avoir
 » toutes les qualités requises. Elle n'a jamais
 » connu d'homme, elle est merveilleusement
 » bien conformée & dans les essais que j'en
 » ai faits, je l'ai reconnue pleine de ferveur
 » & de zele : je demande qu'elle soit admise
 » parmi nous sous le nom de *Sapho*. » Après
 ces mots nous nous retirâmes pour laisser dé-
 libérer. Au bout de quelques minutes l'une des
 deux gardiennes vint m'apprendre que j'avois
 été par acclamation admise à l'épreuve. Elle
 me déshabilla, me mit absolument nue, me
 donna une paire de mules ou de souliers plats,
 m'enveloppa d'un simple peignoir, & me ra-
 mena de la sorte dans l'assemblée où la pré-
 sidente ayant descendu de la corbeille avec
 son élève, on m'y étendit & me retira le pei-
 gnoir. Cet état, au milieu de tant de témoins,
 me parut insupportable, & je frétillois de
 toutes les manieres pour me soustraire aux
 regards, ce qui est l'objet de l'institution,
 afin qu'aucun charme n'échappe à l'examen :
 d'ailleurs, dit un de nos plus aimables poètes. (2)

L'embarras de paroître nue fait l'attrait de
 la nudité.

C'est ici le moment de vous apprendre quels
 sont ces vers que je vous ai promis & que vous

(1) Célèbre actrice de la comédie française.

(2) Le cardinal de Bernis dans ses quatre saisons
 ou quatre parties du jour.

attendez à coup sûr avec impatience : ils contiennent une énumération détaillée de tous les charmes qui constituent une femme parfaitement belle, & ces charmes y sont calculés au nombre de trente. On ne dit point au reste le nom de leur auteur, qui certainement n'étoit pas du sexe, & tribade du moins. Il n'est qu'un philosophe froid, capable d'analyser ainsi la beauté. Au reste, ces vers, très-originaux dans leur genre, ne m'ont point échappé de la tête. Les voilà. (2)

Que celle prétendant à l'honneur d'être belle,
De reproduire en soi le superbe modele

(2) Je crois, Milord, ces vers imités ou paraphrasés d'un poëte latin appelé Jean de Nevizan qui vivoit au 16^e. siècle & a composé un poëme intitulé *Sylva nuptialis*. Voici le morceau original que vous ferez sans doute bien-aise de comparer.

*Triginta hæc habeat quæ vult formosa videri
Femina ! sic Helenam fama fuisse refert.
Alba tria & totidem nigra ; & tria rubra puella
Tres habeat longas res , totidemque breves.
Tres crassas , totidem graciles , tria stricla , tot ampla ;
Sint ibidem huic formæ , sint quoque parva tria.
Alba cutis , nivei dentes , albique capilli :
Nigri oculi , cunnus , nigra supercilia ,
Labia , genæ atque ungues rubri. Sit corpore longa ;
Et longi crines ; sit quoque longa manus.
Sintque breves dentes , auris , pes , pectora lata ,
Et clunes ; distent ipsa supercilia ,
Cunnus & os striclum ; stringunt ubi singula stricla
Sint Venter , cunnus , vulvaque turgidula.
Subtiles digiti , crines & labra puellis ,
Parvus sit naxus , parva mamilla , caput.
Cum nulla aut rara sint hæc , formosa vocari ,
Rara puella potest , nulla puella potest.*

D'Helene

D'Hélène qui jadis embrasa l'univers,
 Etale en sa faveur trente charmes divers !
 Que la couvrant trois fois chacun par intervalle
 Et le blanc & le noir & le rouge mêlés
 Offrent autant de fois aux yeux émerveillés,
 D'une même couleur la nuance inégale.
 Puis que neuf fois envers ce chef-d'œuvre d'amour
 La nature prodigue, avare tour-à-tour,
 Dans l'extrême opposé, d'une main toujours sûre
 De ses dimensions lui trace la mesure :
 Trois petits riens encore, elle aura dans ses traits,
 D'un ensemble divin les contrastes parfaits.
 Que ses cheveux soient blonds, ses dents comme l'i-
 voire,
 Que sa peau d'un lys pur surpasse la fraîcheur ;
 Tel que l'œil, les fourcils, mais de couleur plus noire ;
 Que son poil des entours relève la blancheur.
 Qu'elle ait l'ongle, la joue & la levre vermeille.
 La chevelure longue & la taille & la main ;
 Ses dents, ses pieds soient courts ainsi que son oreille ;
 Elevé soit son front, étendu soit son sein :
 Que la nymphe sur-tout aux fesses rebondies,
 Présente aux amateurs formes bien arrondies :
 Qu'à la chute des reins, l'amant sans la blesser ;
 Puisse de ses deux mains fortement l'enlacer,
 Que sa bouche mignone & d'augure infaillible,
 Annonce du plaisir l'accès étroit pénible.
 Que l'anus, que la vulve & le ventre assortis,
 Soient doucement gonflés & jamais applatis.
 Un petit nez plaît fort, une tête petite.
 Un tétin repoussant le baiser qu'il invite ;
 Cheveux fins, levre mince, & doigts forts délicats
 Complètent ce beau tout qu'on ne rencontre pas.

C'est d'après ce tableau de comparaison qu'on
 procède à l'examen, mais comme depuis Hé-
 lène, il ne s'est point trouvé de femme qui
 ait réuni ces trente grains de beauté, on est
 convenu qu'il suffiroit d'en avoir plus de la
 moitié, c'est-à-dire, au moins seize. Chaque

couple vient successivement à la discussion & donne sa voix à l'oreille de la présidente qui les compte & prononce. Toutes furent en ma faveur, & après avoir reçu successivement l'accolade par un baiser à la florentine, je fus ramenée, & l'on me donna le vêtement de novice dans lequel je reparus avec Mad. de Furiel. Alors, me jettant aux pieds de la présidente, je prêtai entre ses mains le serment de renoncer au commerce des hommes & de ne rien révéler des mystères de l'assemblée; puis elle sépara en deux moitiés un anneau d'or sur chacune desquelles Mad. de Furiel & moi écrivîmes respectivement notre nom avec un poinçon; elle rejoignit les deux parties en signe de l'union qui devoit régner entre mon institutrice & moi, & me mit cet anneau au doigt annulaire de la main gauche. Après cette cérémonie, nous fûmes prendre notre place sur le carreau qui nous étoit destiné afin d'entendre le discours de vêtture que devoit, suivant l'usage, m'adresser la présidente : je supprime ce discours trop long pour vous être lu ici; car j'en ai conservé la copie (1), & puis la communiquer à ceux qui voudront connoître cette pièce d'éloquence unique.

Après le discours, la déesse remonta & dis-

(1) Je ne manquai pas de demander à Mlle. Sapho, cette pièce afin de juger si elle méritoit de vous être envoyée; mais elle n'a jamais pu la retrouver : pour m'en dédommager, elle m'a procuré un autre discours prononcé dans les mêmes circonstances & par le même orateur pour Mlle. Aurore, nouvelle acquisition qu'a fait cette année Mad. de Furiel,

parut; l'on retira les postes, les gardiennes, les *Thuriferes* (1) on laissa s'éteindre le feu & l'on passa au banquet dans le vestibule. Cependant les profanes ne pouvoient y venir pour servir, & l'on passoit les ustensiles de tables, les plats, les vins, &c. par des tours ou les novices les prenoient & faisoient le service. Au dessert l'on but les vins les plus exquis, surtout des vins grecs; on chanta les chansons les plus gaies & les plus voluptueuses, la plupart tirées des opuscules de Sapho; enfin quand toutes les tribades furent en humeur & ne purent plus se contenir, on rétablit les postes; on ralluma le feu, & l'on passa dans le sanctuaire pour en célébrer les grands mystères, faire des libations à la déesse, c'est-à-dire, qu'alors commença une véritable orgie... Ici, Milord, j'interromps la narration de l'historienne & j'étends un voile sur les tableaux dégoûtans qu'elle nous présenta. Je laisse courir votre imagination qui certainement vous les retracera d'un pinceau plus délicat & plus voluptueux. Je vous ajouterai seulement que dans cette académie de lubricité, il y a aussi un prix fondé, car il en faut par-tout; que ce prix est une médaille d'or, où d'un côté est représentée la déesse Vesta avec tous ses attributs & de l'autre se gravent les effigies & les noms des deux héroïnes qui dans cette lutte générale ont le plus long-temps soutenu les assauts

(1) Mot pris de la lithurgie sacrée : on appelle ainsi les enfans de chœur qui portent l'encens.

amoureux, & que ce furent Madame de Furielle & Mlle. Sapho qui remportèrent le prix.

Ici la belle cessa & demanda du répit. Ce récit qui n'avoit point paru long, parce qu'il étoit fort intéressant, l'avoit fatiguée peut-être plus que sa séance avec Mad. de Furiel; il étoit tard, il étoit plus qu'heure de se mettre à table : il fallut interrompre, non sans remettre à un autre jour la continuation; mais indéfiniment à cause des circonstances qui ne permettoient pas aux convives de se rassembler de sitôt. Ainsi, je vous laisse dans l'attente de la suite, comme j'y suis moi-même, & ce ne sera vraisemblablement que pour l'année prochaine.

Paris, ce 28 décembre 1778.

Apologie de la secte Anandryne, ou Exhortation à une jeune tribade par Mlle. de Raucourt, prononcée le 28 mars 1778.

Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.

Ces paroles sont tirées de la *seconde lettre aux femmes*, par Mlle. d'Eon.

C'EST ainsi que naguère s'écrioit celle dont vous voyez le buste pour la première fois offert à vos hommages; cette fille l'honneur de son sexe, la gloire du siècle, & par la réunion de ses talens divers, peut-être la plus illustre qui ait jamais existé, qui existera jamais; la plus digne sur-tout de figurer ici

d'occuper une prééminence que je ne dois qu'à l'indulgence de l'assemblée. Ce tendre épanchement, cet élan rapide, cette bouillante ardeur, ces mouvemens impétueux qui ramènent Mlle. d'Eon vers son sexe, sont d'autant plus honorables pour lui, que, travestie en homme dès le berceau, crue homme, éduquée en homme, ayant vécu continuellement avec des hommes, elle en a contracté les goûts, les allures, les habitudes; elle en a conquis, pour ainsi dire, tous les talens, tous les arts, toutes les vertus, sans se souiller d'aucun de leurs vices: investie de leur corruption, elle a toujours conservé la pureté de son origine. Au collège, dans les festins, dans les parties de plaisir les plus licencieuses, à la cour, au milieu des camps, & , quelquefois obligée de partager sa couche avec un sexe étranger, elle a résisté à tant de tentations dangereuses, & jusqu'à ce qu'elle pût avoir une compagne, trouvé en elle-même une jouissance préférable à celles dont l'attrait puissant l'aiguillonnoit sans cesse. Grâces vous en soient rendues, ô déesse auguste qui présidez à nos mystères! & vous, ma chère enfant, à qui cette exhortation s'adresse principalement, puissiez-vous profiter d'un si grand exemple! échappée dès votre tendre jeunesse aux séductions des hommes, goûtez le bonheur de vous trouver réunie au sein de vos pareilles, bonheur après lequel Mlle. d'Eon, commandée par les circonstances, a soupiré pendant si long-temps en vain.

Au reste, la secte anandryne n'est pas comme

tant d'autres qui ne sont fondées que sur l'ignorance, l'aveuglement & la crédulité; plus on en étudie l'histoire & les progrès, plus on augmente pour elle de vénération, d'intérêt & d'attachement. Ainsi donc, je vous en ferai voir d'abord l'excellence; puis on pratique mal ce qu'on ne connoît pas bien : *la lettre tue & l'esprit vivifie*; je veux augmenter votre zèle en l'éclairant, en vous apprenant l'importance & l'étendue de vos devoirs : enfin, la récompense au bout du terme est ordinairement ce qui anime & soutient l'athlète dans la carrière; je vous en propose une non pas comme tant d'autres propre à satisfaire uniquement l'orgueil, l'avarice, la vanité, mais à remplir votre cœur tout entier; c'est le plaisir. Je vous peindrai ceux que nous goûtons. Telle est la division naturelle de ce discours.

O Vesta ! divinité tutélaire de ces lieux ; remplis-moi de ton feu sacré ; fais que mes paroles aillent se graver en traits de flamme dans le cœur de la novice qu'il s'agit d'initier à ton culte : puisse-t-elle s'écrier avec autant de sincérité & d'ardeur que Mlle. d'Eon : *Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous !*

P R E M I E R E P A R T I E.

L'excellence d'une institution se détermine principalement par son origine, par son objet, par ses moyens, par ses effets.

L'origine de la secte anandryne est aussi an-

cienné que le monde ; on ne peut douter de sa noblesse , puisqu'une déesse en fut la fondatrice , & quelle déesse ! La plus chaste , dont l'élément qui purifie tous les autres est le symbole. Quelque contraire que cette secte soit aux hommes , auteurs des loix , ils n'ont jamais osé la proscrire ; même le plus sage , le plus sévère des législateurs l'a autorisée. Lycurgue , avoit établi à Lacédémone une école de tribaderie où les jeunes filles paroissoient nues , & dans ces jeux publics elle apprennoient les danses , les attitudes , les approches , les enlacements tendres & amoureux ; les hommes assez téméraires pour y porter les regards étoient punis de mort. On retrouve cet art réduit en système & décrit avec énergie dans les poésies de Sapho , dont le nom seul réveille l'idée de ce que la Grece avoit de plus aimable & de plus enchanteur. A Rome la secte anandryne recevoit dans la personne des Vestales des honneurs presque divins. Si nous en croyons les voyageurs , elle s'est étendue dans les pays les plus éloignés , & les Chinoises sont les plus fameuses tribades de l'univers ; enfin , cette secte s'est perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours ; point d'état où elle ne soit tolérée , point de religion où elle n'existe , sauf la juive & la musulmane ; chez les hébreux le célibat étoit odieux & les femmes frappées de stérilité étoient déshonorées , mais cette nation , toute terrestre & grossière , n'avoit pour but que de *croître & de multiplier* , & les juifs devinrent un si vilain peuple , que Dieu fut obligé de le renier. Quant

à la religion musulmane, on peut regarder encore les ferrails qu'elle favorise comme une tribaderie mitigée.

Il est vrai que l'objet de cette institution chez les Turcs est moins de propager le culte de notre déesse que d'exciter la brutalité du maître de tant de belles esclaves renfermées ensemble pour ses plaisirs. On raconte que le grand-seigneur actuel, lorsqu'il veut procéder à la formation d'un héritier de l'empire, fait ainsi rassembler toutes ses femmes dans un vaste salon du ferrail destiné à cet usage & appelé par cette raison la *pièce des Tours*. Les murs en sont peints à fresque, & toutes les figures de femmes de grandeur naturelle y représentent les postures, les attitudes, les accouplemens & les groupes les plus lascifs. Les sultanes se déshabillent nues, se mêlent, s'entre-lacent, réalisent & diversifient sous les yeux du despote blasé ces modèles qu'elles surpassent par leur agilité. Quand, l'imagination bien allumée par ce spectacle, il sent se ranimer ses feux engourdis, il passe dans le lit de la favorite préparée à le recevoir & opere des merveilles. En Chine les vieux mandarins se servent du même secours, mais d'une manière différente. Aux ordres de l'époux les actrices y sont accouplées dans des hamacs à jour; là, mollement suspendues, elle se balancent & s'agitent sans avoir la peine de se remuer, & le paillard, les yeux ardents, ne perd rien de ces scènes lubriques, jusqu'à ce qu'il entre lui-même en action. En ce sens, même chez les juifs maudits, la tribaderie fut introduite : sans

cet usage, qu'auroit fait Salomon de ses trois mille concubines ? Et , suivant les anecdotes secretees de quelques rabbins plus véridiques , le roi prophete , le saint roi David ne se servoit des jeunes Sunamites qu'il mettoit dans son lit , que pour ranimer sa chaleur prolifique en les faisant tribader par dessus son corps. Mais , il faut l'avouer , cette destination , ce mélange d'exercices mâles profanoit une si belle institution. C'est en Grece , c'est à Rome , c'est en France , c'est dans tous les états catholiques qu'on en saisit l'objet en grand & dans son véritable esprit. Dans les séminaires de filles établis par Lycurgue , le vœu de virginité n'étoit pas perpétuel ; mais elles s'y épuroient le cœur de bonne heure , & habitant uniquement entre elles jusqu'à ce qu'elles se mariassent , elles y contractoient une délicatesse de sensations , après laquelle elles soupiroient encore même dans les bras de leurs époux , & , quittes de leur rôle qui les appelloit à la maternité , elles revenoient toujours à leurs premiers exercices. Rien de si beau , rien de si grand que l'institution des Vestales à Rome. Ce sacerdoce s'y montrait dans l'appareil le plus auguste : garde du palladium , dépôt & entretien du feu sacré , symbole de la conservation de l'empire : quelles superbes fonctions ! Quel brillant destin ! Nos monasteres du sexe dans l'europe moderne , émanation du college des Vestales , en sont le sacerdoce perpétué ; mais n'en présentent plus malheureusement qu'une foible image par le mélange de pratiques minutieuses & de formules puériles. D'un autre

côté, les vierges n'y sont point assujetties au servile mécanisme de l'entretien d'un feu matériel; leur rôle vraiment sublime est de lever sans cesse des mains pures vers le ciel pour en attirer les bénédictions sur l'empire. Si leur ferveur s'éteint par une passion criminelle vers l'homme, dont la preuve sont les suites trop palpables d'une défloration évidente, elles ne sont pas punies de mort, mais subissent des peines canoniques plus terribles vu leur raffinement & leur durée. Comment donc, malgré les périls qui l'entourent, l'établissement s'est-il soutenu? Par ces moyens simples, faciles, efficaces, attrayants.

Une jeune novice est-elle tourmentée d'un prurit libidineux de la vulve? Elle a dans sa propre organisation de quoi l'appaîser sur le champ, la nature l'y conduit machinalement comme dans toutes les autres parties du corps où elle lui fait porter les doigts, afin, par un agacement salutaire, d'en supprimer ou suspendre les démangeaisons. Lorsque par cet exercice fréquent les conduits irrités & élargis ont besoin de secours plus solides ou plus amples, elle les trouve dans presque tout ce qui l'entourne, dans les instrumens de ses travaux, dans les ustensiles de sa chambre, dans ceux de sa toilette, dans ses promenades & jusque dans les comestibles. Par une heureuse confiance, ose-t-elle bientôt faire part de ses découvertes à une camarade aussi ingénue qu'elle? Toutes deux s'éclairent, s'aident réciproquement; elles s'attachent l'une à l'autre, elles se deviennent nécessaires, elles ne peuvent plus

s'en passer ; elles ne font plus qu'une ame & qu'un corps. Alors la vie ascétique leur paroît préférable à toutes les vanités du siècle ; les haïres, les cilices, ces instrumens de pénitence sont convertis en instrumens de volupté ; les jours de discipline générale & publique si effrayans pour les gens du monde, qui ne s'attachent qu'au nom, deviennent par ces accouplemens multipliés des orgies aussi délicieuses que les nôtres ; car la flagellation est un puissant véhicule de lubricité, & c'est sans doute des couvens que cet exercice est passé dans les écoles des courtisannes, qui l'enseignent à leurs élèves comme un agent victorieux propre à ressusciter au plaisir les vieillards & les libertins anéantis.

Quoi qu'il en soit, doux art de la tribaderie ! tes effets sont tels que la nonette quitte pour toi, biens, amis, parens, pere, mere ; qu'elle renonce aux propriétés les plus riches, aux jouissances les plus recherchées, aux affections les plus impérieuses, les plus innées dans le cœur de l'homme, aux plaisirs de l'hyménée si vantés, & qu'elle trouve dans toi la félicité suprême. Oh ! que tes charmes sont grands, que tes attraits sont puissans ! puisque tu dissipes les ennuis du cloître, tu rends la solitude ravissante, tu transformes cette prison odieuse en palais de Circé & d'Armide.

En voilà suffisamment, ma chere fille, pour vous faire connoître l'excellence de la secte anandryne : je ne veux pas trop fatiguer votre attention : il est temps de vous en ap-

prendre les devoirs, objet le plus essentiel de ce discours.

S E C O N D E P A R T I E.

Point d'institution humaine qui n'ait pour objet ou l'utilité ou l'agrément ; qui ne procure des avantages , ou ne donne des jouissances : il en est qui réunissent les deux & c'est le comble de la perfection. Telle est sans doute la secte anandryne , envisagée sous le point de vue sublime où je vous l'ai présentée dans la fondation du college des Vestales & des colleges religieux du sexe qui lui ont succédé & sont en honneur aujourd'hui dans notre rite. Il faut l'avouer, notre société dont il s'agit en ce moment , ma chere fille , n'a pas ce degré de mérite ; elle n'a pour principal & unique but que le plaisir ; mais pour l'obtenir , il y a une marche , des moyens , des obligations , ou , pour tout dire en un mot , des devoirs à remplir : les uns tendent à la conservation de la société ; car , sans elle , les effets manqueroient ; les autres à en maintenir l'harmonie ; car dans le trouble & le désordre on ne jouit point , ou l'on jouit mal ; les derniers à l'étendre & à la propager ; car rien de bien fait , sans ce goût , cette ferveur , ce zele qui , semblable à l'élément dont vous avez l'image sous les yeux , toujours en activité , gagne & absorbe tout ce qui l'environne. Reprenons & développons ces trois vérités ; afin de vous les bien inculquer dans la mémoire & dans le cœur.

Homage d'abord à la fondatrice de notre culte , à Vesta dont la statue constamment présente à nos assemblées & suspendue sur nos têtes est le garant de sa protection toujours subsistante , de sa vengeance toujours prête à éclater contre les prévarications & les infidélités. Invoquons-la souvent , non par de vaines prières , mais par des sacrifices & des libations. Point d'intempérie de langue , sagesse , réserve à l'égard de ce qui se passe dans nos assemblées , discrétion , silence parfait sur les mystères de la déesse , pour ne point éveiller la jalousie & l'envie ; soumission absolue à ses loix , qui vous seront expliquées , soit par celle occupant ma place dans les assemblées , soit par la mère aux soins de laquelle vous êtes confiée , & qui est chargée de vous diriger dans la vie privée ; mais sur-tout guerre vive & déclarée , guerre perpétuelle aux ennemis de notre culte , à ce sexe volage , trompeur & perfide , ligué contre nous , travaillant sans relâche à détruire notre établissement , soit à force ouverte , soit sourdement , & dont les efforts & les ruses ne peuvent être repoussés que par le courage le plus intrépide , que par la vigilance la plus infatigable.

Au reste , il ne suffit pas qu'un édifice soit établi sur des fondemens solides & durables , qu'il soit écarté des élémens destructeurs , & défendu contre les dangers qui peuvent le menacer : il faut encore qu'il offre aux regards de belles proportions , un accord , un ensemble , le grand mérite des chef-d'œuvres d'architecture ; il en est de même de notre édifice

moral. La tranquillité, l'union, la concorde, la paix en doivent faire le principal appui, l'éloge aux yeux des profanes; qu'ils ne voient en nous que des sœurs; ou plutôt qu'ils y admirent une grande famille où il n'y a d'autre hiérarchie que celle établie par la nature même pour sa conservation, & nécessaire à son régime. La bienfaisance envers tous les malheureux doit être un de nos caractères distinctifs, une vertu découlant de nos mœurs douces & liantes, de notre cœur aimant par essence; mais, c'est à l'égard de nos confrères, de nos élèves qu'elle doit se déployer. Communauté entière de biens, qu'on ne distingue pas la pauvre de la riche; que celle-ci se plaise au contraire à faire oublier à celle-là qu'elle fut jamais dans l'indigence; lorsqu'elle la produit dans le monde, qu'on la remarque à l'éclat de ses vêtemens, à l'élégance de sa parure, à l'abondance de ses diamans & de ses bijoux, à la beauté de ses coursiers, à la rapidité de son char; qu'en la voyant on la reconnoisse, on s'écrie: c'est une élève de la secte anandryne, voilà ce que c'est que de sacrifier à *Vesta*! C'est ainsi que vous en attirerez d'autres, que vous ferez germer dans le cœur de vos pareilles qui l'admireront, le désir, en l'imitant, de jouir de son sort.

- Ce zèle expansif pour la propagation du culte de la déesse doit principalement dévorer une tribade véritable; elle voudroit que tout son sexe, si c'étoit possible, participât au même bonheur qu'elle; du moins telles sont toutes celles que j'envisage ici, & dont une énumé-

ration rapide contribuera , ma chere fille , à votre édification plus que tout ce que je pourrois ajouter sur cette matiere.

Vous voyez d'abord deux femmes de qualité philosophes (1) s'arrachant à l'éclat & aux honneurs de la cour , aux attraits plus enchanteurs des hautes sciences qu'elles cultivent avec tant de goût & de succès , pour venir dans nos assemblées imiter la *simplicité de la colombe* , cet oiseau si cher à Vénus , si ardent dans ses combats.

A côté d'elles est la femme d'un magistrat , sinon célèbre , au moins fameux pendant plusieurs années (2) ; mais qui dédaignant de s'associer à la renommée de son mari , s'arrachant aux caresses conjugales , aux délices de la maternité , s'est élevée au-dessus de tout respect humain , afin de se livrer avec plus de recueillement , & sans relâche au culte de notre société & à ses travaux.

Sa voisine est une marquise (3) adorable , luttant avec elle d'enthousiasme pour la secte anandryne , bravant tous les préjugés , franchissant dans les brûlans accès de sa nymphomanie ce que les indévots à notre culte , appellent toutes les bienséances , toute honnêteté publique , toute pudeur ; comme le maître

(1) Mad. la duchesse de *Urbirex* & Mad. la marquise de *Terracénés*.

(2) M. de Furiel a été procureur-général pendant toute la durée du parlement Maupeou , & l'on peut se rappeler combien il a fait parler de lui ,

(3) Mad. la marquise de *Téchul*.

des dieux, subissant même quelquefois les métamorphoses les plus obscures (1) pour faire des profélytes à la déesse.

Celle dont le front est ceint d'une double couronne de myrthes & de lauriers, est la Melpomene moderne, l'honneur du théâtre François (2), qui depuis près de trois lustres qu'elle s'en est retirée, y a laissé un vuide non encore rempli & peut-être irréparable. Aujourd'hui, chargée de l'institution du fils d'un souverain (3), elle voit à ses pieds les grands de cette cour; trop instruite par une longue expérience, par des maladies cruelles du danger du commerce des hommes, elle en dédaigne & les hommages & les soupirs; sous prétexte de former son pupile, elle partage son temps entre le séjour de la Germanie & de cette capitale; elle vient se délasser de ses importantes occupations dans notre sein, avec une ferveur toujours nouvelle.

Nous possédons encore sa digne émule, la Melpomene de la scène lyrique (4), grande actrice; elle étoit en outre cantatrice délicieuse, elle nous passionnoit par les accens de sa voix enchanteresse; esprit enjoué & malin, elle répand avec autant de facilité que de graces les bons mots, les saillies, les sarcasmes. Entourée de ce que la ville & la cour avoient

(1) On a vu quelquefois Mad. de Téchul se travestir en femme de chambre, en coiffeuse, en cuisinière, pour parvenir auprès des objets de sa passion.

(2) Mlle. Clairon.

(3) Un petit prince d'Allemagne, un margrave.

(4) Mlle. Arnould.

de plus séduisant, elle a succombé à son tour; aujourd'hui c'est une brebis égarée rentrée au bercaïl de la déesse : dans la maturité de l'âge, elle cherche à faire oublier les égaremens de sa jeunesse.

Vous passerois-je sous silence, illustre étrangère (1), & l'amitié qui nous lie m'empêcherait-elle de vous rendre justice, de publier comment vous avez préféré aux bienfaits, à l'amour d'un prince, frère d'un grand roi (2) les affections plus douces & plus vives de votre sexe? Vous avez repoussé ses embrassemens augustes pour mes embrassemens.

Vous ne ferez point oubliée, novice prématurée (3), qui, profitant des grands exemples qui vous étoient offerts, avez marché à pas de géant dans la carrière, & avant l'âge avez mérité de monter au premier degré.

Je crois, sans amour-propre, pouvoir me citer après tant d'autres, & ne seroit-ce pas faire injure au choix de l'assemblée, si, nommée par elle pour la présider, je m'avouois sans talens & sans capacité? On fait le sacrifice que je viens de faire tout récemment (4)

(1) Mlle. Souck, Allemande.

(2) Mlle. Souck étoit entretenue par un frère du roi de Prusse.

(3) Mlle. Julie, jeune tribade, formée par Mlle. Arnould & Mlle. Raucourt.

(4) Mlle. Raucourt venoit de quitter M. le marquis de Bievre, non sans l'avoir plumé considérablement; il lui avoit assuré une rente viagère de 12000 livres, ce qui la faisoit appeler par ce seigneur calembouriste *l'ingrate Amaranthe*, (l'ingrate à ma rente.)

pour me livrer toute entiere au penchant qui m'a toujours dominée & dont je fais gloire.

Tels sont , ma chere fille , les grands modes que vous avez à imiter : vous y ferez encore mieux encouragée quand je vous aurai fait la peinture des plaisirs qu'on goûte dans notre société.

T R O I S I E M E P A R T I E .

Par la malheureuse condition de l'espece humaine , nos plaisirs sont pour l'ordinaire passagers & trompeurs ; ils sont au moins futiles , vains & courts. On les poursuit , on les obtient avec peine ; on en jouit avec inquiétude , & ils entraînent le plus souvent après eux des suites funestes. A ces caracteres on reconnoît principalement ceux que l'on goûte dans l'union des deux sexes. Il n'en est pas de même des plaisirs de femme à femme ; ils sont vrais , purs , durables & sans remords. On ne peut nier qu'un penchant violent n'entraîne un sexe vers l'autre ; il est nécessaire même à la reproduction des deux , & sans ce fatal instinct , quelle femme de sang froid pourroit se livrer à ce plaisir qui commence par la douleur , le sang & le carnage ; qui est bientôt suivi des anxiétés , des dégoûts , des incommodités d'une grossesse de neuf mois , qui se termine enfin par un accouchement laborieux dont les souffrances sont la mesure , & le point de comparaison de celles dont on ne peut calculer ou exprimer l'excès ; qui vous tient pendant six semaines en danger de mort , & quelquefois

est suivi, durant toute une longue vie, de maux cruels & incurables. Cela peut-il s'appeler jouir ? Est-ce là un plaisir vrai ? Au contraire, dans l'intimité de femme à femme nuls préliminaires effrayans & pénibles, tout est jouissance ; chaque jour, chaque heure, chaque minute cet attachement se renouvelle sans inconvénient : ce sont des flots d'amour qui se succèdent comme ceux de l'onde, sans jamais se tarir, ou, s'il faut s'arrêter dans ce délicieux exercice, parce que tout a un terme, & qu'à la fin le physique cesse de répondre aux épanchemens de deux ames si étroitement unies, on se quitte à regret, on se recherche ; on se retrouve, on recommence avec une ardeur nouvelle, loin d'être affoibli, irrité par l'inaction.

Les plaisirs de femme à femme sont non-seulement vrais, mais encore purs & sans mélange. Indépendamment des maux physiques, précédant, accompagnant & suivant les plaisirs de cette espèce entre homme & femme, d'où l'on peut leur refuser justement la qualification de vrais, il est des maux que j'appelle moraux, parce qu'ils affectent l'ame spécialement, qui troublent & empoisonnent ces jouissances. Je ne parle pas des combats continuels imposés dans nos mœurs à une jeune fille, pour receler, dissimuler sa passion, pour repousser les caresses d'un homme aimable qu'elle provoqueroit, qu'elle agaceroit, entre les bras de qui elle se précipiteroit si elle cédoit à l'impulsion de son cœur. Je suppose, ce qui n'arrive que trop fréquemment, qu'elle ait suc-

ombé, la voilà dans les raviffemens ; dans les extases ; ne faut-il pas qu'elle s'y foustraie, qu'elle use de stratagème afin d'éviter la fin même de la nature , la conception. Si elle s'oublie une seconde, il est trop tard , elle porte dans son propre sein le témoin de sa faute , un accusateur qui la confond. Que de soins, que d'inquiétudes, que de tourmens si elle veut dérober ce fatal mystère, & fasse le ciel , qu'afin d'éviter le déshonneur, elle ne soit pas forcée de recourir au plus affreux des crimes !

Je fais que dans l'hyménée ces inconvéniens sont supprimés ; mais il en entraîne d'autres : le plus grand & le plus inévitable , c'est le dégoût du mari : la facilité, la répétition de la jouissance de l'objet le plus enchanteur, rassassient l'homme à la longue , à plus forte raison quand il est époux , c'est-à-dire, attaché par un lien indissoluble , & que le plaisir est pour lui un devoir. C'est ce qu'avouoit un de nos agréables (1) les plus vantés, qui croyoit ne persiffler qu'en petit-maitre & parloit en philosophe. Possesseur d'une femme, au printemps de l'âge, réunissant tous les attraits, toutes les graces, tous les talens, toutes les vertus , lorsqu'on lui reprochoit de la délaisser pour des prostituées , il répondoit : *Rien de plus vrai, mais elle est ma femme.*

Sans doute il est des consolateurs & des consolations pour une pareille Ariadne ; les plaisirs furtifs & défendus n'en sont que plus

(1) M. de Monville.

attrayans, encore faut-il que le mari ne soit pas un de ces *eunuques au milieu du ferrail*, n'y faisant rien & nuisant à qui veut faire (1), que la jalousie ne s'en mêle pas, autrement c'est un enfer. Cette passion peut exister aussi entre tribades, elle est même inséparable de l'amour; mais quelle différence, puisqu'elle ne sert chez nous qu'à l'aiguïser, & tourne presque toujours au profit de la jouissance! Oui, c'est ce sentiment qui donne à nos plaisirs une solidité, une durée dont ceux des hommes ne sont pas susceptibles.

En effet, imaginons la femme la plus chérie & la mieux fêtée de son époux ou plutôt de son amant? A chaque caresse qu'elle en reçoit, elle doit craindre que ce ne soit la dernière, au moins y est-elle un acheminement? Les baisers décolorent le visage, les attouchemens flétrissent la gorge, le ventre perd son élasticité par les grossesses; les charmes secrets se délabrent par l'enfantement. Par quelle ressource la beauté ainsi dégénérée rappellera-t-elle l'homme qui la fuit? Je me trompe, il lui est toujours attaché; il n'a point cessé de l'aimer, le cœur brûle encore pour elle; mais la nature s'y refuse, elle est dans la langueur, dans la froideur, dans l'engourdissement; tout l'hommage qu'il peut rendre à son amante, c'est de ne lui être point infidèle; c'est de ne

(1) C'est un eunuque au milieu du ferrail,
Qui n'y fait rien & nuit à qui veut faire.

Tout le monde connoît l'épigramme de Piron qui finit ainsi.

L E T T R E X.

Sur l'église de Saint-Sulpice, sur la restauration de la chapelle de la Vierge, sur le peintre Greuze & sur quelques-uns de ses ouvrages.

4 Janvier 1779.

QUOIQUE par goût, Milord, je ne fréquente pas beaucoup les églises de cette capitale; cependant j'y suis quelquefois entraîné par complaisance pour des dames qui m'obligent de les y accompagner. Ce tour vient de m'arriver à la fin de l'année dernière, où j'ai assisté à la messe de minuit, suivant un rite antique de la religion catholique, & qui remonte sans doute jusqu'à la primitive église. Le jour de Noël on commence à célébrer le saint sacrifice dès la nuit. La rareté d'une pareille cérémonie, qui ne revient qu'une fois par an, en forme un spectacle très-couru. Il attire non-seulement la foule des fideles, mais les curieux & les indévots. Certaines églises sont renommées pour la richesse de leur décoration, pour la noblesse & la pompe avec lesquelles on y officie; il en est où un virtuose fameux vient toucher de l'orgue & traîne à sa suite tous les amateurs : dans les couvens de filles, c'est communément une musique douce & recueillie qui enchante; enfin par-tout on recherche les jolies femmes qui y viennent étaler

ler leur mondanité. L'occasion me conduisit à Saint-Sulpice ; je connoissois déjà ce magnifique édifice , comme tous les grands monumens de Paris ; mais je ne l'avois pas encore vu avec cet appareil & cette immensité de gens de qualité & de peuple , coup-d'œil déjà très-impofant. La chapelle de la vierge nouvellement restaurée me frappa fur-tout ; l'éclat des lumieres lui donnoit un brillant incroyable , & je crus être dans un palais de fées , ou , pour me rapprocher davantage de la circonstance , dans la Jérusalem céleste. Ne pouvant dans ce moment vifiter à mon aife cette chapelle , & avec tout le détail qu'elle exige , je me propofai d'y retourner dans un temps de repos , & c'est ce que je viens de faire. Je vous connois trop ami des arts pour ne pas vous en donner une notice.

Autrefois , Milord , durant votre féjour dans cette capitale , il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de Saint-Sulpice , qu'on ne vous ait invité à voir cette superbe basilique commencée depuis près d'un demi-siècle (1) : alors fans doute , elle étoit déjà debout , au moins dans fes masses principales & méritoit l'attention des connoiffeurs. En effet , moins vaste que Notre-Dame , moins hardie que Saint-Eustache , c'est la troisieme église de Paris.

(1) Toute l'église a été commencée en 1645 : la reine Anne d'Autriche pofa la premiere pierre le 20 février 1646 : il est ici question feulement d'une efpece de réconftitution totale imaginée dès 1733 qui lui a fait changer de face absolument.

Elle se distingue par une solidité majestueuse. Des critiques la lui reprochent comme un défaut : ils disent que c'est une carrière de pierres ; pour moi , je ne pense pas de même : outre que , pour en bien juger , il faut attendre que le portail soit fini & dans le point de vue projeté , par l'abattis des maisons qui l'offusquent (1) & l'ouverture de la place qui lui doit servir d'avenue ; cette affiette formidable ne meffied point , ce me semble , à un temple du Seigneur : image du catholicisme , aux exercices duquel il est consacré , ce monument doit paroître , pour ainsi dire , inébranlable aux coups du temps , comme lui aux efforts de l'enfer dont les portes ne sauroient prévaloir contre cette religion auguste. (2)

Quoi qu'il en soit , Milord , dans la persuasion que cet édifice religieux a déjà été l'objet de votre curiosité & de vos recherches , qu'il vous est encore présent à la mémoire , je ne vous entretiendrai ni de son architecture ni de sa décoration. Je passe sous silence ces bénitiers singuliers formés de conques marines (3) rappelant trop les idées pro-

(1) Le séminaire de Saint-Sulpice sur-tout , très-voisin du portail , auroit besoin d'être transporté ailleurs , & il n'est pas aisé de lui trouver dans le voisinage un emplacement convenable & de l'étendue nécessaire : il y a grande apparence que les choses resteront encore long-temps dans cet état.

(2) *Et porta inferni non praevalerunt adversus eum.* Rappelez-vous , Milord , votre écriture sainte.

(3) Ces coquilles , envoyées en présent par la république de Venise à François premier , ont été

fanés & voluptueuses de la conque de Vénus; les beaux marbres noirs où sont gravés en lettres d'or avec un faste apostolique les noms des prélats qui ont assisté à sa bénédiction (1); ce méridien (2), ornement philosophique, étranger au lieu saint, où le fidele ne doit entrer qu'après s'être dépouillé de l'enflure du savoir (3), qu'après s'être revêtu de la simplicité de l'esprit, que le bandeau de l'ignorance sur les yeux; enfin ces tribunes supérieures, dorées, fermées de glaces, ornées de balcons magnifiques, où les vieilles duchesses dans la mollesse de leur luxe, couchées nonchalamment sur des coussins d'édredon, viennent prier Dieu ou écouter sa parole.

Quant au portail, comme je vous l'ai observé plus haut, il n'est point encore achevé & ne le sera pas vraisemblablement de sitôt; c'est la toile de Pénélope qu'on défait & refait à mesure. Le premier curé (4) vouloit les tours rondes. Le second (5) les a demandées quarrées; celui actuel (6) a désiré qu'on les rétablît rondes, mais plus élevées & sur une lanterne quarrée, afin de contenter tous les

tirées du garde-meubles du roi, & données par Louis XV au curé de Saint-Sulpice.

(1) En 1745, il y avoit vingt-un prélats consacrateurs & douze spectateurs, les agens du clergé & les députés du second ordre à l'assemblée décennale de cette année.

(2) Tracé par l'astronome le Monnier.

(3) *Scientia inflat*, dit encore l'écriture sainte.

(4) M. Languet.

(5) M. Delau.

(6) M. De Tersac.

goûts : jamais le mot d'Horace sur l'inconstance de l'homme ne fut mieux appliqué, *mutat quadrata rotundis*. Au reste, on prétend que c'est une politique de ces pasteurs qui perpétuent l'ouvrage pour continuer à jouir des fonds qui y sont affectés (1). Je passe tout de suite à la chapelle de la Vierge, objet capital de ma lettre, qui mérite d'autant plus que j'entre dans quelques détails, qu'elle est aujourd'hui le point de ralliement des artistes & des amateurs ; mais d'où ils partent bientôt pour se diviser & se partager suivant le parti qu'ils prennent dans la querelle élevée au sujet de sa restauration.

Cette chapelle, commencée en même temps que Saint-Sulpice, n'étoit pas encore couverte douze ans après (2) ; ce fut l'actif & zélé Languet qui en pressa les travaux, qui la changea par les conseils des divers artistes (3), & la fit mettre dans l'état où vous l'avez vue autrefois ; du même ordre que les bas côtés, elle faisoit ensemble avec le reste de l'édifice ; depuis, par les métamorphoses qu'elle a subies, elle est insensiblement sortie de l'accord général, & aujourd'hui c'est un oratoire isolé,

(1) On avoit institué une loterie appelée *la loterie de Saint-Sulpice*, dont les fonds étoient destinés à la bâtisse de l'église : cette loterie a depuis été réunie à la loterie royale de France, sauf à en distraire certaines sommes pour appliquer aux ouvrages pieux qu'on voudra.

(2) En 1657 lorsque mourut M. Olier, le curé sous lequel avoit commencé la construction de l'église.

(3) De Meffonnier & de Servandoni.

ou plutôt une petite église dans une grande église, ce qui, suivant moi, est un défaut & peche contre l'unité, qualité essentielle à tous les chef-d'œuvres; mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le plafond peint à fresque par le célèbre le Moine, que vous avez eu le bonheur de considérer dans toute son intégrité, a certainement causé votre admiration, cependant la composition très-considérable peut vous avoir échappé, & il faut vous la rappeler pour vous mettre plus au fait de la contestation; je vais suivre l'esquisse (1) de l'auteur qui peut seule me guider aujourd'hui.

Ce poème pittoresque consiste en cinq groupes, dont quatre se rapportent au principal & lui sont subordonnés. Dans celui-ci la Vierge est assise sur un nuage au milieu d'une multitude d'anges qui portent ses attributs; d'autres esprits célestes à l'opposite, mais dans une région inférieure, forment un concert pour chanter ses louanges & célébrer ses gran-

(1) Il y a deux esquisses de ce plafond, l'une dont le Moine fit présent à M. Languet le 11 mai 1733, lorsque ce curé, enchanté de son ouvrage, lui donna une gratification extraordinaire; l'autre vendue à l'inventaire de M. Randon de Boiffes 6000 liv. & qu'on attribue à Nattoire son élève. C'est ce qui rend la première beaucoup plus chère, puisqu'on en a offert jusqu'à 10000 livres; on la voit dans une des chapelles de l'église: quant à la seconde, elle est chez un particulier, qui veut bien la montrer, & c'est sur celle-là que j'établis ma description, parce que l'on convient aujourd'hui qu'elle est parfaitement semblable au plafond, tel qu'il avoit été exécuté par le Moine.

deurs (1). Elle intercede la divinité figurée par Jehova dans une gloire, en faveur des paroissiens qui lui sont présentés par Saint-Pierre (2) & Saint-Sulpice. Ces paroissiens forment une grande multitude de peuple qu'on voit en prières, occupant une partie du bas du plafond. Ils ont à leur tête leur pasteur (3) dans le costume de sa dignité ; il est accompagné de ses jeunes élèves, des demoiselles de la communauté (4) dont il est le fondateur.

Sur les côtés à droite paroissent les peres de l'église & les chefs d'ordres qui ont plus particulièrement célébré la mere de Dieu ; à gauche les vierges qui se sont mises sous sa protection & qui reçoivent des palmes de la main d'un ange.

Tel est le sujet sublime de l'esquisse, auquel, de l'aveu même des ennemis de le Moine, répond très-bien l'exécution. La gloire en est d'un ton vraiment céleste, la gradation harmonieuse & les groupes qui sont, pour ainsi dire, absorbés dans la lumière, se détachent tous avec netteté sur un fond pur & argen-

(1) On prétend que c'est le même groupe qui avoit été peint par *Lafosse* au dôme des invalides.

(2) Je ne vois pas trop ce que fait ici Saint-Pierre, à moins que l'église n'ait été ou ne soit encore en partie sous son invocation, ce que je n'ai pu éclaircir.

(3) M. Olier. Le Moine par adulation vouloit faire figurer là M. Languet, qui eut la modestie de renvoyer cet honneur au premier fondateur.

(4) Appellées singulièrement les *Demoiselles de la communauté de l'intérieur de la Sainte Vierge*.

tin ; l'œil distingue sans fatigue les divers objets dans une nuance convenable à la place qu'ils occupent. Ses détracteurs se retranchent à certifier qu'il y avoit autant de différence entre l'esquisse & le plafond qu'entre un excellent tableau & une copie médiocre. (1)

Quoi qu'il en soit, depuis l'incendie de la foire Saint-Germain (2), ce plafond, absolument dégradé par les soins même qu'on avoit pris afin de le préserver de l'élément destructeur qui en étoit si voisin, il a fallu songer à le réparer (3). Au refus de ses anciens, qui n'ont point voulu se compromettre vis-à-vis d'un peintre aussi renommé, M. Callet s'en est chargé. Ce jeune artiste (4), qui ne manque pas de talent ni de génie, mais qui vraisemblablement a encore plus de présomption, au-

(1) Je tire cette étrange assertion d'une lettre anonyme insérée au journal de Paris du 21 septembre dernier, & l'auteur en cite pour preuve un jugement prononcé dans la *description de Paris* par Piganiol.

(2) En 1761.

(3) Ce plafond étoit dans un état déplorable : dix ou douze figures étoient absolument tombées, plusieurs crevaillées, & le tout si délabré, que dans l'assemblée de la fabrique qui en suivit la visite, il y eut des avis pour l'effacer entièrement & en faire blanchir la voûte, du moins c'est ce qu'on lit dans une lettre anonyme insérée au journal de Paris du 15 septembre dernier.

(4) Il a exposé pour la première fois au salon, comme agréé, en 1777 ; il a peint le plafond du salon des petits appartemens du Palais-Bourbon, & à Gènes le plafond du salon de M. le marquis de Spinola.

lieu de s'affervir, comme il lui étoit prescrit, à l'esquisse de le Moine, a voulu corriger ce maître & y ajouter du sien ; sous prétexte d'une suppression faite dans l'ordonnance de l'architecture, qui laissoit un vuide dans le bas du plafond, il l'a rempli d'un grand nombre de pauvres & de malades conduits à la Sainte Vierge par M. Languet. Outre que ce groupe n'est qu'une répétition de celui de M. Olier, une forte de pléonasme dans la composition, on reproche à ce peintre de n'avoir point proportionné ses figures à celles de le Moine, de les avoir rendues lourdes & colossales ; on les trouve encore mal dessinées, d'une couleur crue, & très-peu entendues de perspective : défaut d'autant plus reprehensible dans M. Callet, qu'il en faisoit la base de sa critique de le Moine, de son dénigrement, de l'espece de dédain qu'il affectoit de mêler ses travaux aux siens ; on pense qu'il auroit beaucoup mieux fait de substituer à ces personnages des masses de roche prolongées. Au reste, on appelle sa restauration un *replâtrage*. Avant, le plafond avoit une harmonie douce, une harmonie délicieuse de tons, de la netteté dans l'effet, & du charme dans le coloris, attributs distinctifs des œuvres de cet habile maître, qui mettoit une grace infinie même dans ses incorrections. On n'y voit plus qu'un cliquetis de couleurs âcres, on n'y apperçoit plus aucune masse de clairs & d'ombres ; aucuns objets ne se détachent les uns des autres ; c'est une cacophonie insupportable & un amas indigeste de figures, qui semblent toutes

prêtes à tomber en bloc sur la tête des spectateurs.

Quoiqu'il y ait de l'exagération dans la critique, comme il arrive toujours dans ces sortes de guerres entre gens du métier, je ne puis disconvenir, Milord, qu'elle ne soit fondée à bien des égards & ne pas adopter les idées de l'auteur. De leur côté, les partisans de M. Callet ont poussé l'injustice jusqu'à ravalier le Moine de la façon la plus indigne, jusqu'à répandre que son plafond étoit un de ses ouvrages les plus médiocres, même une mauvaise chose qui devoit rebuter tout artiste d'y mettre la main, & qu'il falloit savoir beaucoup de gré à ce jeune élève d'avoir eu la noble audace d'en réparer les défauts.

Tandis que les amateurs se divisent & s'injurient (1) à l'occasion de la coupole, ils se réunissent davantage pour donner de justes applaudissemens au surplus de la restauration; la partie de l'architecture est fort exaltée pour l'adresse dont M. de Wailly a masqué les défauts de ses prédécesseurs qui avoient donné une élévation trop disproportionnée à la voûte; il y a joint une arriere-voussure, décorée avec autant de richesse que de goût; il s'est en même temps ainsi ménagé la facilité d'obvier au défaut de lumière, de dissiper les ténèbres enveloppant presque toute l'année les peintures du plafond, de lui procurer plus efficace-

(1) Ce qu'on peut voir dans le journal de Paris, champ de bataille de ces Messieurs.

ment, par des reflets heureux , ce que les italiens appellent *Lontanza*.

L'art avec lequel il a donné plus de profondeur à la niche de la Vierge par une trompe (1) bien imaginée , est d'autant plus louable que , sans cet attendrissement , on n'auroit pu jouir de la belle composition du statuaire.

Vous avez autrefois vu , Milord , dans cette chapelle une Vierge d'argent massif , résultat plus riche que bien travaillé de la pieuse industrie du curé mettant à contribution tous les offices de son quartier dont on l'accusoit plaisamment de dérober la vieille vaisselle pour en faire fabriquer sa statue : on a fait fondre cet espece de lingot & l'on l'a voulu remplacer par un chef-d'œuvre sorti des mains du premier sculpteur actuel , de Pigal. Elle lui fait un honneur infini dans l'esprit des connoisseurs. La douceur , la modestie , la pureté immaculée enfin empreintes sur son visage causent un enthousiasme général ; des gens difficiles ne trouvent pas le Jesus assez mignard , c'est qu'ils ne font pas attention que ce n'est qu'un enfant de quelques mois. Mais cette Vierge , dont la perfection n'auroit été ressentie que des artistes ou des gens de goût , placée dans sa niche , auroit ressemblé à mille autres dont les églises sont remplies. L'architecte , de concert

(1) Espece de voûte en saillie , ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'une trompe ou conque marine : d'autres en donnent une définition plus puérile ; ils disent que cette figure s'appelle *trompe* parce qu'elle trompe les yeux.

sans doute avec le sculpteur , a voulu que ce chef-d'œuvre eût quelque chose de plus caractérisé , qui frappât la multitude & fixât l'attention. Pour faire valoir davantage la statue , il a proposé de lui donner des accompagnemens & de former du tout une espece de scene dont elle seroit l'objet principal & à laquelle toutes les autres figures seroient sacrifiées & ne serviroient que de repouffoir. Voici le plan de sa fiction.

Il suppose que la Sainte Vierge est envoyée du ciel aux hommes pour vaincre les ennemis de leur salut & leur donner un Sauveur ; il a saisi le moment où dans une gloire brillante, *amictio sole*, elle descend sur la terre représentée par un globe. Elle y foule aux pieds le serpent , le plus terrible fléau de l'humanité : elle leur présente son fils , le restaurateur du genre-humain. A côté du globe paroît Saint-Joseph assis sur un nuage , du côté opposé Saint Jean l'Evangéliste , tous deux invitent le peuple à rendre ses hommages à Marie.

Du même côté que Saint-Jean figurent Saint Joachim & Sainte Anne , & de l'autre l'ange Gabriël , tous en contemplation. (1)

Quoiqu'il n'y ait pas un grand effort de génie dans cette vaste machine , on ne peut disconvenir cependant qu'elle ne produise beau-

(1) La Vierge est en marbre & de sept pieds de proportion. Les autres statues , toute la gloire & les nuages sont en stuc , fait avec de la poussière de marbre. C'étoit M. Pigal le neveu , qui étoit chargé de cette partie.

coup d'effet & n'en impose singulièrement, surtout au moyen du jour, qui, ménagé à propos, y jette un éclat ravissant.

Il seroit fastidieux, Milord, de suivre en détail, la récapitulation de la foule des richesses prodiguées pour l'embellissement de cette chapelle. L'architecture, la sculpture, la peinture, la ciselure, la dorure (1), tous les arts se sont épuisés comme de concert en sa faveur, & pour ceux qui n'ont point vu les églises d'Italie, c'est à coup sûr, ce qu'on peut admirer de plus magnifique. Je préfère de vous entretenir d'un tableau d'un autre genre que j'ai été voir en même temps que la chapelle, tandis que je faisois, pour ainsi parler, mon cours de beaux arts. Il s'agit d'un chef-d'œuvre de M. Greuze.

Vous avez sans doute été surpris, Milord, qu'en vous faisant l'année dernière la revue des illustres de l'académie de peinture, je ne vous aie fait aucune mention de ce grand artiste dont la réputation est si prodigieusement répandue chez l'étranger; c'est qu'il n'est plus de l'académie, ou du moins c'est que son nom placé sur la liste seulement pour mémoire, il n'expose point & ne mêle en rien ses ouvrages avec ceux de ses confreres; piqué de n'a-

(1) Outre les artistes nommés, il ne faut point oublier M. *Mouchy*, auteur du tabernacle, espece de piédestal qui porte un agneau sur la croix & le livre des sceaux; MM. *Molivier* & *Lachemait*, auteurs de la sculpture en ornemens; M. *Hervieux*, chargé de la ciselure & dorure en bronze; enfin M. *Vallée*, de toute la dorure qui est à l'huile, soit brunie, soit mate.

voir pu être reçu peintre d'histoire (1) dans son temps, & d'avoir été rélégué dans la classe des peintres de genre, il se retira tout-à-fait & fit fallon chez lui. Comme la modestie n'est pas sa vertu dominante, il affecte de lutter seul contre l'académie entiere, il dit hautement qu'on ne voit que des enluminures au fallon, & que c'est dans son atelier qu'on trouve des tableaux. Il est certain que si, pour être peintre d'histoire, il faut un sujet héroïque, des pensées sublimes, un dessein grand, un style noble, une maniere fiere, des accessoires magnifiques, un coloris solide & brillant; ce n'est point là le talent de M. Greuze; mais, si, comme je le pense, l'expression des passions est le premier mérite d'un pareil artiste, M. Greuze possède cette partie au suprême degré. Il est vrai qu'il ne choisit point ses traits dans l'histoire grecque ou romaine, que ses acteurs ne sont ni des empereurs, ni des rois, ni des guerriers; que ce ne sont pas même de riches citadins, car c'est ordinairement dans les campagnes, ou dans la foule du peuple qu'il les prend. Il passe toute sa vie entiere à étudier cette sorte d'hommes: le soir, quand il veut se délasser de ses travaux, il se rend aux petits spectacles, aux boulevards, dans les guinguettes, & là il cherche ses per-

(1) En 1769 M. Greuze avoit composé pour son tableau de réception le sujet de *l'empereur Sévere reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner...* les juges ne trouverent point ce sujet traité de maniere à faire admettre son auteur dans la classe de l'histoire.

sonnages ; il les trouve , les étudie & se dispose à les mettre en scène. Le tableau qui attire aujourd'hui tout Paris fait la suite d'un de l'année passée , intitulé *la malédiction paternelle* : il doit lui servir de pendant. Pour que vous entendiez mieux cette nouvelle composition , il faut vous donner une idée de la première.

L'auteur suppose qu'un jeune homme libertin a passé la nuit avec un recruteur , qu'il rentre chez son père à dessein d'en tirer de l'argent , ou de s'enrôler , s'il ne lui en donne pas. Ce vieillard infortuné s'indigne des menaces du vaurien ; il entre dans une colère horrible , & ce sentiment prévalant sur celui de la douleur , il se soulève , les cheveux hérissés , le corps tremblant , & de ses mains étendues & desséchées il repousse l'ingrat & de sa bouche entr'ouverte semble le maudire. Celui-ci , frappé comme d'un coup de foudre , malgré la fureur qui le possédait dans le moment même & qui est indiquée par le poing qu'il ferme encore avec rage , est arrêté dans sa fuite ; sa mère se met à son passage , & l'expression de la tendresse faible de celle-ci contraste à merveille avec l'autorité imposante de son mari. On voit sur cette figure un reste de fraîcheur , & de beauté altérées par les ans & flétri par les chagrins que lui a donné ce fils qu'elle a gâté. Quatre enfans répandus dans cette scène jouent des rôles différens proportionnés à leur sexe , à leur âge & à leur caractère. L'une des sœurs cherche à apaiser par ses prières & par ses larmes le père irrité ; une autre plus raisonnable fuit son frè-

re , l'exhorte au repentir & à prévenir les malheurs qui vont fondre sur lui ; un petit garçon tient le fuyard par la basque de son habit , & ne pouvant encore démêler la cause de tout ce tapage , dans sa frayeur s'attache à ce qu'il peut ; un dernier moins vif est plongé dans la tristesse & comme atterré par ce spectacle ; il regarde son pere , & cherche à deviner le sujet de son état violent. Enfin , un huitieme personnage termine ce chef-d'œuvre de composition. C'est le recruteur qu'on voit à l'écart , qui rit de ce qui se passe & attend sa proie avec impatience. Voici maintenant la seconde partie du drame.

Le pere de famille languissant depuis l'évasion de son fils qu'il a été forcé de maudire , succombe enfin au chagrin qui le consume ; au moment où il expire , par un incident trop brusqué à mon gré dans un tableau où il ne peut être prévu , préparé , annoncé comme dans une piece de théâtre , le fils arrive introduit par sa mere qui lui montre son ouvrage & lui reproche d'avoir hâté les jours du vieillard. Douleur du jeune homme : en proie tout entier à son repentir , il frappe d'une main sa poitrine , il tient sa tête de l'autre , & devient par son désespoir l'objet de l'intérêt général des spectateurs qui se rassemblent sur lui. Cet intérêt s'augmente encore à la vue d'une béquille à ses pieds , indiquant qu'il est estropié. Le reste de la famille joue dans cette scene , comme dans la premiere , des rôles proportionnés à l'âge , aux caracteres de chacun , aux circonstances où il se

trouve. La fille aînée s'est mariée pendant l'absence de son frere ; son enfant de trois ou quatre ans augmente le nombre des personnages : ému des larmes de sa mere, il ne voit qu'elle ; il lui tend ses bras innocens , comme pour la consoler : la cadette peu accoutumée au spectacle de la mort , se flatte que son pere vit toujours ; elle est dans la ruelle du lit , elle lui presse la main , elle la porte contre son cœur ; mais cette main glacée ne lui confirme que trop ce qu'elle craint. A côté de celle-ci le plus jeune des garçons s'afflige moins de l'état de son pere que de celui de sa sœur ; le calme , la sérénité de la vertu qui respirent sur le visage du vieillard lui dérobent encore les traits hideux d'une nature sans vie. Sur le devant du lit est placé son frere déjà dans l'âge de la raison & des sentimens religieux , un genou en terre près d'un tabouret sur lequel est un livre ; il y lisoit les prieres des agonisans ; le cri d'effroi répandu dans la chambre au moment où le pere a passé , l'a fait cesser ; il baisse la tête & est presque suffoqué par ses larmes. Il n'est pas jusqu'à un chien qui figure dans l'action ; il envisage son maître ; il semble douter que ce soit lui , & son instinct ne lui fait que trop pressentir son malheur. Assurément si les grands peintres ont admis ces animaux dans les scènes les plus héroïques (1), pourquoi les excluroit-on de ces

(1) Je vois entre autres au Luxembourg dans la galerie de Rubens, trois chiens qui figurent au couronnement de Médicis.

scènes villageoises dont ils augmentent le naturel & la vérité. C'est là le caractère distinctif des ouvrages de M. Greuze. Rien de mieux senti que les deux que je viens de vous décrire; tous les airs de tête variés y expriment des passions différentes & quelquefois plusieurs ensemble. Le spectateur partage tour-à-tour les affections de chaque acteur de ce poëme pittoresque en deux actes, dont l'intérêt croît par degrés & qui produit plus d'effet que le plus beau sermon. On dit que l'auteur compte ainsi traiter une suite de pareils sujets moraux, & il fera bien de s'y tenir; car, à ne considérer son talent que du côté du mécanisme, sa manière le rapproche plus de ce genre; son pinceau est terne, ses couleurs sont mal empâtées, ses draperies mesquines; mais il entend à prodige la magie du clair obscur. Quant à l'invention & au génie, je crois qu'il en a plus qu'aucun des peintres françois actuels: par son défaut de noblesse s'il ne vaut rien dans la tragédie, il est excellent pour le drame, pour le larmoyant, c'est le *la Chaussette* (1) de la peinture.

Pour moi, Milord, peut-être penserez-vous qu'en fixant les yeux sur une chapelle, & sur ces scènes funebres, c'est commencer l'année un peu tristement; mais je vous égayerai la prochaine fois. J'ai invitation pour me trouver avec Mlle. Sapho incessamment.

Paris, ce 4 janvier 1779.

(1) Poëte françois qu'on regarde ici comme le premier inventeur du comique larmoyant, ou drame bourgeois.

L E T T R E X I.

Suite de la confession d'une jeune fille.

ENFIN, Milord, je puis tenir l'engagement que j'ai contracté & que vous me sommez de remplir. Je vais vous révéler la suite de la confession de la jolie pénitente à laquelle vous me semblez assez disposé à donner l'absolution. M. Clos nous a réunis dans la neuvaine des rois pour tirer le gâteau, & Mlle. Sapho, qui en étoit l'objet, n'a pas manqué de s'y trouver. Après les complimens d'usage dans cette saison, & chacun ayant payé à la nymphe le tribut qu'exige la galanterie françoise, elle a repris son récit de la sorte.

Depuis près de quinze mois je résidois dans la petite maison de Mad. de Furiel; j'y étois entretenue dans l'appareil du luxe le plus propre à satisfaire la vanité; ma passion favorite; d'ailleurs, je nageois dans tous les délices, dans tous les plaisirs : mon éducation étoit fort avancée non-seulement par rapport aux premiers élémens; mais encore dans les arts d'agrément. Je ne parlois plus le langage du village; je lisois, j'écrivois, je chiffrois très-bien; je cousois, je brodois, je faisois de la tapisserie, du filet; je dansois avec grace, je chantois proprement; je pinçois de la harpe; ces occupations diversifiées remplissoient mes loisirs, & les jours couloient rapidement. Il

ne me manquoit rien en apparence , je me croyois la plus heureuse des femmes ; lorsqu'une aventure bizarre me fit connoître la félicité suprême & me plongea bientôt après dans un abyme de maux.

La fameuse Bertin , marchande de modes de Mad. de Furiel , avoit ordre de me fournir tous les ajustemens de son ressort & notre correspondance étoit fréquente. Une demoiselle de boutique affidée alloit & venoit entre nous. Celle-ci profitoit de ses courses pour se rendre à la dérobée chez son amant ; c'étoit un coëffeur , nommé Mille , très-joli garçon , tout jeune , d'une taille moyenne & qu'à sa fraîcheur , à son coloris vermeil , on auroit pris volontiers pour une fille. Dans ses visites , il étoit naturel que sa maîtresse l'entretint de l'objet qui lui procuroit la félicité d'avoir avec lui des entrevues fréquentes ; elle lui en parla si souvent & avec tant d'éloges de ma figure & de mes charmes , qu'elle lui alluma l'imagination & qu'il devint amoureux de moi sur sa seule description. Sa passion se fortifia tellement , qu'elle n'y put tenir & résolut de juger par lui-même de celle qu'il ne connoissoit encore qu'en idée. Il s'y prend adroitement ; il fait porter sa curiosité moins sur moi que sur ma façon d'être , que sur le local que j'habitois : il propose à cette ouvrière , un jour qu'elle aura quelque chose à m'apporter , de le laisser se travestir sous ses habits & de le lui confier. Sa maîtresse bien fêtée jusque-là , ne conçoit aucun soupçon , & dupe de cette tournure , elle y consent. Quelques

jours après, Mad. Bertin l'ayant chargée d'un chapeau pour moi ; elle va trouver Mille, elle lui arrange sa baigneuse, son manteau de lit & tous les autres accessoires féminins nécessaires à son déguisement, puis il prend à deux mains le carton énorme qui contenoit le chapeau & part, tandis qu'elle se met dans son lit pour l'attendre : il arrive, on l'introduit auprès de moi ; à son aspect je témoigne ma surprise de voir un nouveau visage ; la prétendue fille des modes me répond que sa camarade est malade & qu'elle est chargée de son département. Au surplus, elle se félicite de l'événement ? elle a vu bien des dames, des demoiselles, elle en voit tous les jours ; mais jamais rien d'aussi charmant ; c'est à juste titre qu'on appelle le lieu où j'habite un temple, puisque je suis une divinité. La louange est le poison de l'homme, à plus forte raison de la femme, & le mien par-dessus tout. Cette oraison prononcée du ton affectueux d'une dévote qui seroit au pied de l'autel, me plut singulièrement : je prenois du chocolat ; j'ordonnai qu'on en apportât une seconde tasse pour son déjeuner, & je me mis à causer avec l'ouvrière que je trouvois pleine d'esprit & de sensibilité.

Dans le courant de la conversation elle me parla en ces termes : « Vous me paroissez, Mademoiselle, jouir du sort le plus fortuné, tel que vous le méritez ; cependant je trouve qu'il manque une chose essentielle à votre félicité ; je suis fâchée de vous voir sevrée du commerce des hommes. Assurément je

» n'aime point ce sexe, je n'ai jamais eu la
 » moindre intimité avec aucun être mâle; je
 » n'en ai nullement le goût & je ne pense pas
 » qu'il me vienne; mais on peut faire autre
 » chose que de coucher avec eux. Enfin, c'est
 » la moitié du genre humain pour laquelle
 » nous sommes faites. Pourquoi vous priver de
 » tant d'hommages que vous recevriez d'eux?
 » Votre amour-propre ne seroit-il pas satisfait
 » de voir à vos genoux tous ces roués aimables
 » dont abondent & la cour & la ville,
 » de venger par vos dédains les autres femmes
 » crédules dont ils abusent tous les jours.»
 Et sur ce que je lui répondis en riant qu'elle
 ne disoit pas vrai, qu'elle m'avoit l'air d'une
 grande libertine. « Non, continua-t-elle, je
 » vous jure, je vous parle comme si j'étois
 » aux pieds de mon confesseur; je n'ai point
 » d'amant, je suis conformée même de façon
 » à ne pouvoir guere goûter le commerce des
 » hommes; au contraire, je suis folle des
 » femmes. Entre nous autres nous n'avons
 » rien de caché: si vous voulez je vous montrerai
 » quelque chose de fort extraordinaire;
 » je souhaiterois bien que vous m'estimassiez
 » digne d'être attachée à vous, ou comme
 » ouvrière, ou comme coëffeuse, ou comme
 » femme-de-chambre; comptez que vous n'aurez
 » jamais été si bien servie.»

Cette liberté, cette aisance de la part d'une
 subalterne que je voyois pour la première fois,
 qui m'auroient indignée peut-être contre une
 autre, me plurent dans celle-ci, sans doute
 par une sympathie secrète dont je ressentis

déjà les effets sans en connoître la cause, surtout quand s'approchant de moi, me prenant les mains, les caressant, les baissant, elle m'ajoute : « Allons, laissez-vous toucher ; soyez » ma petite maîtresse, ma souveraine ; recevez- » moi sous votre loi, » je me sentis dévorée d'un feu bien plus violent que tout ce que j'avois éprouvé jusqu'alors ; mais ne paroissant encore que céder à la curiosité ; je vais à la porte, je ferme le verrouil & lui dis en revenant : « Voyons donc cette merveille, ce que » vous savez faire. » Elle joue un moment la timidité ; elle rappelle l'intervalle qu'il doit y avoir entre une ouvrière & moi ; elle s'étonne elle-même de son effronterie : il ne faut l'attribuer qu'à l'excès de la passion que lui ont tout-à-coup inspiré mes charmes : puis, bientôt devenue plus hardie, elle couvre ma gorge de ses baisers, prend ma main & la porte doucement à « Montre, m'écriai-je, tu es un » homme, & je suis perdue. » Cependant ma main, comme retenue par une force magnétique, ne lâchoit point prise ; même pour arrêter la sienne qui faisoit des progrès & me rendoit les titillations ravissantes que je procurois au téméraire, en sorte que nous consumâmes tous deux réciproquement notre sacrifice ensemble, mais avec un tel spasme de ma part que j'en restai en syncope. Ayant bientôt repris sa première vigueur, il profite de mon état pour entrer dans la route du vrai bonheur & me livrer un assaut si terrible que la douleur me rappelle à la vie ; j'allois crier, lorsque le plaisir fait expirer ma plainte sur

mes lèvres. Quand , après plusieurs extases répétées presque coup sur coup j'eus le loisir de me reconnoître & de parler , je voulus savoir à qui j'avois eu à faire & comment il avoit ourdi cette intrigue. N'osant m'avouer quel il étoit , Mille me fit une histoire : il se dit fils de Mad. de Furiel ; m'ayant apperçue plusieurs fois dans le carrosse de sa mere aux boulevards & dans sa loge aux spectacles , il s'est senti jaloux d'elle ; il est devenu amoureux fol de moi : ne sachant ni comment m'entretenir , ni comment me voir ; instruit de l'impossibilité de parvenir à moi sous sa forme ordinaire , il a imaginé de corrompre quelqu'une de mes surveillantes ; ayant encore échoué , il s'est retourné du côté des ouvrières à mon service , & il bénit l'amour de lui avoir suggéré ce stratagème qui lui a réussi complètement. Il estime toutefois prudent que l'agente de son succès l'ignore : il va lui dire que j'ai été inexorable & qu'il perd tout espoir ; je dois de mon côté ne faire aucun reproche à la demoiselle & garder le plus profond silence. Il va se faire faire des habits de femme & il s'introduira désormais de lui-même aux heures & de la maniere que je lui indiquerai : je ne puis qu'approuver ces sages résolutions & je le quitte , non sans lui témoigner mon desir de le revoir bientôt.

Mon premier soin fut de prétexter une incommodité afin de me ménager quelques jours de repos , & par des lotions doucement astringentes de dérober à la connoissance de madame de Furiel les vestiges des ravages que

le monstre m'avoit causés. A ce soin dut bien-tôt en succéder un autre non moins essentiel : j'eus des vomissemens, des mal-aises, tous les symptômes de la grossesse, des suppressions sur-tout impossibles à cacher à mes femmes qui en rendirent compte à Mad. de Furiel & l'alarmerent sur mon état ; mais le plus difficile étoit de soutenir deux copulations dont l'une m'étoit devenue également insipide & fatigante par les efforts de l'autre trop attrayante, à laquelle se livroient avec emportement toutes mes facultés. Vous concevez que ces divers incidens ne pouvoient que préparer une femme si clairvoyante à la découverte d'un mystère qui devoit éclater tôt ou tard.

De son côté, Mille, fort embarrassé à son retour de témoigner à sa maîtresse sa reconnaissance telle qu'il avoit coutume, & telle qu'elle l'attendoit, fut obligé d'avoir recours à quelque mensonge, & de la laisser sortir du lit comme elle y étoit entrée ; elle se consola dans l'espoir que cela iroit mieux une autre fois ; même anéantissement, elle ne put plus douter de son refroidissement, & que ce refroidissement ne vînt de quelque autre allure. Il s'agit de la découvrir ; ses soupçons ne portoient nullement sur moi, d'après ma réticence absolue, d'après ce que lui avoit dit son amant, d'après la persuasion où elle étoit qu'il n'étoit venu chez moi qu'une fois, & sur-tout d'après le peu d'analogie qu'il devoit y avoir entre un coëffeur & une demoiselle aussi richement entretenue. Sans le hasard elle auroit donc été long-temps à espionner. Un matin qu'elle ve-

noit

noit m'apporter quelques modes, elle observe de loin sortir une fille ressemblant beaucoup à Mille; celui-ci ne pouvoit la distinguer dans sa thérèse; elle veut s'éclaircir : elle suit par derrière la fille déguisée; elle se confirme dans son idée, lorsqu'elle la voit entrer dans la rue, dans la maison, dans la chambre de Mille. Elle frappe, on ne répond point; elle regarde par le trou de la serrure, elle le voit occupé à se déshabiller. Elle frappe plus fort; il répond qu'on attende un moment; enfin il ouvre : quelle surprise lorsqu'il trouve sa maîtresse ! il rougit ; il lui demande excuse ; mais il ne savoit qui c'étoit, il sort de son lit ; il a été incommodé toute la nuit ; il n'a eu que le temps de passer une robe de chambre : elle n'est plus dupe de tous ses mensonges, dont elle connoît la fausseté ; elle trouve d'abord sur lui-même, sur sa chemise, des indices de son infidélité ; elle furete ensuite, & reproduit à ses yeux l'habillement qu'il vient de quitter, & déposant trop bien contre lui, elle fait semblant encore d'ignorer d'où il sort ; elle veut le savoir, elle ne lui accordera sa grace qu'à ce prix. Toute cette recherche étoit accompagnée d'un torrent d'injures, d'invectives, de menaces qui l'effraient ; il avoue tout pour en être quitte. Elle n'a plus rien à apprendre, elle sort redoublant de fureur & lui souhaite pour dernier adieu que Mad. de Furiel, instruite de sa perfidie, lui en paie incessamment le salaire, & le fasse assommer dans les bras de sa conquête. Elle ne s'entient pas à ce pronostic, ayant laissé à l'in-

fidele quelques jours de repentir sans qu'il en profite, elle se rend chez Mad. de Furiel & l'instruit de ce qui se passe. Cette dénonciation; jointe à ce qui avoit précédé, est un coup de lumiere pour celle-ci, qui ne doute plus d'être ma dupe; mais elle en veut acquérir la preuve plus certaine. Elle avoit eu soin de se faire donner le signalement le plus exact de ce garçon travesti en fille; elle s'en informe aux surveillantes, dont le rapport est parfaitement semblable : elle donne ordre la premiere fois que cette fille viendra, de la laisser passer sans aucune difficulté, mais de venir l'avertir sur le champ. L'occasion ne tarde pas à se présenter d'obéir à Mad. de Furiel : on court l'instruire; elle arrive. Nous étions enfermés dans mon boudoir; elle en fait enfoncer les portes; nous avions eu le temps de nous remettre en posture décente; mais trop d'indices nous trahissoient, notre silence, notre stupeur sur-tout, nous ne pouvions articuler une parole. Elle s'adresse à moi & s'écrie : « Malheureuse, voilà donc comme tu » tiens tes engagemens, tes sermens? Voilà » comme tu reconnois mes soins, tu paies mes » bienfaits, tu me rends amour pour amour ! » Ingrate, as-tu pu t'oublier à ce point ? Et » dans quels lieux ? Dans des lieux où tout » auroit dû te rappeler à la reconnoissance » & te reprocher ton crime, où tu ne pou- » vois faire un pas, porter tes regards, étend- » dre ta main, au loin, de près, autour de » toi, sur toi, sans rencontrer des marques » de ma foiblesse & des preuves de ta perfidi-

» die ! Comment n'as-tu pas craint que cette
 » ottomane même , théâtre infame de tes plai-
 » sirs , ne s'animât tout-à-coup , ne se soulevât
 » d'indignation pour rejeter de son sein celle
 » qui la fouilloit , qui la pressoit par une pro-
 » titution abominable dont jusque-là elle n'a-
 » voit jamais été le témoin & la complice?...
 » Au reste , c'est ma faute : que pouvois-je
 » attendre d'une fille née de la boue , dont
 » l'ame aussi basse que son origine devoit né-
 » cessairement s'en ressentir. » Alors elle se
 » tut , oppressée par la vivacité de son apostro-
 » phe ; elle versa des pleurs , non de tendresse ,
 » mais de désespoir & de rage. Cependant j'é-
 » tois revenue de ma première frayeur & lui
 » dis : « Madame , je ne ferai point de men-
 » songe ici. Je ne désavouerai point ma faute ;
 » trop prouvée , que vous appelez un crime ;
 » si c'en est un , c'est celui de la nature , c'est
 » le vôtre. Vous savez par votre propre ex-
 » périence qu'on ne peut se soustraire à son
 » penchant , que les promesses ni les sermens
 » ne peuvent rien contre elle , que tôt ou
 » tard elle reprend son empire ; mais je me
 » défendrai du crime plus réel d'ingratitude.
 » Ce sentiment n'est point dans mon cœur , il
 » est loin de moi ; je suis pénétrée de vos
 » bontés ; je m'en souviendrai toute ma vie ;
 » je voudrois les payer de mon sang ; & si
 » mes services vous sont agréables , je con-
 » sens à vous les rendre jusqu'à mon dernier
 » soupir , à être votre esclave ; mais c'est tout
 » ce que je puis faire , & je renonce autre-
 » ment à tous vos bienfaits. Au surplus , vous

« voyez que je n'ai point fait un choix indi-
 gne & dont vous ayez à rougir : *c'est le sort*
 « *de mon sang de s'enflammer pour vous* : j'ai
 « passé des bras de la mere dans ceux du fils..
 « Mon fils ! qu'entends-je ? » répond avec fu-
 reur Mad. de Furiel , jetant un regard terrible
 sur Mille. « Est-ce que le scélérat auroit eu
 « l'imprudence d'imaginer une pareille fable ?
 « Mon fils , un vil coëffeur.... » A ces mots
 Mille , sentant qu'il n'y avoit plus à reculer ,
 que tout le mystere étoit dévoilé , sans lui ré-
 pondre , se précipite à mes genoux , convient
 de sa supercherie , m'en demande pardon , la
 rejette sur la crainte de me déplaire par un
 nom obscur & sa profession d'artisan ; cherche
 son excuse dans son amour , & se croit par-
 donné , puisqu'il m'a plu. Frappé de cette autre
 découverte , je n'avois pas encore ouvert la
 bouche , mais mon silence ne pouvoit que s'in-
 terpréter favorablement. Mad. de Furiel au
 comble de la rage continue & termine de la
 sorte. « Je pourrois vous faire infliger sur le
 « champ la punition que vous méritez tous
 « deux ; mais vous êtes des créatures trop
 « méprisables à mes yeux pour que je m'a-
 « baïsse à la vengeance. Qu'on la dépouille
 « de tout ce qui m'appartient ; qu'on lui rende
 « ses habits de paysanne ; qu'on la mette à la
 « porte avec son greluchon , & qu'elle aille
 « bientôt obtenir ailleurs la correction réser-
 « vée à ses pareilles. » On exécute les or-
 dres de ma bienfaitrice. Je ne me déconcerte
 point , & d'un grand sang froid je prends Mille
 sous le bras. « Allons , mon ami , lui dis-je ,

» je te pardonne ta ruse & la perte de ma
 » fortune , tu as de quoi m'en dédommager ;
 » tu vaux mieux que tout ce qu'on m'ôte.
 » Sortons au plutôt de cette moderne So-
 » dôme , avant que la foudre du ciel tombe
 » & l'écrase. »

Le coëffeur me conduit à son appartement ;
 il m'y recueille , il a grand soin de moi ; cela
 va le mieux du monde pendant quelques jours ;
 & peut-être aurions-nous vécu long-temps
 heureux ensemble , sans la fille de mode , sa
 première maîtresse. Outrée de perdre le fruit
 de sa méchanceté , de voir qu'elle a tourné
 contre ses propres vues , & au-lieu de nous
 séparer , nous a réunis plus étroitement , sa
 jalousie s'accroît au point de venir souvent
 nous faire des scènes , des algarades qui alar-
 ment les voisins de Mille ; ils me prennent
 pour une catin des rues ; ils en portent des
 plaintes au commissaire , & une belle nuit on
 vient m'arracher du lit de mon amant pour
 me conduire à Saint-Martin.

Je ne vous peindrai point en détail , cette
 prison consacrée aux femmes de mauvaise vie ,
 séjour aussi horrible que dégoûtant. Il suffira
 de vous la représenter comme la sentine de
 tous les vices , le théâtre de toutes les impu-
 dicités , où se débitent toutes les ordures ,
 toutes les grossièretés , tous les juremens , tous
 les blasphèmes de la débauche la plus crapu-
 leuse , & par fois la plus énergique. Heureu-
 sement ce n'est qu'un dépôt , un lieu de pas-
 sage pour aller à ce que nous appelons *la*
grande maison , c'est-à-dire , l'hôpital général.

Il n'est sans doute aucun de vous, Messieurs, qui n'ait lu le court & magnifique éloge qu'en fait Mad. Gourdan dans le chef-d'œuvre d'éloquence érotique qu'on a jugé digne d'être transmis à la postérité : il faut toutefois beaucoup rabattre de son enthousiasme. Ce lieu de correction, quoi qu'elle en dise, tout aussi abominable què le premier, ne seroit pas moins susceptible de corruption & au physique & au moral, si d'une part, il n'étoit pas vaste & plus aéré, & si de l'autre un ministre patriote n'avoit imaginé d'appliquer au travail tant de mains criminelles, & en préservant de l'oisiveté ces malheureuses captives, de faire tourner à l'avantage commun, leur punition. Le lieutenant-général de police actuel, non moins homme d'état, a perfectionné ce plan que M. de Malesherbes n'avoit pu qu'ébaucher, & les salles immenses de l'hôpital, dont l'air pestilentiel eût autrefois corrompu la vertu la plus pure si elle y fût entrée, sont devenues des laboratoires, sinon édifiants, au moins utiles. Au reste, comme j'étois grosse, ainsi que j'en fis la déclaration, qu'il fut aisé de vérifier, on me mit dans un quartier séparé; j'y fus traitée fort doucement; j'y accouchai; l'on me soigna très-bien jusqu'à mon parfait rétablissement, & l'on me renvoya; en sorte que je sortis heureusement de cette prison, presque sans la connoître que par ouï-dire; mais je n'avois pas le sol; je n'avois point de hardes, rien à mettre en gages pour faire de l'argent, & je ne savois où donner de la tête, sur-tout quand après avoir été chez Mille, j'appris que,

tourmenté par sa mégere, & pour se soustraire à ses persécutions, il s'étoit engagé avec un seigneur étranger, & étoit parti pour la Russie. Il avoit vendu tous ses effets & les miens, il n'avoit pas daigné me donner le moindre secours, s'informer de moi, & m'avoit laissée dans le dénuement le plus absolu. Je compris alors, mais trop tard, la vérité que m'avoit dit ma bienfaitrice de la légèreté, de l'inconstance, de la perfidie, de la scélératesse des hommes; je résolus bien de ne m'attacher à aucun de ma vie : cependant il falloit exister, & je ne vis d'autre ressource que d'aller demander un asyle à Mad. Gourdan. Je ne connoissois guere encore Paris; je ne savois point sa demeure ni la rue de cette femme célèbre; mais je m'imaginois que tout le monde devoit la savoir, & j'interrogeois tous les passans. Les uns ne me répondoient point, d'autres me rioient au nez; les dévotes faisoient des signes de croix : une d'elles, après cette simage, m'envifage, me prend la main & me dit : « Mon enfant, vous n'êtes pas faite pour » aller là; j'ai pitié de votre ingénuité; bénissez la providence, & remettez-vous en mes » mains; je vous placerai mieux qu'en pareil » lieu. Venez chez moi d'abord, & faites-moi » votre confession. » Je la suivis non loin d'ici, dans la rue du Bacq, près des missions étrangères où étoit son domicile. Je suis naturellement franche; d'ailleurs je n'avois point eu le temps d'arranger une histoire; j'étois pressée par le besoin. Je pris confiance en cette femme, & lui racontai de point en point tout

ce qui m'étoit arrivé , dont au fond je n'avois nullement à rougir , puisque j'avois été entraînée dans mes divers dérèglemens par une fatalité presque inévitable. De son côté , elle avoit des raisons pour être indulgente , & ne voyoit pas avec peine , par tout ce que je lui apprenois , que je n'en étois que plus propre à la destination qu'elle vouloit me donner.

Elle me dit à son tour qu'elle s'appelloit Mad. Richard , qu'elle étoit veuve & sans enfans , que son époux avoit été loueur de chaises à l'église des missions étrangères , d'où elle avoit eu occasion d'aller dans la maison , de faire connoissance avec ces Messieurs ; que pour mieux s'insinuer auprès d'eux , elle avoit pris le parti de jouer le rôle de dévore ; qu'elle s'étoit attachée à l'un de ces gros bonnets & faire sa pénitente ; qu'ayant essayé dans une confession d'éprouver ce que la chair pourroit sur lui sous prétexte de lui exposer ses scrupules de la maniere dont son mari opéroit l'œuvre avec elle , c'étoit avec une vraie satisfaction qu'elle avoit reconnu qu'il n'étoit pas insensible ; ce qui l'encouragea , quoiqu'il l'eût beaucoup grondée cette fois , & lui eût enjoint d'être désormais plus réservée & d'abréger pareils détails , à redoubler la seconde fois de lasciveté dans sa description. Celle-ci plus adroite rouloit sur une infidélité commise envers son mari , en cédant enfin aux instances d'un galant , dont les séductions l'avoient fait succomber. Elle s'aperçut que ce péché ne déplaisoit point tant au grave personnage dans le cœur duquel se glissoit déjà , malgré lui ,

l'espoir d'être quelque jour aussi heureux ; il la réprimanda pourtant encore , mais avec moins de sévérité , l'appellant sa chère pénitente & l'exhortant à venir souvent au tribunal de la pénitence pour extirper ce malheureux penchant qui l'entraînoit vers l'homme. Après avoir , par ces heureuses tentatives , ébranlé la vertu du Ministre de Jésus-Christ , elle résout de lui porter le dernier coup. Il s'agit d'un songe voluptueux. Ce n'est plus une fornication , un simple adultère , c'est un sacrilège , un inceste spirituel ; avec un prêtre , avec un religieux , avec son... elle n'ose achever , tant elle est effrayée de l'énormité de son crime , quoiqu'il n'ait point été réalisé & n'ait eu lieu qu'en rêve. Pour le coup , il oublie son rôle , ou plutôt il en use dans toute son étendue , il veut savoir avec qui , il la presse , il lui ordonne de la part de Dieu , qu'il représente de n'avoir rien de caché. Enfin elle se rend à la volonté du ciel.... C'est avec son confesseur qu'elle croyoit être couchée , c'est avec lui.... Cet aveu étoit trop artificieusement préparé pour ne pas produire son effet. Il jette le trouble tout-à-la-fois dans le cœur & l'âme du directeur ; il en perd la tête ; il balbutie , il ne fait rien de ce qu'il dit , ni ce qu'il fait ; la chair se révolte avec une impétuosité qu'il n'avoit pas encore éprouvée , il cherche machinalement à la dompter , il s'agite , il se secoue , il tombe dans une frénésie délicieuse ; sa chair se tait , mais il rougit de la victoire ; il n'a rien de plus pressé que de se débarrasser de la pénitente par une prompte

absolution , & d'aller ensevelir sa honte dans sa cellule.

Celle-ci n'avoit rien perdu de ce qui se passoit : elle conçoit qu'il ne s'agit plus que de faire naître l'occasion d'un tête à tête avec lui pour compléter la séduction ; qu'il faut profiter du moment où son imagination est exaltée. Elle prétexte une maladie , on étoit dans la quinzaine de pâques : elle envoie son mari prier son confesseur de vouloir bien venir l'entendre : il arrive en diligence ; elle étoit au lit dans une grande propreté ; il l'interroge avec un vif intérêt sur son état. Elle n'en fait rien elle-même , ce sont des vapeurs , c'est une mélancolie profonde , une langueur générale , ou plutôt c'est un feu secret & dévorant , ce n'est plus un songe , c'est une réalité continue , elle est atteinte d'une passion violente qu'elle combat en vain , & cependant passion d'autant plus folle que dans le cas même où la grace l'abandonneroit , où le démon l'emporteroit , ce seroit sans espoir de retour de la part de celui qui en est l'objet , personnage grave , éminent en vertu , & qui ne daigneroit pas jeter les yeux sur elle ; elle se retourne en même temps ; elle offre à ce témoin qui ne perdoit rien une gorge ravissante & qu'elle a en effet assez belle , puis le regardant avec tendresse , elle continue : « Oui , vous voyez en moi , mon pere , » la plus coupable des péchereuses : c'est au » tribunal de la pénitence même , c'est en y » déposant mes iniquités , que je me couvrois » de nouvelles , que je puisois un amour sacri- » lege , incestueux. Ah ! que ne puis-je quit-

» ter les habits de mon sexe , prendre un ha-
 » bit religieux , aller vivre auprès de lui , le
 » servir , ne le point quitter & repaître au
 » moins sans cesse mes regards du plaisir de
 » contempler sa face vénérable : car il a l'air
 » majestueux comme vous , le regard benin &
 » doux , la voix onctueuse & touchante ; je
 » crois le voir & l'entendre.... Malheureuse
 » qu'ai-je dit ! Hélas ! vous ne lui ressemblez
 » que trop bien sans doute , vous seriez inexo-
 » rable comme lui... » La déclaration de Phe-
 » dre n'étoit pas plus directe & plus pressante ;
 » celle-ci fut plus heureuse.... « Tu l'emportes ,
 » ma Richard , s'écrie le saint homme ; tu
 » triomphes de cinquante arts d'austérités &
 » de vertu.... Tu me damnes ; mais quoi !
 » n'éprouvai-je pas depuis que je te connois
 » des maux au-dessus de ceux qu'on ressent en
 » enfer , ne peux-tu pas me faire goûter des
 » plaisirs au-dessus des béatitudes du paradis :
 » ou plutôt n'est-ce pas l'être suprême qui ma-
 » nifeste ici sa volonté ? N'est-ce pas lui qui
 » nous a donné cette sympathie mutuelle qui
 » nous est venue sans nous , que nous avons
 » en vain combattue , & supérieure à tous nos
 » efforts ? Sans doute il ne nous punira pas
 » de son propre ouvrage. C'est lui qui parle ;
 » ses voies sont impénétrables ; livrons-nous
 » à son inspiration , reçois-moi dans tes bras ;
 » que je te rende & la santé & la vie ; use
 » de ce remède sans remords. Vas , le scan-
 » dale est le seul mal de ces sortes d'unions ;
 » qu'un voile impénétrable dérobe la nôtre
 » aux profanes & aux jaloux. » A ces mots

il se rue sur elle avec une fureur indicible. Elle lui rend justice ; elle croit avoir eu son pucelage ; il sembloit absolument neuf au commerce des femmes , & n'en avoit la théorie que parce qu'il en avoit appris en confession ou dans les casuites. Elle fut obligée de le mettre dans la route du bonheur ; mais aussi quand il y fut , quelle extase , quel ravissement ! Il avoit cinquante ans de moins ; il réitéra plusieurs fois dans la même journée ; le lendemain , le surlendemain il la confessa encore.

Ce commerce duroit depuis près d'un mois & son talent ne décroissoit point , elle ne fait s'il prenoit dans ses alimens de quoi le soutenir ; c'est très-vraisemblable. Quoi qu'il en soit , cela ne pouvoit durer : une fièvre inflammatoire s'empara de ce vieillard & il succomba en peu de jours. Elle devint en même temps veuve de deux manières : son mari qui étoit ivrogne , se cassa la tête en revenant de la guinguette , & la débarrassa de lui ; mais le saint homme lui manquoit ; il avoit de bons bénéfices , & elle en auroit pu tirer parti : elle n'en eut pas le temps. Elle étoit de nouveau intriguée sur quel autre confesseur jeter son plomb pour le remplacer , lorsque la providence vint à son secours.

Un jour elle voit entrer dans sa chambre un confrère du défunt , un grand chapeau , c'est-à-dire , un béat dans toute la force du terme , qui étoit chargé des consciences & des aumônes de la plupart des dévotes de haut parage du quartier. Elle le connoissoit de vue ; elle lui avoit même parlé quelquefois par œ-

caſion ; mais il lui avoit toujours déplu par ſon extérieur. C'étoit un échalas, maigre, ſans contenance, d'une figure blême, have, pénitente, qui la repouſſoit. Il étoit l'ami du défunt ; il avoit reçu ſes derniers ſoupirs & ſes remords en confeſſion, ce qui lui avoit donné une connoiſſance détaillée de ſon intrigue avec Mad. Richard, & fait naître le deſir d'en tirer parti ; mais, afin de ne pas ſe compromettre & de fonder avant le terrain à ſon aïſe, il avoit pris une tournure très-honnête. Il lui forge une hiſtoire ainſi qu'il lui a depuis avoué : il ſuppoſe que ſon confrere a fait un teſtament par lequel il laiſſe tout ſon bien à la maiſon ; mais à la charge de quelques legs particuliers, entre autres de vingt-cinq louis en faveur de Mad. Richard pour raccommodege de ſes collets, ſurplis, & en même temps le cafard étale un rouleau d'or ſur la table. L'effroi qu'il lui avoit inſpiré par ſa préſence, ſe calme à cet aſpect : bientôt ils entrent en pour-parler, ils ſ'arrangent & le défunt eſt oublié. Les aumônes des duchefſes pleuvent en abondance chez la loueuſe de chaiſes qui ſ'arrondit à merveille.

La maiſon des miſſions étrangères, dont les chefs répandus chez les grands ſeigneurs du fauxbourg Saint Germain, ne laiſſent pas que d'avoir un certain crédit par les femmes ſous leur direction & par leurs entours, eſt ſujette à une circulation continuelle de prédicateurs, d'écrivains eccléſiaſtiques, de jeunes abbés de condition, de gros bénéficiers, d'évêques. L'hypocrite connoît beaucoup de ces derniers ; c'eſt

un intrigant adroit qui , dans sa sphere obscure ne pouvant pas jouer un rôle par lui-même , a l'amour-propre de se rendre au moins nécessaire à Messieurs : il leur procure au besoin des sermons , des mandemens , des grands-vicaires , des bénéfices & même des filles , quand il les connoît à fond & en est bien sûr. C'est Mad. Richard qui a ce département ; elle me dit qu'elle seroit peut-être bientôt chargée de pourvoir de maîtresse en regle un prélat ; qu'elle avoit jetté les yeux sur moi , mais qu' auparavant il falloit connoître mon savoir-faire , ou me donner des instructions ; que d'ailleurs elle étoit surchargée de fatigue depuis la perte d'une élève que lui avoit enlevé un jeune égrillard , & qu'elle avoit besoin que je la secoudasse jusqu'à ce que je fusse mieux placée. Entrant alors dans une petite dissertation sur notre état dont les principes solides & les vues fines ne m'ont point échappé , elle me dit :

» Ne croyez pas qu'il faille traiter notre
 » métier avec les dévots comme avec les gens
 » du monde. A l'exception des vieillards &
 » des libertins trop usés , il faut infiniment plus
 » d'art & de talent auprès des premiers qu'au-
 » près de ceux-ci , chez qui la passion ou le
 » goût au moins précède pour l'ordinaire la
 » jouissance , la rend plus délicieuse & en fait
 » presque tous les frais. Il n'en est pas de
 » même d'un cafard , paillard honteux à qui
 » chaque personne du sexe offerte successive-
 » ment à ses regards , plaît tour-à-tour ; parce
 » qu'il n'en est aucune qui n'éveille ses sens :
 » la circonstance seule détermine ses appro-

» ches ; mais ce n'est qu'en couchant avec lui
 » qu'une courtisane experte peut lui faire naître
 » le desir d'y coucher encore , se l'atta-
 » cher & le fixer. Il faut pendant les courts
 » momens qu'elle le possède , qu'elle lui en-
 » flamme l'imagination pour les longs inter-
 » valles de l'absence , & que , toujours pré-
 » sente devant lui par le souvenir des plaisirs
 » qu'elle lui a fait goûter , il en appete de
 » nouveaux & désespere d'en rencontrer ail-
 » leurs de semblables. Au contraire dans la
 » société une femme qui a rendu un cavalier
 » amoureux d'elle , qui peut ne le pas quit-
 » ter , le voir sans cesse , a mille moyens de
 » soutenir & perpétuer la séduction , soit en
 » prenant un ascendant impérieux sur son es-
 » clave qui lui ôte toute faculté , toute vo-
 » lonté ; soit en l'écartant adroitement des lieux
 » ou des objets qui pourroient le faire chan-
 » ger ; soit en lui procurant des jouissances
 » étrangères qui l'occupent & le distraient ,
 » jusqu'à ce que l'appétit charnel le rappelle
 » véritablement dans son sein. Observons en
 » outre que les dévots , les prêtres , les cé-
 » nobites , les princes de l'église , travaillés
 » du démon de la chair , sont plutôt vieillis
 » & épuisés que les gens du monde , ce qu'on
 » attribue à leurs macérations , & ce qui est
 » la suite du fréquent usage de l'onanisme au-
 » quel ils sont sujets , faute de femmes , ou
 » crainte de se compromettre. Cet exercice
 » solitaire , par la facilité de s'y livrer , tourne
 » bientôt en habitude ; il devient un besoin ,
 » mais au grand détriment de l'individu , puis-

» qu'un seul acte lui cause plus de déperdition
 » de substance que plusieurs jouissances par-
 » tagées. Aussi l'onaniste transporté dans les
 » bras d'une femme, est-il fort difficile à amu-
 » ser : accoutumé à toutes les gradations, tou-
 » tes les nuances du plaisir, qu'il prend, qu'il
 » diversifie, file, suspend ou précipite à son
 » gré, il lui faut une prêtresse, s'oubliant elle-
 » même, se modifiant comme sa victime ; il
 » faut qu'elle étudie & devine, pour ainsi dire,
 » chaque perception voluptueuse de son ame,
 » qu'elle suive la lubricité de ses mouvemens,
 » feigne d'en recevoir l'extase qu'elle lui pro-
 » cure & de sacrifier avec lui. »

» Cet art si raffiné chez les anciens, à ce
 » que j'ai appris d'un savant clerc, membre
 » de l'académie des belles-lettres, auquel j'ai
 » eu affaire, & perdu ou du moins dégradé
 » durant les temps d'ignorance & de barbarie,
 » devient en vogue plus que jamais dans ce
 » siècle de lumière & de philosophie. Non
 » moins de quarante mille impures l'exercent
 » dans la capitale ; mais parmi ce nombre il
 » en est peu qui se distinguent : depuis un
 » demi-siècle on n'en compte guère que qua-
 » tre parvenues à une certaine célébrité, la
 » *Florence* & la *Paris* qui, mortes depuis plu-
 » sieurs années, vivent encore par leur re-
 » nommée, & la *Gourdan* & la *Briffon* qui pro-
 » fessent aujourd'hui cet art avec beaucoup
 » d'éclat, qui voient passer successivement
 » chez elles presque tout Paris, depuis le
 » courtaut de boutique jusqu'au prince du
 » sang, & depuis le frère quêteur des ca-

» pucins jusqu'à l'éminence la plus circon-
» pecte. »

» La *manuélisation* aidée ou réciproque est
» sur-tout à l'usage des personnages graves
» que vous verrez ici ; obligés d'envelopper
» leurs foiblesses du plus profond mystère, ils
» craindroient qu'un enfant mal-adroitement
» jeté en moule , ou quelque maladie hon-
» teuse dont les symptômes ne peuvent guere
» se cacher ne les décelât. Cette dernière
» considération détermine à user de la même
» recette beaucoup de séculiers , persuadés
» que le mal syphilitique ne se gagne que par
» le contact vénéneux des parties , organes
» de la génération. »

» Le cours de tribaderie que vous avez
» fait , ma chere Sapho , vous a sans doute
» rendue très-propre à l'autre exercice , lors-
» que vous en aurez reçu les documens ; car
» vous ne pouvez en avoir acquis beaucoup
» avec un jeune amant fougueux , ne recher-
» chant qu'une jouissance rapide , toujours
» ardent à la conclusion , parce qu'il étoit
» toujours prêt à recommencer. Vous aurez
» affaire ici à des hommes d'un âge mûr ,
» chez qui le grand feu du tempérament se
» trouve amorti , & l'imagination doit sup-
» pléer aux facultés. »

» Il faut d'abord vous apprendre la langue
» du métier dont l'usage nous est indispensa-
» ble & de la plus grande importance ; le
» terme propre placé à propos , produit sou-
» vent plus d'effet , frappe , émeut , aiguil-
» lonne plus vivement les sens que l'image

» galante qu'y substitue par une longue cir-
 » conlocution une belle parleuse. Je vous
 » donnerai ensuite la définition de chaque mot
 » que vous n'entendez pas , & enfin je vous
 » indiquerai l'application de diverses pratiques
 » de notre état. »

Ici , Milord , l'historienne nous fit l'énumé-
 ration d'un dictionnaire de mots absolument
 nouveaux pour moi ; ils étoient accompagnés
 de commentaires si obscènes , que je les sup-
 prime en entier , de désespoir de pouvoir vous
 les rendre supportables : tous ces détails peu-
 vent être excellens dans la chaleur de la dé-
 bauche , mais deviennent insipides & dégoû-
 tans dans le sang froid de la narration. Je passe
 à la péroraison de la harangue de Mad. Richard.

» Au reste , une légère pratique vous ren-
 » dra bientôt plus habile que le plus long ca-
 » téchisme. Il en est de notre métier comme
 » de certains jeux de cartes dont il faut sa-
 » voir les regles générales , mais auxquelles
 » on déroge souvent , au *Reversi* , au *Wisk* ,
 » au *Trefette* , c'est sur le tapis qu'on apprend
 » ce qu'il faut faire : la maniere de jouer des
 » adversaires ; détermine celle dont on doit
 » user. Il en est de même du putanisme : (car
 » pourquoi rougir de nommer une profession
 » qu'on ne rougit pas d'exercer) c'est l'âge ,
 » le caractère , le goût d'un amant qui doi-
 » vent décider de la nature du plaisir à lui
 » procurer. Il faut être très-complaisante avec
 » certains hommes ; d'autres pour entrer en
 » humeur exigent de l'impétuosité , de l'em-
 » portement , de la fureur ; il en est avec

» qui l'on doit affecter de la réserve, de la
 » pruderie : ceux-là veulent du tendre & se
 » plaisent à filer le sentiment ; ceux-ci aiment
 » qu'une pute se montre telle qu'elle est, &
 » fasse son métier franchement. »

La fin de ce discours fut regardé comme un point de repos où M. Clos fit servir : on remit la conclusion de l'histoire après souper ; mais le repas fut si gai, Mlle. Sapho si agaçante, que plusieurs convives se trouverent plus pressés d'avoir un tête-à-tête avec elle que d'entendre le reste : pour satisfaire tout le monde, notre amphytrion convint qu'on se rassembleroit une troisieme fois ; je m'arrachai, non sans peine, à cette société d'aimables libertins, de crainte des contacts véneneux dont Mlle. Sapho m'avoit réveillé l'idée, & j'allai me coucher, dussai-je n'éprouver que l'illusion mensongere d'un rêve !

Au reste, Milord, me voilà embarqué malgré moi dans un roman que je n'imaginois pas devoir être si long de la part d'une aussi jeune personne ; heureusement il ne vous déplaît pas ; il vous pique par sa singularité ; vous amuse par ses détails, & votre philosophie même fait en tirer parti. Vous y comparez la corruption de la Babylone françoise avec celle de la Babylone angloise, & vous trouvez qu'elle surpasse la nôtre en raison de l'hypocrisie religieuse que nécessite ici le célibat chez cette multitude de moines, de prêtres, d'abbés, d'évêques qui ne peuvent, comme notre clergé, dans le sein d'un chaste hymen, payer à la nature le tribut que tout

homme lui doit. Faites lire à ceux de votre connoissance ces aventures, & qu'ils bénissent leur sort & le protestantisme.

Paris, ce 11 janvier 1778.

LETRE XII.

Sur la paix de l'Allemagne ; sur les dispositions des Hollandois & de l'Espagne : sur le comte Olavides & sur son supplice.

AU moment, Milord, où tous les gens qui viennent de Versailles, attestoient qu'on y parloit beaucoup de guerre de terre, qu'il y avoit de grands mouvemens dans les bureaux, qu'on ne doutoit pas que les gardes du corps, les chevaux légers, les gendarmes ne fussent rétablis sur l'ancien pied & les mousquetaires même recréés ; qu'il étoit question de dédoubler les compagnies ; que la machine des vivres, des fourrages étoit déjà montée sourdement ; que tous ceux qui devoient y avoir des postes étoient prévenus d'avance & savoient à quoi se tenir, la nouvelle de la paix décidée, quoique non signée encore entre l'empereur & le roi de Prusse est arrivée & vraisemblablement va faire changer toutes ces dispositions. Je ne vois ici aucun politique la révoquer en doute. Un ministre de Hambourg écrivoit, il y a plus d'un mois, que cette paix prochaine étoit infaillible. Il se fondeoit sur deux raisons puissantes : l'une, la menace de l'impératrice des

Russies de se joindre au roi de Prusse, si S. M. impériale persistoit à troubler le repos de l'Allemagne : l'autre plus forte encore, le défaut d'argent dont manquent l'empereur & son auguste mere, qui n'ont pas même assez de crédit pour en trouver chez l'étranger : ils y ont vainement tenté des emprunts ; quoique le fisc de Vienne ne soit pas gaspillé comme celui de France, les armées nombreuses que l'empereur a continuellement sur pied, & qu'il a augmentées dans cette circonstance, lui coûtent des sommes énormes & qui ne sont pas en proportion avec ses revenus.

On n'a nul détail ultérieur sur les articles qui faisoient la base des préliminaires déjà signés entre les puissances belligérantes ; on dit en général que le roi de Prusse a stipulé de la façon la plus avantageuse les intérêts de l'électeur Palatin, ceux du duc des Deux-Ponts, ceux de l'électeur de Saxe, ceux, en un mot, de tout le corps germanique dont il maintient vigoureusement les droits & la liberté ; l'on ajoute qu'il a eu la générosité de sacrifier absolument les siens, ce qu'on admire d'autant plus que jusqu'à présent ce monarque ne s'est pas oublié.

Cet événement est un surcroît de malheur pour l'Angleterre que tout semble concourir à accabler aujourd'hui. En effet, s'il nous restoit quelque espoir, c'étoit dans la diversion que la guerre d'Allemagne devoit causer à la France ; du moins dans l'état hostile où elle la nécessairement de se mettre & de se tenir de ce côté-là ; dans la multiplication de ses dépenses

qu'elle va désormais tourner toutes entières du côté de la marine & contre nous. Obligée de se partager entre la terre & la mer, la prépondérance que lui donnoit sa scission de nos colonies jointes à elle s'annulloit en quelque sorte; nous perdions, il est vrai, celle que nous avions eue constamment jusque-là; mais il n'en résulloit qu'une sorte d'équilibre entre notre rival & nous. Je ne crois pas que vous fassiez aucun fond sur les Hollandois; nous nous en sommes absolument aliénés les négocians, & la résistance qu'oppose la république aux efforts de l'ambassadeur de France, qui voudroit nous en faire une ennemie ouverte, ne provient que de la cour de la Haye, dont les liaisons avec celle de Londres rangent en notre faveur les grands & le militaire. Du reste, M. de la Vauguyon n'insiste pas, sans de fortes raisons, pour que la république maintienne la liberté illimitée qu'il prétend appartenir à son pavillon par une suite de son indépendance & de l'intégrité du commerce que lui assurent le droit des gens & les traités (1) : je fais qu'il y a un marché fait avec ces perfides alliés pour fournir au roi de France des bois de construction (*)

(1) Ce sont les propres termes d'un arrêt du conseil en date du 24 janvier 1779, qui, à commencer du 26 du même mois, révoque, à l'égard des sujets de la république des provinces des Pays-Bas, la ville d'Amsterdam exceptée, les avantages énoncés par l'article premier du règlement du 26 juillet 1778, pour la navigation des neutres, &c.

(*) Pour l'intelligence de ce passage, il faut se

nécessaires à sa marine ; marché si avantageux à nos ennemis qu'une compagnie françoise s'est vainement présentée au même effet & a été rejetée , parce que M. de Sartines lui ayant offert la préférence à des prix égaux , cette compagnie s'est trouvée dans l'impossibilité de l'accepter sans perte. Je prévois que le Stat-houder , malgré toute sa bonne volonté , ne pourra que retarder l'exécution de ce traité , un des plus cruels coups qu'on puisse nous porter : jusqu'ici , les guerres maritimes avoient toujours mal tourné pour la France en ce que par le manque de munitions navales , elle

rappeller que les Etats-généraux déterminés à protéger le commerce & la navigation de leurs sujets , avoient résolu d'accorder des convois pour tous les navires dont les cargaisons ne contiendroient aucun objet de contrebande. Cette résolution eut son effet par l'expédition d'un premier convoi parti dans les premiers jours de novembre 1778. Tous les bâtimens chargés de marchandises libres & permises par le traité de 1764 avec l'Angleterre , eurent la faculté d'en profiter & y furent admis sans distinction ; mais le 19 novembre les Etats-généraux prirent une résolution particulière & secrète par laquelle ils suspendoient provisoirement les convois à l'égard des bois de construction : en conséquence refus formel aux navires portant des bois de construction dans les ports de France de les recevoir sous convoi , ce qui motiva un premier mémoire que M. de la Vauguyon remit le 7 décembre 1778 aux Etats-généraux & fut la matière d'une longue négociation , de rigueurs même exercées envers les commerçans Hollandois & se termine par donner à la cour de Versailles toute la satisfaction & préférence qu'elle desiroit. (*Note des éditeurs.*)

avoit ; même après le premier succès , fini par voir ruinée en détail sa marine qui ne pouvoit se réparer à mesure , tandis que nous jouissions de toutes les facilités possibles de nous refaire de nos pertes.

Parmi tant de nouvelles accablantes , la seule qui me donne un peu de consolation , c'est le répit que nous laisse l'Espagne , c'est d'entendre contre cette puissance les clameurs des François prétendant que la guerre seroit déjà finie si elle avoit voulu se joindre à elle. Bien plus , ils se plaignent d'une infraction récente des traités de commerce qui subsistoient entre eux , par la prohibition des farines de ce royaume & de beaucoup d'ouvrages de ses manufactures que les Espagnols en tiroient habituellement pour leur consommation & l'exportation dans les Indes ; ils se plaignent que sur les objets même non prohibés on ait fortement augmenté les droits d'entrée & bien au-delà des stipulations de ces traités ; enfin , ils trouvent mauvais que le conseil de Madrid , en laissant encore pendant deux ans au commerce , la liberté d'acheter ses navires chez l'étranger , suivant l'usage habituel des négocians , ceux-ci soient tenus au bout de ce temps de les avoir désormais de construction nationale. Cet événement , si ce n'étoit pas une astuce & un jeu joué entre les deux puissances , comme je le crains , devroit sans doute réjouir l'Angleterre. Nous avons encore pour nous les casuistes de S. M. Catholique : on prétend qu'elle a consulté ses théologiens à l'égard du parti qu'elle prendroit dans la querelle des insurgens ,

furgens, & qu'ils ont décidé que ce feroit un péché d'affister ces hérétiques, quoique ce soit contre d'autres hérétiques; mais quand le roi d'Espagne, voudra nous faire sérieusement la guerre, n'a-t-il pas assez d'autres prétextes tirés de l'intérêt de sa couronne & de ses sujets, d'une foule de griefs qu'il nous objectera, de plaintes portées à notre cour sur lesquelles il n'a été donné aucune satisfaction? quoi qu'il en soit, peut-on beaucoup regretter d'avoir pour ennemi un monarque totalement asservi sous le joug des moines, un gouvernement qui a toléré & encouragé l'exécrable jugement de l'inquisition contre l'illustre Olavides, digne plutôt qu'on lui dressât des statues, enfin, un peuple témoin avide de ce spectacle, y applaudissant & bénissant le ciel de l'iniquité la plus atroce? Envisageons donc d'un œil plus philosophique l'insurrection possible de ces nouveaux ennemis; & en attendant que nous puissions laver dans leur sang leur perfidie, rions aux dépens de leur stupidité.

Empressé de vous satisfaire, Milord, j'ai ramassé les matériaux nécessaires pour vous rendre compte de la personne & du supplice d'Olavides, de cet homme rare, qui, formé à l'école de *Montesquieu*, de *Voltaire*, de *Rousseau*, de *Buffon*, sous l'influence du plus sage ministre (1) qu'ait eu l'Espagne, avoit fait briller quelque lueur de philosophie sur ce royaume plongé de nouveau dans la nuit de l'ignorance, des préjugés & de la superstition.

(1) Le comte d'Aranda, qui avoit aboli, ou suspendu du moins, les horreurs de l'inquisition.

Le comte Paul Olavides a de cinquante à cinquante-cinq ans. Il est né au Pérou , & , par la seule force de son génie , s'affranchit de bonne heure des préjugés & de la superstition si communs chez ses compatriotes. Il présenta dans ces climats lointains le rare spectacle d'un philosophe ; mais , cachant prudemment sa façon de penser , il parvint par son mérite à la place d'Oydor ou de juge à Lima. Sa fermeté , son intégrité , ses lumières , son indépendance le rendirent odieux aux jésuites qui lui intentèrent un procès considérable , & l'obligèrent de venir se défendre en Europe : il succomba. Il étoit magnifique en tout , il avoit fait de grandes dépenses & fut emprisonné pour dettes ; il couroit risque de rester long-temps en captivité , lorsque la veuve du premier commis qu'il avoit su charmer , le vint trouver un jour & lui déclara qu'il seroit maître de sortir le lendemain , qu'elle avoit satisfait tous ses créanciers. Son premier soin fut d'aller voir sa bienfaitrice qui , pour toute récompense lui demanda sa main. Devenu ainsi puissamment riche , il se livra aux belles-lettres & à la philosophie : pour perfectionner ses connoissances , il demanda permission de voyager à sa femme ; il vint en France , & se plut beaucoup à Paris ; on ne fait si son projet étoit de s'y établir un jour ; mais il s'y fit 60,000 livres de rentes viagères ; il en vit les beaux esprits & les philosophes ; il lut tous les excellens ouvrages modernes & revint dans son pays sur-tout enthousiasmé des théâtres de cette capitale : il ajusta plusieurs piéces fran-

çoises au théâtre espagnol ; il en composa lui-même de régulières dans sa langue , qu'il fit apprendre aux acteurs , en leur enseignant la vraie déclamation , & Madrid vit en peu de temps la scène y devenir presque aussi excellente qu'à Paris. Il y étoit en général le protecteur des arts & des sciences : il excita les écrivains à composer des feuilles périodiques , genre de littérature absolument inconnu dans ces contrées peu exercées à la critique. Il en résulta du mouvement dans les esprits & un accroissement de goût parmi les auteurs , qui se répandit dans toute la nation.

Le comte Ovalides fut sollicité par le gouvernement de dresser un plan d'études pour la jeunesse ; il y fut généralement admiré : il y montrait l'universalité de ses connoissances , la profonde sagesse , & un tact fin des hommes. Il plut au comte d'Aranda , alors président du conseil de Castille. Ce seigneur reconnut en lui non-seulement un homme de goût , mais un homme d'état. Dans la circonstance critique de la révolte de Madrid qu'on peut se rappeler , lorsqu'il s'agit de faire des innovations dans le costume espagnol & d'expulser les jésuites , il le chargea de la police de cette capitale. Cet utile citoyen réunit ainsi tous les suffrages de la cour & du peuple ; car celui-ci ayant eu pour la première fois le droit d'élire une espèce de tribun ou de représentant , appelé *Personero* , il eut la gloire d'être le premier élu par toutes les classes.

Le comte d'Aranda lui fit avoir ensuite l'intendance de Séville. Ce fut pendant cette ad-

ministration qu'il fit présenter à la cour son mémoire pour le défrichement de la Sierra Morena, canton inculte où il ne croissoit que du bois dégradé, & qu'il prouva être susceptible de devenir un des sols les plus fertiles de l'Espagne. Son projet fut accepté : il appella des Allemands & autres étrangers, sans s'embarasser de quelle religion ils étoient, pourvu qu'ils eussent des bras & de l'industrie; il fonda sa colonie qui réussit à merveille : il établit une ville chef-lieu de sa résidence. Un couvent de moines dont le voisinage lui déplaisoit, gênoit ses opérations; il profita de son crédit pour les transporter ailleurs. Ces moines en conservèrent un ressentiment profond. Le comte Olavides s'en reposant sur le ministre éclairé qui gouvernoit le royaume, fut moins circonspect dans ses propos & dans sa conduite. Ses ennemis s'en prévalurent, ils tinrent secrètement registre de tout ce qui lui échappoit contre la religion & attendirent le moment favorable de la disgrâce du comte d'Aranda & du rétablissement de l'inquisition pour éclater & accuser le comte Olavides comme coupable d'hérésie; machination qui l'a conduit enfin au sort funeste qu'il a éprouvé, & que nous croirions être arrivée aux siècles de barbarie si nous n'en étions contemporains & témoins en quelque sorte.

Ce fut à la fin de novembre dernier (1)

(1) Le 24 novembre 1778. Cette relation est tirée de différentes lettres espagnoles que j'ai déchiffrées chez M. le comte d'Aranda, comme il est aisé

que le tribunal général de l'inquisition tint un acte secret dans lequel comparut comme accusé le Sieur Paul Olavides assistant de Séville & sur-intendant des nouvelles colonies de la Sierra Morena.

On procéda au rapport de son affaire qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à midi & demi; les griefs fondés sur ses excès & son libertinage étoient renfermés dans 170 articles d'une part & 70 d'une autre sur le témoignage de 78 témoins.

Ayant été déclaré hérétique dans toutes les formes, il se présenta en cette qualité tenant en main une torche de cire verte, & surchargé de la croix de Saint-André, dont néanmoins M. le grand inquisiteur lui fit grace; il fut condamné à la confiscation de tous ses biens, à huit années de clôture dans un couvent, pendant la première année desquelles il devra jeûner le vendredi, si sa santé le lui permet, ce qui sera remis à la décision d'un directeur éclairé qu'on lui nommera pour le fortifier dans la pratique de ses exercices, & l'instruire de la religion chrétienne: il lui fut enjoint de faire régulièrement ses prières du matin & du soir; de lire le *guide des pécheurs* du réverend Frere Louis de Grenade, de réciter tous les jours à genoux le rosaire, ainsi qu'un *Credo*; il fut déchu de tous ses titres & charges, & déclaré incapable d'en posséder jamais aucuns; défense d'user à l'avenir de vè-

de le juger aux expressions fanatiques dont elle est remplie.

remens de soie , de velours , de tissus d'or & d'argent , ni de galons & de pierreries : ordre au contraire de s'habiller en drap jaune du plus commun ; défense également de monter à cheval ni de porter des armes : on prononça ensuite son bannissement perpétuel de Séville , de toutes les maisons royales de Madrid , des nouvelles colonies & de Lima , lieu de sa naissance où il prit le grade de docteur.

On lui fit faire en qualité d'hérétique une abjuration solennelle ; il fut absous de l'excommunication & réconcilié suivant les formalités prescrites par les saints canons , à l'effet de quoi se présentèrent quatre prêtres en surplis ayant chacun une poignée de verges à la main , dont ils frapperent sur ses épaules suivant la cérémonie d'usage , pendant qu'on récitait le psaume *Miserere* ; il fit sa profession de foi & fut interrogé sur plus de trente articles de croyance.

Dès que les deux secrétaires eurent fini de lire la procédure , au moment où l'on prononça ces mots : *Nous le déclarons atteint & convaincu d'hérésie* , le Sieur Olavides tomba en syncope de dessus la selette ; il ne perdit cependant pas connoissance : on lui donna de l'eau & du vin , ce qui le rétablit & le mit en état d'écouter sa sentence , à la suite de laquelle il fit sa profession de foi , baigné de larmes & poussant des gémissemens qui firent bien augurer de sa conversion. Ses erreurs sont en grand nombre & des plus extravagantes , provenant toutes ce qu'il n'a pas voulu croire au sixieme comman-

dement, ni à l'existence d'un enfer destiné à en punir les violemens, chose qui lui fit concevoir une haine implacable contre le clergé séculier & régulier, ce qui a été en lui le fruit de ses rapports & relations avec *Voltaire* & *Rousseau*. On le dépouilla de l'ordre de Saint-Jacques dont il avoit été décoré.

Le comité qui assista à ce jugement étoit composé des ducs de Grenade, d'Hixart, d'Abrantes, du comte de Mora, du comte de la Corogne, de trois conseillers de Castille; de deux des finances, deux du conseil des Indes, deux des ordres royaux & un du département de la guerre; de l'abbé de Saint-Martin avec deux de ses moines; du prieur de l'Escorial, de l'abbé de Saint-Basile, de deux trinitaires, de deux religieux de la Merci, du pere Cantenas capucin, de plusieurs prêtres décorés, & de plusieurs chevaliers de l'ordre royal & distingué de Charles III.

Le croiriez-vous, Milord? Il faut cependant en convenir, comme le dit le journaliste judicieux dont j'emprunte les réflexions. Il observe que l'infortuné comte Olavides en est quitte à bon marché, & qu'autrefois il lui en eût coûté la vie pour s'être avisé d'avoir le sens commun. C'est donc une sorte de satisfaction pour l'honneur de la raison humaine & le bien de l'humanité, que l'inquisition, tribunal autrefois si redoutable par des actes de barbarie & de cruauté, se contente aujourd'hui de ne faire que des actes qui le vouent au mépris & à la dérision; or, quand un pouvoir quelconque ne prête plus qu'un ridi-

cule, il n'est plus à craindre & il touche à son anéantissement. *Amen, amen, amen.*

P. S. En ouvrant mes lettres, j'en trouve une de l'Orient, qui contient une anecdote venant ici comme de cire : il y a peu de jours qu'un inquisiteur de l'Inde, de l'ordre de Saint François, dînoit dans cette ville chez M. de Mont avec un Suisse parlant bien espagnol & françois, il étoit question de littérature : le Suisse servoit d'interprète aux deux autres convives. Je fais, dit le maître de la maison, un grand cas de Voltaire. Si jamais vous venez en Espagne, lui répondit le saint homme frémissant de rage, je vous ferai percer la langue & couper la tête trois fagots sous le. . .

Paris, ce 21 janvier 1779.

L E T T R E X I I I.

Sur les alarmes de Rochefort ; sur le départ de M. Dorves, du marquis de Vaudreuil, du comte de Grasse ; sur les dispositions de la campagne prochaine ; sur les constructions ; sur le comte d'Orvilliers.

MIEUX vaut, Milord, bonne renommée que ceinture dorée. C'est suivant ce proverbe sans doute, au souvenir de nos anciens exploits qu'il faut attribuer l'alarme répandue en France à la fin de l'année dernière & les premiers jours de celle-ci. On mandoit du pays d'Aunis, que, d'après le rapport des espions des trois ministres écrivant séparément & s'accordant tous

ensemble ; le gouvernement avoit été frappé d'une terreur qu'il avoit communiquée à Rochefort ; elle avoit été telle que non-seulement on avoit garni à la hâte les côtes d'hommes & de canons ; on avoit suspendu le départ d'un convoi préparé depuis long-temps , rassemblé à l'Isle d'Aix , & remonté tout-à-coup en rivière ; mais on avoit cru voir , ce qui n'existoit point , c'est-à-dire , une très-belle escadre angloise menaçant toute cette plage & disposée à faire un débarquement (1) , & l'on avoit donné ordre au général futur , au comte d'Orvilliers , de se rendre à Brest en diligence (2) !

(1) De peur que vous ne m'accusiez moi-même d'être un visionnaire ; voici une lettre entre cent autres que je pourrais citer. . . . Extrait d'une lettre des Sables d'Olonne du 21 décembre 1778 le 23 de ce mois M. de la Touche , commandant la marine à Rochefort , a fait part à tous les officiers de son corps rassemblés chez lui , des alarmes du gouvernement pour ce canton. Il a déclaré que les Anglois se disposoient à un débarquement avec 14,000 hommes de troupes réparties sur 180 bâtimens de transport , escortés de 17 vaisseaux de ligne , avec tout l'attirail convenable sous les ordres de l'amiral Rodney ; il a ajouté que les espions des trois ministres avoient donné cet éveil respectivement à leur chef , & que ne se connoissant pas , leur rapport unanime avoit merveilleusement frappé le conseil d'état , ce qui avoit fait décider à garnir les côtes d'hommes & de canons. On a prétendu avoir vu sur le platina d'Angoulin , très-belle plage entre Rochefort & la Rochelle propre au débarquement , cette escadre de l'amiral Rodney ; mais quand le projet des anglois seroit vrai , il seroit trop tard aujourd'hui pour l'exécuter.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 3 janvier
M^e 5.

Ce qu'il y a de mieux dans tout cela ; c'est qu'on ne peut pas dire, suivant un autre dicton populaire, que les François n'en aient eu d'autre mal que la peur, il en a résulté toujours un mouvement précipité de troupes très-dispendieux & le retard des approvisionnemens & secours à fournir à leurs colonies d'Amérique (1). Fasse le ciel que nous en soyons quittes à aussi bon marché ! Trois armemens viennent de partir de Brest, & nous menacent de divers côtés : le premier cependant est peu formidable : c'est un seul vaisseau (2) allant dans l'Inde secrètement sous les ordres d'un capitaine (3) qui va relever M. de Tronjoli dans ces mers. Ce nouveau général est un personnage lord, indolent, apoplectique, & qui, je crois, ne nous fera pas grand mal. Je craindrois plus un homme qui doit le suivre bientôt (4), parce qu'il est sorti d'un corps

1770.... Les terreurs du gouvernement s'étant calmées, M. le comte d'Orvilliers a eu contre-ordre & est resté à la cour; nous ne l'attendions ici que du 10 au 15 avec les pouvoirs les plus amples.

(1) Extrait d'une lettre de Rochefort du 9 janvier 1779.... La terreur du gouvernement à l'occasion de Rochefort avoit été telle, qu'on avoit ordre de faire remonter en rivière le convoi qui étoit à l'Isle d'Aix, opération longue & dispendieuse : il a fallu le faire redescendre ensuite ; tout cela fait crier le commerce de plus en plus, qui se consume en frais ; il y a de ces bâtimens qui sont prêts depuis le mois de septembre.

(2) L'Orient de 74, qui a appareillé vers la fin de décembre 1778.

(3) M. Thomas d'Orves.

(4) M. de la Pallière destiné à commander l'*Ajao*

plus fécond en habiles gens ; mais c'est un intrus & certainement il aura peu de voix dans les conseils & ne fera jamais en chef. Le second armement peut aussi être très-funeste à notre commerce ; il est parti avec mystère aussi ; mais on ne doute pas aujourd'hui que son objet ne soit d'aller ruiner nos établissemens à la côte de Guinée ; il est composé de plusieurs frégates & petits bâtimens soutenus de deux vaisseaux de ligne (1) : c'est le marquis de Vaudreuil qui les commande, & très-capable de bien remplir sa mission ; il y a grande apparence que les vaisseaux de ligne iront ensuite aux îles se réunir à l'armée navale du comte d'Estaing.

Le troisième armement est d'une plus grande conséquence : c'est une escadre de quatre vaisseaux de ligne & quelques frégates, partie depuis peu (2) sous les ordres du comte de Grasse,

de 64, qu'on arme à l'Orient, & qui doit partir pour l'Inde dans quelque temps. C'est un ancien capitaine de la compagnie des Indes, fait capitaine de vaisseau le 25 octobre dernier.

(1) Le *Fendant* de 74, commandé par le marquis de Vaudreuil capitaine, & le *Sphinx* de 64, par M. de Soulanges capitaine. Les frégates & petits bâtimens sont la *Résolue*, par le vicomte de Pontevès Gien lieutenant ; la *Nymphe*, par le chevalier de Saineville, idem ; la *Lunette* par M. de Chavagnac lieutenant ; l'*Epervier*, M. de Capellis, idem ; le *Liveli*, M. Eyriez, idem.

(2) Le 14 janvier 1779. Elle est composée ainsi :
Le Robuste. . . . 74 . . . Le comte de Grasse, chef
d'escadre.

Le Magnifique. . 74 6, de Brache, capitaine.

chef d'escadre ; on n'en dit pas davantage la destination : il a des paquets à ouvrir à la mer ; on présume , sur-tout d'après le convoi qui l'accompagne , que ses ordres sont de se rendre à la Martinique ou à toute autre colonie indiquée par le comte d'Estaing. Voilà un renfort puissant , non d'excellens marins , car tous ces capitaines sont assez médiocres , mais de bons vaisseaux bien équipés , bien armés. Quant au chef , c'est peut-être ce qui pouvoit nous arriver de mieux , parce que c'est un provençal orgueilleux & surnois , jaloux du mérite du comte d'Estaing , de son grade principalement , qui minera sous terre , cabalera sourdement , fera son possible pour le supplanter , & s'embarrassera peu de bien faire les affaires du roi , pourvu qu'il fasse bien les siennes. Jusque-là , comme le comte de Grasse seul est assez actif & ne manœuvre point mal , lorsqu'il s'agit de faire route , que d'ailleurs il est très-heureux , on a déjà eu nouvelle de son décapement le plus favorable possible (1),

Le Dauphin Royal. 70 . . Mithon . . idem.

Le Vengeur. . . . 64 . . de Rays . . idem.

La Sensible , frégate. . . Kgarion l'ainé , lieutenant.

L'Alerte , sloop. . . . prise de M. Capellis , enseigne.

Cette escadre a dix navires sous son escorte.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 29 janvier 1779.
Le 25 , la *Fortunée* , une des frégates qui ont accompagné M. de Grasse jusqu'au-delà des caps , est rentrée à Brest ; quant à la *Sensible* , elle étoit restée à croiser & s'est emparée du corsaire de la reine d'Angleterre , appelé le *Gramby*.

fauf cependant la perte d'un bâtiment de son convoi ; mais repris peu après par une frégate de son escorte.

L'ennemi se renforce beaucoup dans les parages des Isles du vent & sous le vent , & voilà enfin son convoi de l'Isle d'Aix parti (1) : ce convoi malheureux qui , après tous les retards qu'il a essuyés & la facilité que nous

(1) Extrait d'une lettre de Rochefort du 2 février. Notre convoi parti de l'Isle d'Aix hier & destiné pour nos Isles , est au juste de 54 voiles. Voici leur escorte.

| | | |
|--------------------|--------|----------------------------|
| L'Actionnaire. . . | 64 . . | M. de Proify , capitaine. |
| L'Indien. | 64 . . | M. de la Grandiere , idem. |
| Le Fier. | 50 . . | M. de Turpin. . . idem. |

Frégates.

| | | |
|------------------|--------|---|
| La Renommée. . . | 36 . . | M. Verdun de la Grefne , lieutenant. |
| La Courageuse. . | 36 . . | M. de la Rigaudiere , idem. |

Le vent est devenu bon ; & le convoi doit être loin s'il n'a pas fait de mauvaise rencontre : nous en aurons bientôt des nouvelles : si , comme on le dit , l'Actionnaire , l'Indien & la Courageuse le quittent à 100 lieues des Açores & reviennent , il n'y aura plus guere à craindre que les atterrages de l'Amérique.

Extrait d'une lettre de Rochefort du 10 février. . . . Il est heureux que , durant son séjour à l'Isle d'Aix , les Anglois n'aient pas tenté un coup de main sur cette flotte qu'ils auroient aisément enlevée dans une rade ouverte , où elle n'avoit pour défense qu'un vaisseau de 50 canons & quelques frégates.

Il seroit à souhaiter qu'elle arrivât promptement saine & sauve dans nos isles & sur-tout à Saint-Domingue où les vivres sont bien chers.

avons eu de l'intercepter, va mettre l'abondance dans les colonies françoises, où étoit la disette, & donner au comte d'Estaing la facilité d'opérer.

Du reste, il est question encore d'une autre escadre de quatre ou cinq vaisseaux de ligne dont l'armement est ordonné : on dit assez publiquement que sa destination est pour l'Inde ; mais je n'en crois rien : on s'y prend trop tard, & j'imaginerois plutôt que c'est un nouveau renfort à envoyer aux Isles françoises, ou pour seconder le comte d'Estaing, ou pour remplacer partie des siens qui doivent revenir en Europe. Quand tout cela sera plus clair & le commandant mieux connu, je vous en instruirai ; jusqu'à présent on nomme M. de Ternay, chef d'escadre, assez bon officier, mais ennemi trop déclaré du général intrus pour qu'il puisse sympathiser avec lui.

Tous ces armemens particuliers expédiés, il restera pour l'armée navale d'Europe en rassemblant ceux des trois ports, environ trente vaisseaux de ligne, effort incroyable pour la France, qui se verra de la sorte cette année en avoir près de soixante d'armés à la fois. Les gazettes qui vous ont annoncé qu'elle en pousseroit le nombre jusqu'à 80 ont dit une absurdité, 1^o. parce qu'elle ne les a pas effectifs en ce moment, 2^o. parce qu'elle manqueroit de la quantité de matelots nécessaires à leur manœuvre, 3^o. parce que dans la quantité qui est dans les ports, il y en a un quart en construction, en refonte, à radoubier. Vous avez vu que l'an passé ses efforts s'étoient ré-

duits à 52 (1) : je conviens que ses constructions ont été poussées avec une vigueur dont il n'y a pas d'exemple dans la marine française, & que neuf vaisseaux de ligne (2) en état d'aller à la mer en moins d'un an, sont un vrai phénomène; mais ils ne peuvent guere que remplacer ceux hors d'état de faire campagne cette année, à réformer ou à réparer. Par exemple, dans le seul port de Brest je compte un vaisseau de 64 (3), vendu à des particuliers, & neuf en refonte (4), dont trois seulement pourront être prêts au temps convenable.

Quant au port de Toulon, il paroît constant que ses vaisseaux neufs, soit qu'on désespere de pouvoir les armer assez à temps, soit qu'on veuille leur confier quelque mission particulière, ne seront point de la grande escadre d'Europe. Des sept autres vieux; ceux qui pourront soutenir l'Océan, passeront le détroit. L'ancienne escadre de M. de Fabry croise ac-

(1) Savoir, 32 vaisseaux de ligne à Brest & à Rochefort, 17 à Toulon, un à la Martinique & deux dans l'Inde.

(2) Savoir, à Brest trois; l'*Auguste*, le *Neptune*, l'*Annibal*; à Toulon trois; le *Triomphant*, le *Héros* & le *Jason*. Voyez, Milord, votre état de la marine de ces deux ports; joignez-y trois autres vaisseaux construits à Rochefort, le *Scipion*, l'*Hercule* & le *Pluton*, tous trois de 74 canons.

(3) L'*Union*.

(4) Le *Duc de Bourgogne*, le *Minotaure*, le *Sceptre*, le *Diligent*, les *Six-Corps*, le *Northumberland*, le *Duc de Bourgogne*, l'*Asif*, le *Citoyen*, ces trois derniers sont ceux qui pourront entrer en ligne cette année,

tuellement dans la Méditerranée , sous les ordres de M. d'Albert de Saint-Hypolite , capitaine de vaisseau. On a été mécontent à la cour de la puffillanimité qu'a montré le premier dans sa dernière campagne (1) , de sa couardise ; mais le ministre toujours foible , craignant les éclats du caractère altier de ce chef insolent , au-lieu de le démonter comme il le méritoit , a voulu le ménager jusque dans sa disgrâce : il lui a fait insinuer de se trouver malade ; voilà l'anecdote véritable.

L'escadre actuelle s'est séparée en deux : la plus petite partie est allée croiser vers les échelles du Levant , & l'autre vers le détroit ; si , comme tout le fait craindre , l'Espagne se déclare contre nous pour cette campagne , elle doit se charger de garder la Méditerranée , & donnera plus de facilité à la France de dégarnir le port de Toulon ; d'ailleurs , nous ferons moins que jamais en état d'y paroître , & nos corsaires de Mahon seuls pourront causer quelque inquiétude à son commerce.

Indépendamment de ces préparatifs immenses dirigés contre les possessions britanniques & contre notre marine royale , la France se propose de nous attaquer dans la partie la plus sensible , dans notre commerce resté jusqu'à présent presque intact durant les dernières guerres. On encourage des armemens de corsaires dans les différens ports marchands , & les mers vont en être bientôt infestées. On a vaincu même la répugnance du port de Bor-

(1) Voyez ma lettre du 6 décembre 1778.

deux fort récalcitrant jusqu'aujourd'hui : ses armateurs avoient de l'humeur contre M. de Sartines, qui, malgré ses représentations, avoit négligé de prendre les précautions que lui avoit indiqué l'un de ses négocians les plus accrédités & les plus lumineux (1); mais ils sentent aujourd'hui la nécessité de se dédommager par des captures, des pertes énormes qu'ils ont souffertes (2). Celui de Dunkerque, qui, par

(1) M. Dutasta.

(2) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 2 janvier... On vient de lancer à l'eau dans cette capitale un corsaire de 18 canons; il y en a d'autres sur les chantiers, & vraisemblablement l'objet du voyage du prince de Nassau a été de seconder les vues de M. de Sartines.

M. de Sartines a engagé *Monsieur* à se rendre protecteur de l'armement de trois chebecks-frégates, autorisés par lettre du Ministre du 29 juillet à faire la course contre les ennemis de l'état dans différentes mers : cet armement languissoit. Le prince a permis qu'un des chebecks porte son nom & se mette au rang des actionnaires, ce qui donne beaucoup de confiance dans l'expédition. La somme totale de la mise dehors fera de 900,000 livres.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 26 janvier... Les freres Feuilherade & compagnie proposent un plan d'armement pour les colonies Françoises de l'Amérique, pendant la présente guerre, en marchandises seulement.

Il sera composé de douze petits navires, dont six pour le Cap françois, un pour le Port au Prince, un pour Saint-Louis, deux pour la Martinique, & deux pour la Guadeloupe. Ils doivent être construits en mai.

Ils se nommeront la *Rosiere*, le *Bayard*, le *Gaston*, le *Brutus*, le *Sully*, l'*Achille*, le *Gordius*, le *Titus*, l'*Antée*, le *Dédale*, le *Janus*; le *Borde*.

sa position incommode à notre voisinage, nous a déjà été si funeste même avant la guerre, va le devenir davantage : à Nantes, qui se félicite au contraire d'avoir sur tous les ports de la Manche l'avantage par son éloignement, de pouvoir dérober aux Anglois ses desseins & ses préparatifs, il se dispose un armement de corsaires combinés qui nous feroit beaucoup de mal, si le nombre de matelots qu'il exige ne donnoit lieu d'espérer qu'il ne se réalisera jamais dans toute son étendue (1) ; enfin dans

Chaque navire aura cinquante pieds de quille, portera cent tonneaux & ses vivres, sa mise dehors est estimée à 55,000 livres ; en sorte que le total sera de 660,000 livres qu'on propose par actions.

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du 1^{er} février.... Les sieurs Desgranges & compagnie de cette ville, excités par le gouvernement, & pour répondre à ses vues en réparant autant qu'il sera possible les pertes qu'a éprouvé le commerce, & repoussant les efforts continuels de nos ennemis pour le détruire, se proposent d'armer en course six frégates & deux corvettes.

L'armement aura lieu dans ce port, qui par sa position a déjà un avantage sur tous les ports de la Manche, trop exposés au voisinage des Anglois, pour que tous les bâtimens qui en sortent ne deviennent aussi-tôt la proie de leurs vaisseaux, frégates & corsaires de force, qui croisent en foule sur cette mer, & s'appërçoivent aisément de tout ce qui se passe dans ses ports.

Chacune des frégates portera 36 canons de 18 & 24, & sera montée par 400 hommes d'équipage ; elle aura 140 pieds de quille portant sur terre avec toutes les proportions pour une marche supérieure : chaque corvette aura 14 canons de 6 & de 8, douze pierriers, & 120 hommes d'équipage.

la Méditerranée onze corsaires sortis de Marseille seule balaieront cette mer des nôtres de Minorque hors d'état de leur tenir tête.

Au reste , je conviens que tous ces mouvemens sont peut-être & sans doute fort exagérés ; que c'est une astuce bien digne du petit génie du ministre actuel de la marine , qui , par les magnifiques préambules de ces entreprises particulières , a pour but de faire cesser les plaintes du commerce , de se réconcilier avec lui en lui faisant voir que le gouvernement s'en occupe & cherche à le protéger efficacement. Il espère encore nous effrayer en nous montrant qu'il peut suffire à tout , faire face par-tout , nous attaquer en tout & de toutes les manières.

C'est par une ruse de cette espèce qu'il a à ses ordres un journal spécialement destiné aux commerçans & lu par eux (1), où l'on détaille très-exactement les prises actives de la France, sans y parler jamais des prises passives ; en

Trois de ces frégates marcheront toujours de conserve avec une corvette.

Les fonds de l'armement seront de deux millions cinq cents mille livres, divisés en actions de 1200 liv.

Le vrai est que cet armement, aura beaucoup de peine à s'exécuter par la disette de matelots ; nous n'en avons pas de quoi fournir à notre cabotage ; mais c'est toujours beau sur le papier , & ce moyen est dans le genre des petites ruses de M. de Sartines , avec lesquelles il croit pouvoir en imposer à l'ennemi.

(1) *Les petites affiches , annonces & avis divers de Paris , appelées emphatiquement aujourd'hui le journal général de la France , rédigées par l'abbé Aubert.*

forte qu'un Parisien qui ne liroit que ce journal, verroit tout couleur de rose & nous croiroit écrasés absolument. Dernièrement on y avoit inséré des lettres factices venues de Nantes, de Saint-Malo, & où l'on dit qu'il n'y a point de banqueroutes dans ces ports, que tout s'y comporte à merveille, que les pertes effluées ne sont pas à beaucoup près en raison des bénéfices faits depuis quelques années par le commerce, que les captures se multiplient, & qu'avec les efforts qu'on redouble, le commerce des Anglois ne doit pas tarder à s'anéantir. Heureusement, tandis que le rédacteur gagé de cette feuille inféroit ces nouvelles ridicules, je recevois des lettres plus vraies, où ils continuoient à se plaindre de l'insolence des *Guernesiens*, précisément dans les mêmes parages de la Bretagne, où ils en infectoient toujours les côtes; où l'on parloit d'un corsaire de cette espece qui s'est montré tout récemment à l'entrée du Morbion, vers l'isle de Ruis, a mis pied à terre dans un endroit sans défense, & a tellement effrayé les moines d'une abbaye voisine, que, craignant d'être pillés, ils se sont enfuis & ont emporté avec eux les vases sacrés & leurs effets les plus précieux; mais ce coup de main ne caractérise que l'audace d'un simple particulier, & les faits de notre marine royale n'ont point répondu jusqu'à présent à notre attente, à l'impression de frayeur qu'en avoit laissé même parmi nos rivaux le souvenir de leurs défaites & de ses exploits; ainsi, quoiqu'il y ait trop de forfanterie dans cette présomption des François, elle

n'est pas dénuée de tout fondement , & jamais ils n'auroient osé écrire pareille chose dans un autre temps.

Jusqu'à présent sans doute la balance des prises actives & passives est pour nous & de beaucoup (1) tant en nombre qu'en qualité : mais il ne faut pas croire que cette déroute du commerce de France continue, après avoir recueilli & ramené les débris du dernier convoi de Saint-Domingue réfugiés & éparpillés dans les divers ports des côtes d'Espagne & de Portugal (2) : les précautions sont prises pour escorter désormais aux Isles & en ramener toutes les flottes marchandes avec des forces toujours respectables : en outre, les neutres auront permission d'en approvisionner les ports qui leur seront désormais tous ouverts, & ils sont invités à venir en faire autant dans ceux de France, sur-tout par rapport aux munitions navales ; c'est ainsi que tout récemment un convoi hollandois, chargé de marchandises maritimes, de bois de construction, d'agrès, & escorté d'un vaisseau de guerre & d'une frégate de la même nation, est entré par portions à Brest, à Rochefort, à Bordeaux.

Ce procédé, Milord, n'est certainement pas d'une nation amie ; il est même très-déloyal ;

(1) Suivant l'état arrêté à la fin de janvier dans les différens ports de la France des prises actives depuis le commencement des hostilités dans les mers d'Europe, il se montoit à 165 bâtimens tant de guerre que marchands, & les prises passives à plus de 530.

(2) Ce sont les frégates la *Terpsichore* & la *Courageuse* qui ont reçu & rempli cette mission.

il prouve combien nous sommes déçus de notre prépondérance; combien peu l'on nous craint. Sans cela nos voisins auroient-ils osé enfreindre si ouvertement les traités, & s'attirer notre indignation? Mais hélas! nous sommes la fable de l'Europe; s'il nous reste encore quelque nerf, que le chevalier Yorck tonne donc fortement auprès des Etats-Généraux, & rompe, s'il est possible, l'intelligence qui s'établit entre eux & la France; autrement les constructions vont aller leur train: supposé que nous ayons quelque succès, les pertes de nos ennemis seront bientôt réparées, & nos propres victoires, en prolongeant la guerre, ne serviront qu'à nous la rendre plus accablante.

L'exception affectée de la France en faveur de deux provinces (1) de la république, & le ménagement qu'elle conserve même pour celles dont elle est mécontente; doivent vous prouver qu'elle n'ose la pousser à bout, qu'elle attend tout du bénéfice du temps & espère gagner par la politique & les insinuations, ce qu'elle n'a pu obtenir par les menaces & les craintes. Il s'ensuit que l'Angleterre n'a qu'à

(1) Celles d'Amsterdam & de Harlem exceptées du nouveau règlement, suivant lequel, à commencer du 8 février, les sujets de leurs Hautes-Puissances sont privés non-seulement de la liberté accordée aux nations neutres par le règlement du 26 juillet 1726 concernant la navigation des bâtimens neutres en temps de guerre, mais encore des faveurs essentielles & gratuites dont ils jouissent & qui ne sont fondées sur aucune convention.

prendre le contre-pied , & tandis qu'elle est sûre encore de la puissance exécutrice , que la confédération qui se forme contre elle dans le second ordre , entre les négocians & le peuple , n'est pas devenue la plus prépondérante , il faut risquer le tout pour le tout , forcer la Hollande à se déclarer , à prendre un parti qui doit être en ce moment en notre faveur , & plus tard ne peut que nous être défavantageux & opposé. En effet , si nous ne faisons pas cette année une campagne plus vigoureuse , ces alliés disposés à la défection , perdront bientôt la haute opinion qu'ils avoient de notre capacité maritime , & en concevront une meilleure de celle de nos rivaux.

Heureusement , car la fortune , malgré nos fortises , se mêle encore un peu de nos affaires , heureusement le ministre s'obstine à conserver le général de l'année dernière : le comte d'Orvilliers est mieux que jamais en cour ; il est peu riche & d'un caractère naturellement modeste. Durant son séjour à Paris cet hiver , il vouloit se loger obscurément & n'avoir qu'un train médiocre. M. de Sartines lui a déclaré que l'intention de S. M. étoit qu'il se mît dans un hôtel convenable à sa dignité & y vécût avec l'appareil & l'éclat qu'elle exigeoit (1) ;

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 23 janvier 1779. M. le comte d'Orvilliers est revenu très-satisfait ; il nous a appris qu'en arrivant à Paris il avoit voulu n'y prendre qu'un petit logement modeste , mais que M. de Sartines avoit désiré qu'il choisît un appartement convenable à sa dignité , en lui déclarant que S. M. le paieroit.,

mais il a moins que jamais la confiance de la nation, & a perdu beaucoup de partisans, même parmi les siens. La publicité du discours de l'amiral Keppel à ses juges, a fait grand tort ici au comte d'Orvilliers : on dit que s'il étoit mis au conseil de guerre à son tour, il ne s'en tireroit pas aussi bien, parce que cette lettre révèle une foule de griefs que l'on articuloit déjà contre lui, & qui se confirment décidément, entre autres, d'avoir laissé échapper, pendant quatre jours, l'occasion d'attaquer l'amiral anglois, pouvant le faire avec une supériorité marquée de 32 vaisseaux de ligne contre 30, & de canons & d'équipages encore plus considérables.

D'avoir souffert que, pour le forcer au combat, l'amiral anglois coupât deux vaisseaux de sa division (1), qui, par cette manœuvre, obligés de s'échapper, n'ont pu se retrouver à l'action & ont affoibli l'armée d'autant.

D'avoir, par suite de cette pusillanimité, manqué de perdre un de ses vaisseaux dont l'amiral Keppel assure qu'il se seroit emparé, si le vent n'eût changé.

De n'avoir pas profité, après le combat, de l'avantage qu'il avoit sur le général anglois par le grand nombre de vaisseaux ennemis désarmés dont il avoit connoissance, puisqu'il s'en est glorifié dans sa relation rapportée par la gazette de France & dont son rival convient lui-même ; de n'en avoir pas profité,

(1) *Le Duc de Bourgogne* de 80, & *l'Alexandre* de 64,
encore

encore un coup , en recommençant l'attaque ; ou l'obligeant de rentrer.

D'avoir manqué ainsi l'occasion d'intercepter les flottes des Indes Orientales & Occidentales angloises , leurs convois militaires & de ruiner pour long-temps le commerce de ses ennemis.

Enfin , d'être rentré le surlendemain dans Brest & d'avoir ainsi laissé tous les vaisseaux françois de l'Inde , tous les navires du commerce sortans & rentrans en proie aux corsaires anglois , en sorte que l'amiral assure que dans une période de temps aussi courte , l'histoire de la marine angloise n'offre nulle part l'exemple d'autant de prises. Pour excuser tant de fautes accumulées , les partisans du comte d'Orvilliers autorisent sa conduite sur ses instructions. Ils conviennent qu'en partant de Brest il assembla tous les capitaines à son bord , & leur lut une lettre du roi , qui marquoit en substance que S. M. outrée des insultes faites à son pavillon & au commerce de ses sujets par les anglois , étoit résolue d'en tirer une vengeance éclatante ; lui donnoit ordre en conséquence & à tous les commandans de ses vaisseaux & autres d'attaquer , prendre & couler bas ceux de la marine angloise & les escadres , flottes , armées navales ennemies en quelque supériorité & nombre qu'elles fussent , ne doutant pas de la bravoure , du zèle & de l'intelligence de ses officiers.

M. d'Orvilliers lut ensuite , disent-ils , une lettre du ministre explicative & confirmative de celle du roi , où il ajoutoit que l'on alloit rencontrer nécessairement l'escadre de Keppel ,

peut-être plus ou moins forte ; ce qui dépendroit de la jonction ou de la séparation de Byron ; mais que dans tous les cas , il falloit en venir à une action décisive , S. M. s'en rapportant au surplus au général sur le temps , le lieu & les circonstances.

Peu de temps après , c'est-à-dire , à la mer & avant le combat , M. d'Orvilliers reçut une nouvelle lettre du ministre plus irrésolue , où il lui recommandoit la réserve , la circonspection pour ne pas compromettre l'honneur du pavillon françois.

Suivant les partisans du comte d'Orvilliers , c'est donc au ministre & non à lui qu'il faut imputer la pusillanimité.

Une pareille justification , Milord , rigoureusement discutée , ne seroit peut-être pas trouvée bien bonne ; mais ce n'est pas à nous à la critiquer. Nous devons approuver fort un tel ministre & un tel général parfaitement dignes l'un de l'autre : chantons leurs louanges & souhaitons qu'ils restent long-temps à la tête de la marine & de l'armée navale de France.

Paris , ce 8 février 1779.

L E T T R E XIV.

Suite & fin de la confession d'une jeune fille.

IL faut terminer, Milord, les aventures de Mlle. Sapho, dont la longueur m'effrayoit pour vous, & dont au contraire vous desirez la continuation : elle viendra sans doute ; car cette jolie personne n'est pas à son terme ; mais à seize ans, c'est déjà beaucoup d'avoir fourni presque la matière d'un volume ; si elle y alloit toujours de même train, les romans de la Calprenède (1) ne seroient rien auprès. Elle entre en scène, écoutez-la :

Après son instruction, Mad. Richard m'ajouta : « Ce qui doit vous donner quelque
 » confiance en mes discours, ou plutôt vous
 » convaincre de l'excellence de mes précep-
 » tes, c'est ce que vous me voyez : assuré-
 » ment je ne suis rien moins que jeune, mon
 » embonpoint seulement empêche mes rides
 » de paroître & en cache quelques-unes ; je
 » n'ai jamais été jolie : j'ai le front gravé de
 » petite vérole, je n'ai nulle noblesse dans la
 » figure ou dans la taille, j'ai la jambe grosse,
 » le bras & la main mal ; je n'ai pour moi
 » que trois choses, la gorge encore assez fer-

(1) Auteur mort en 1663 & qui avoit mis les longs romans à la mode en France.

» me, une bouche assez bien meublée & des
 » yeux très-luxurieux ; je ne pourrois entrer
 » d'aucune maniere en parallele avec vous ;
 » j'aurois l'air de votre mère ; & cependant
 » de la plupart de ceux qui viennent ici , sur-
 » tout des gens mûrs ayant , ce semble , plus
 » besoin que d'autres d'être excités par les
 » graces de la figure & par la fraîcheur de la
 » jeunesse , il en est peu qui ne me préférassent : dès ce soir , si vous voulez , vous en
 » aurez l'expérience. » En effet , sur la brune
 on frappe à la porte : j'y cours ; j'ouvre ;
 j'apperçois un vieux cafard : d'abord décon-
 tenancé à ma vue , il baisse les yeux & d'un
 ton benin me demande si Mad. Richard y est :
 sur ma réponse , il entre , & suivant le mot
 du guet , il parle de ses collers , de ses sur-
 plis , de ses aubes ; Mad. Richard l'ayant rassuré , nous nous asseyons & il cause ; puis
 bientôt il lui dit à l'oreille que je ne lui con-
 viens pas. Elle me fait signe & je sors , ou
 plutôt , suivant notre convention , je fais sem-
 blant de sortir & me glisse dans un petit ca-
 binet ; d'où je pouvois voir tout leur manège ,
 & prendre une leçon dont les postures de
 l'Arétin ne donnent pas d'idée.

Le béat me croyant partie , j'entends qu'il
 confirme à Madame Richard ce que le geste
 de celle-ci m'avoit indiqué ; c'est que je ne lui
 inspire rien , c'est qu'il la préfère à toutes les
 beautés les plus ravissantes , parce qu'elle seule
 a le talent de le ranimer , de lui faire sentir
 son existence , de le rendre encore homme. Il
 s'exprimoit dans d'autres termes que ceux-ci.

Imaginez-vous le langage du libertin de corps de garde le plus déterminé ! Quel contraste avec l'air hypocrite sous lequel il s'étoit présenté ! Cependant sa divinité , non moins riche en expressions sonores qu'elle articule d'un ton ferme & véhément , après l'avoir excité par ce préambule auquel elle mêloit les premières embrassades , les caresses préliminaires , lui ordonne de se déshabiller ; elle se met nue en même temps , puis ouvre une armoire d'où elle tire une double cuirasse de crins parsemée en dedans d'une infinité de petites pointes de fer arrondie par le bout : elle le revêt sur la poitrine & sur le dos de cet instrument de pénitence , converti en instrument de luxure . Elle en attache les deux parties de chaque côté par des cordons du même tissu , puis elle adapte à celle qui couvre l'estomac une chaîne de fer qu'elle passe sous les testicules qui se trouvent soutenus par une espece de bourse occupant le milieu de la chaîne . Cette bourse est de crin encore , mais à claire-voie , de manière à ne point empêcher les attouchemens de la main sur ces sources du plaisir ; quant à la chaîne elle vient se ratacher de l'autre part : enfin elle lui met à chaque poignet un bracelet du même genre que la cuirasse . Je ne connoissois point cet appareil , & je n'en aurois jamais soupçonné l'effet . Je n'en pus douter quand je vis ce prêtre paillard ainsi armé entrer en érection , quoique foiblement . Alors Mad. Richard prend des verges & le flagellant d'importance sur les cuisses , sur les fesses & sur les reins , lui fait faire plusieurs fois le

tour de la chambre , à chaque pas qu'il fait , son sang agité par les frottemens de sa cuirasse se porte aux parties de la génération & le dispose à l'œuvre de la chair : cependant il n'en a point encore assez , & comme sœur Félicité & sœur Rachel , ces fameuses convulsionnaires , qui , lorsqu'on les assommoit de coups de buche , n'en recevoient jamais trop , il en demande encore davantage & palpe avec transport , dans sa lubricité , tout ce que lui présente la vaste corpulence de Mad. Richard : celle-ci par ce puissant exercice après avoir suffisamment aiguillonné la chair chez le résuscité qui commence du moins à donner signe de vie , se couche sur son lit avec lui , du bout des doigts lui titille légèrement les téttons dont les boutons passoient à travers des œillères pratiquées exprès dans la cuirasse , elle y porte ensuite l'extrémité de la langue avec un prurit infiniment plus voluptueux. Il n'est point d'engourdissement qui tiennne à de semblables caresses , & sans toucher aux parties de la génération , ce que l'on évite avec le plus grand soin , elles prennent enfin une telle vigueur , un desir si violent du coït qu'il faut y satisfaire ou y suppléer en provoquant la nature par les frottemens différens suivant le genre de plaisir que cherche le Miche (1).

(1) J'ai conservé, Milord, ce terme de Mlle. Sapho, comme d'une énergie difficile ou plutôt impossible à rendre autrement. Il exprime de la façon la plus méprisante la vilité du rôle que joue dans les mauvais lieux un homme qui n'y reçoit du plaisir qu'en proportion de l'argent qu'il donne. Les filles

Celui-ci aimoit la jouissance complète; mais il étoit jaloux de la réciprocité : il vouloit connoître par lui-même s'il avoit le bonheur d'ex-citer quelque émotion; il falloit que Mad. Richard, accoutumée à cette fantaisie, jouât la comédie, qu'elle pousât des soupirs, l'interpellât par des exclamations amoureuses, en un mot parût appéter aussi ardemment que lui; c'étoit un corps vivant accouplé à un cadavre; n'importe, elle se contrefaisoit à merveille & parut s'épancher en même temps avec une luxure incroyable & qu'elle étoit bien éloignée d'éprouver; nous en rimes bien quand nous nous retrouvâmes seules ensemble. Au surplus, *à bon entendeur il ne faut que demi-mot* : cette leçon m'en valut cent & mon institutrice eut bientôt lieu de connoître mon savoir-faire & d'en être surprise. Parfaitement convaincue que je ne pourrois que lui faire honneur, Mad. Richard n'hésite point à me montrer au prélat auquel elle me destinoit : bien plus, ce qui est fort rare en pareil cas, très-persuadée que la jouissance ne contribuera qu'à m'attacher davantage sa grandeur, elle lui propose un essai. Il en est si content, si enchanté, qu'il se détermine à m'entretenir : il ne se flattoit pas de trouver dans le même objet tant de jeunesse & de charmes (c'est vous, Messieurs, qui par vos éloges m'autorisez à me louer ainsi moi-même) réunis à des

On appelle *bon miché* celui qui paie bien, *mauvais miché* celui qui paie mal, *soit miché*, celui qui n'a pas le ton ou les allures au lieu où il se trouve.

talens ainsi consommés dans l'art des voluptés ; il donne un gros pot de vin à l'entremetteuse , il s'empare de moi & me met sous la clef. Le terme n'est pas trop fort ; il étoit jaloux comme un tigre. Il me logea dans une petite maison du fauxbourg Saint-Marceau qui étoit une miniature extrêmement bien meublée , mais tout-à-fait écartée , uniquement entourée de jardins & de couvens. Il remplissoit par-là son double objet , & de me soustraire au commerce & aux regards , pour ainsi dire , de tous les humains , & de se ménager la facilité de s'introduire chez moi sans scandale & sans bruit , à telle heure & comme bon lui sembleroit. En outre , il ne vouloit point que j'eusse auprès de ma personne de domestique , mâle sur-tout : une coëffeuse à mes ordres tous les matins ajustoit mes cheveux & me servoit de femme de chambre. Une vieille venoit faire mon ménage , mettre mon pot au feu & s'en alloit l'après-dînée ; elle ne revenoit que le soir très-tard , à l'heure indiquée , lorsque Monseigneur ne couchoit pas avec moi , parce que je lui avois déclaré que j'aurois trop peur , que je ne pouvois ainsi passer la nuit toute seule dans une maison. Je me trouvois donc dans une captivité infiniment plus gênante que celle où m'avoit tenu Mad. de Furiel , & je doute que j'eusse pu supporter long-temps cette solitude. Un incident très-extraordinaire , car je suis née , ce semble , pour les événemens bizarres , vint encore renverser ce commencement de nouvelle fortune.

Monseigneur, par son hypocrisie & sa haute naissance, parvenu de bonne heure à l'épiscopat, dès qu'il avoit été sur le siège, s'étoit laissé aller à la fougue de son tempérament. Il avoit choisi des grands-vicaires, jeunes égrillards comme lui, de son goût & moins destinés à le seconder dans la régie de son diocèse que dans son libertinage : s'occupant peu de convertir, ils ne cherchoient, au contraire, qu'à pervertir les personnes du sexe qu'ils en jugeoient dignes ; ils dépuceloient les filles, débauchoisent les femmes, ils étoient le fléau des meres & des époux ; ils répandoient la terreur dans tout le canton. Ce train de vie dura aussi long-temps que Monseigneur resta sur ce siège. Nommé depuis à une autre prélature, blasé sur les plaisirs de l'amour & usé de débauches, il a profité de cette circonstance pour changer de vie. L'ambition s'est éveillée chez lui ; il brigue aujourd'hui les plus hautes dignités de son ordre, même la pourpre. En conséquence il s'est réformé ; il affiche plus de régularité, & n'a sourdement qu'une simple maîtresse, afin de satisfaire aux besoins de la nature quand ils renaissent encore. Je vous rends sa propre confession, & voilà ce qui l'avoit engagé à solliciter l'entremise de Mad. Richard & à m'entretenir.

Quatre de ses grands-vicaires qui étoient à Paris, confondus de ce changement, ne pouvoient se le persuader ; ils ne le croyoient point véritable & avoient soupçon de quelque mystère. Afin de s'en éclaircir, ils résolurent d'approcher Monseigneur séparément, chacun de leur

côté, de suivre ses allures & de découvrir ce qui en étoit. Ils convinrent que le premier qui sauroit quelque chose en instruiroit les autres. L'un d'eux connoissoit un exempt de police : avec de l'argent on fait tout ce qu'on veut ; il en eut bientôt les mouches à ses ordres qui éventerent ma retraite & lui contèrent mon histoire entière. Alors il rassembla ses confrères étonnés de son intelligence & de sa finesse : ils furent enchantés de la justesse de leurs conjectures ; mais, pour punir Monseigneur de sa dissimulation, ils arrêterent qu'il falloit lui souffler sa maîtresse, ou du moins partager sa couche. Quel seroit ce fortuné mortel ? On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas ; il falloit commencer par s'introduire auprès de la belle, par reconnoître si elle méritoit les éloges qu'on en faisoit, ensuite, chacun, suivant que le cœur l'inspireroit, pousseroit sa pointe auprès d'elle.

Ces lévites, souvent déserteurs du service des autels pour celui des femmes, accoutumés à courir les bonnes fortunes, à hanter les mauvais lieux, se respectoient cependant assez pour ne pas compromettre leur robe ; ils se déguisoient alors en cavaliers ; ils prennent ce travestissement d'autant plus nécessaire en cette occasion, que dans le cas où ils ne réussiroient pas, ils ne craignoient rien de mon indiscretion auprès de leur évêque, dépaycé par un tel costume. Ils se rendent en carrosse à ma porte un jour qu'ils savent Monseigneur à Versailles & étoient bien sûrs qu'il n'en reviendrait pas de si tôt. Je suis effrayé

de leur descente : quatre plumets ; dont je ne connoissois aucun , m'intimident ; je crains qu'ils ne veulent faire tapage , & je suis forcée de leur faire beaucoup d'honnêteté & d'accueil. Je suis bientôt rassurée ; mais ils m'embarrassent bien autrement quand ils m'apprennent toute mon histoire & sur-tout quel est mon entre-teneur ; je tombe de mon haut , je suis confondue. Bientôt la conversation prend une tournure gaie & plaisante ; ils me proposent de remplacer Monseigneur dont ils connoissent l'insuffisance , & m'offrent le choix entre eux. Je les aurois volontiers pris au mot , & tous quatre sur le champ ; mais il falloit me contenir vis-à-vis de pareils étrangers. Je n'en résolus pas moins de satisfaire ma fantaisie ; mais de m'y prendre plus adroitement. Tandis que nous rions , que nous solâtrons ensemble , je les tire successivement à l'écart & leur donne à chacun un rendez-vous séparé , je les prie en même temps de me garder le secret , même vis-à-vis de leurs camarades. Je comptois plus sur leur amour-propre que sur ma défense , du moins jusqu'au moment où ils auroient joui & cela me suffisoit. En effet , chacun desirant mettre à fin son aventure avant de s'en vanter , rit intérieurement de la duperie des autres & en s'en allant se récrie sur mon honnêteté à laquelle il ne s'attendoit pas : il me cite comme un dragon de vertu dont il n'est pas possible d'approcher , comme un phénomène unique entre les courtisannes.

Afin de mieux juger des talens rapprochés & comparés de ces galans entre lesquels ils

s'agissoit d'élire un coadjuteur à Monseigneur, je leur avois assigné rendez-vous pour la même soirée, chacun à une heure de distance, l'un de l'autre. Le premier devoit venir à sept heures, le second à huit heures, le troisième à neuf, & le dernier à dix. Le prélat, qui soupoit régulièrement à l'archevêché, ne pouvoit jamais me surprendre avant onze heures; je ne doutois pas qu'au moins pour cette fois, on ne fût exact à l'assignation précise; ainsi je restai parfaitement tranquille.

En effet, sept heures sonnantes arrive le premier. C'étoit un blondin d'une fort jolie figure, d'un ton miéieux, d'une conversation séduisante; il étoit très-careffant & s'arrêtoit long-temps aux préliminaires & ne pouvant répéter le plaisir, le faisoit de son mieux. Il avoit à peine fini lorsqu'on sonna: ce cas étoit prévu, je l'avois même préféré pour éviter l'inconvénient plus grand, que ces camarades se rencontraient & se reconnussent. Je cachai celui qui étoit expédié dans une garde-robe dont une petite porte donnoit dans mon antichambre & lui indiquai comment en se coulant derrière un paravent placé exprès il pouvoit facilement gagner l'escalier. J'ouvre ensuite & faisant signe à celui que j'introduis de garder le silence, je le mène dans mon appartement; là je lui rends compte à voix basse de la raison de ce mystère, que je fonde sur l'appréhension qu'il n'ait été aperçu de quelque espion de Monseigneur & suivi dans l'escalier; je ressors comme pour vérifier ce soupçon; mon objet étoit de favoriser l'évasion

du précurseur, en cas qu'il ne fût pas encore parti dans ce moment : j'entends la porte se refermer ; je ne doute plus de son départ & je rentre. Point du tout, le curieux impertinent avoit bien poussé la porte, mais du dedans & étoit revenu dans sa cachette, afin d'observer les manœuvres du prélat en posture & de s'en amuser. Sa curiosité redouble en levant le coin du rideau d'une porte vitrée, lorsqu'au lieu d'un évêque, il voit un cavalier : bientôt il reconnoît la voix de son camarade ; & n'a garde de quitter en un aussi bel instant.

Celui-ci étoit un brun, assez laid, mais bien bâti, vigoureusement corsé, tout muscles, tout nerfs, dans la force de l'âge, & pressé d'aller au fait, parce qu'il se sentoit en état de recommencer. Il double, il triple, il quadruple sa jouissance, il y seroit encore, si je n'avois eu la prudence de l'arrêter, non sans lui promettre incessamment un autre rendez-vous ; c'étoit bien mon projet de lui tenir parole, j'y étois intéressée autant & plus que lui, si les circonstances n'eussent dérangé notre liaison & ne m'eussent privée d'un de ces Hercules rares aujourd'hui & qu'on ne rencontre plus guere que dans l'église. Quoi qu'il en soit, il fallut nous séparer à l'heure indiquée, c'est-à-dire, à neuf heures, lorsque le troisième se présenta : mêmes précautions pour cacher le second galant, le soustraire aux regards du jaloux & lui ménager ainsi qu'au premier le moyen de s'en aller sans éclat ; avec la différence qu'il fut bien surpris de trouver dans

le cabinet un rival qui heureusement le rassura sur le champ , se fit connoître , lui apprit comment il se rencontroit là , l'engagea de rester , & de voir le dénouement de tant de passades.

Par le portrait que je vous ai esquissé des deux premiers galans , vous avez pu juger combien ils différoient entre eux. Le troisieme étoit un original d'une espece plus particuliere encore : Il avoit plus d'amour-propre que d'amour ; il se faisoit une grande gloire de grossir la liste de ses conquêtes ; il la portoit toujours avec lui : il me la montra ; j'y lus les noms de femme de qualité , de financieres , de bourgeois ; il m'assura qu'il étoit blasé sur ces sortes de bonnes fortunes ; qu'il ne se soucioit plus de femmes prétendues honnêtes ; que la plupart , sans tempérament , n'ayant un amant que par imitation , par mode , par air , étoient des jouissances fort insipides ; qu'il falloit en revenir aux putes par cet aveu flatteur il piquoit mon émulation , je déployai à son égard toutes les ressources de l'art que m'avoit appris mon institutrice , & il convint que je savois amuser à merveille , exercice assez maussade pour moi ; mais il étoit généreux , je me fis un devoir de le satisfaire , sauf à ne pas y revenir. Maltraité plusieurs fois de mes semblables pour avoir été trop loyal , ce libertin étoit obligé d'user de toutes sortes de stratagemes & de s'en tenir à l'image du plaisir de peur que la réalité ne lui en fît recueillir encore les fruits amers & cuisans , d'ailleurs d'un génie caustique & présomptueux , le reste de notre conversation se passa à s'égayer sur le

compte de ses camarades qu'il croyoit ses dupes. Il ignoroit que deux l'écoutoient & que lorsqu'il rioit à leurs dépens, ils prenoient à plus juste titre leur revanche. Il fut bien sot quand la venue du dernier m'obligea de le congédier de la même manière qu'eux & qu'il les rencontra nez-à-nez. La curiosité l'emporta sur le ressentiment, & tous trois se tapirent ensemble ne doutant plus que ce quatrième ne fût leur confrère.

En fait de disputes métaphysiques, morales, physiques même, autant de têtes, autant d'avis; on en pourroit dire de même en amour, autant d'athlètes, autant de caprices divers. Le dernier que j'avois réservé pour la fin, comme celui sur lequel je comptois le plus, étoit un Provençal, qui avoit le goût de cette nation fort désagréable au sexe; il l'avoit contracté dès le collège, s'y étoit fortifié au séminaire & ne l'avoit pas perdu au milieu des orgies féminines. Je l'avois fort bien jugé : il avoit tout l'extérieur d'un satyre & c'étoit un monstre en réalité. J'en attendois des prodiges, après avoir beaucoup tourné autour de moi, il me fit sa déclaration d'une espèce vraiment galante, & dit que depuis la *Venus aux belles fesses* (1) on n'avoit certainement rien vu de si divin. Je compris, & lui reprochai la dépravation de son goût, il se justifia par un axiome reçu généralement dans tous les lieux de débauche : que tout est le

(1) Fameuse statue que tout le monde connoît

vase légitime dans une femme (1). A l'appui de ce propos de libertins il me protesta très-sérieusement qu'il pourroit ajouter des décisions de casuistes recommandables (2). Il me parut plaisant qu'un militaire citât de pareilles autorités & à qui ? Je me récriai ensuite sur l'énormité de l'introducteur qui me causeroit des douleurs effroyables ; il me rassura par un proverbe provençal qu'avec de la salive & de la patience on venoit à bout de tout (3). Alors la curiosité me prit : je voulus éprouver si l'agent dans un pareil exercice recueilloit en effet beaucoup de plaisir, s'il refluoit dans le voisinage & si la patience en pourroit goûter quelqu'un. Il s'y prit en homme intelligent & qui n'étoit pas à son coup d'essai ; il nageoit dans les délices, il étoit ravi ; il s'extasioit, se pâmoit, & moi je n'éprouvai que des desirs, des irritations vaines ; je voulois m'en débarrasser ; mes efforts ne servoient qu'à lui donner plus de pied. Ce priape infatigable, collé sur moi, ne désesparant point de sa place, répétoit ses sacrifices presque coup sur coup. ... A la fin je saisis un moment de relâche & m'en débarrassai en le qualifiant de l'épithète qui lui convenoit, en maudissant l'abus qu'il faisoit de ses talens, en

(1) Cet apophtegme dans sa véritable énergie porte : *tout est c * * dans une femme.*

(2) Entre autres du jésuite Sanchès de *matrimonio.*

(3) Ce proverbe au naturel est qu'avec de la salive & de la patience un provençal en ***** une mouche.

protestant bien que ma porte lui seroit pour
 toujours close.... Nos débats duroient encore
 lorsque Monseigneur vint fermer la marche
 de cette journée. Je fus obligée de traiter ce
 vilain avec les mêmes égards que j'aurois eu
 pour le greluchon le plus favorisé. Je n'avois
 pas eu le loisir de me rajuster; il me sert de
 valet de chambre, & quand le désordre où il
 m'avoit mis est un peu réparé, je lui indique
 sa marche pour sortir & cours au-devant du
 prélat. Un entreteneur n'est point fait pour
 attendre, celui-ci avoit pris de l'humeur; son
 caractère ombrageux se manifeste par une que-
 relle violente. Les femmes, quand elles ont
 tort, n'en crient ordinairement que plus haut,
 c'est ce que je fais, & si fort que je l'oblige
 de baisser le ton. Il veut me caresser, je le
 repousse & me plains à mon tour de l'escla-
 vage où il me tient. Je lui dis qu'il ne con-
 noît point mon sexe; qu'il devoit savoir que
 les obstacles ne sont propres qu'à l'irriter &
 qu'il n'est grille ni verroux qui résistent aux de-
 sirs d'une femme amoureuse. J'ajoute : « quoi-
 » que vous me teniez en chartre priyée, si
 » je m'étois mis dans la tête de vous cocu-
 » fier, vous le seriez quatre fois pour une
 » en un jour... » Cette saillie, articulée d'un
 ton ferme, élevé, & de colere, qui se trou-
 voit si juste en ce moment, entendue du ca-
 binet, leur donna une envie de rire si vio-
 lente, qu'ils ne purent y tenir & éclaterent.
 Quel fut mon étonnement, & quelle fut la
 frayeur du prélat ! Il s' imagine que c'est un
 complot formé contre lui, que ce sont des

coupe-jarrets apostés pour le voler ; il perd la tête , & veut s'enfuir. Moi , je reste immobile un moment , puis une lumière à la main , vais visiter le cabinet ; je n'y vois personne ; mais la coulisse qui rendoit dans l'antichambre ouverte , je suis la trace des perfides & trouve un spectacle formant la caricature la plus grotesque ; Monseigneur & ses grands-vicaires se rencontrent en même temps à la porte ; il se persuade de plus en plus du mauvais dessein qu'on a , qu'on veut l'arrêter : il se jette à genoux aux pieds des assassins prétendus , offre sa bourse & demande grace pour sa vie. ceux-ci le relevent en riant de plus belle ; ils lui disent que c'est à eux à prendre cette posture , qu'ils sont ses serviteurs les plus zélés & les plus respectueux ; ils le prient de leur pardonner cette espièglerie dont il leur a donné l'exemple & daigné être quelquefois le complice ; qui devient au surplus très-heureuse , puisqu'elle sert à lui déciller les yeux , à lui faire découvrir la fausseté d'une femme qu'il comble de biens , qui se joue de lui & le trompe aussi vilainement. J'arrive en ce moment au milieu d'eux & d'après leur conversation découvre un mystère dont je ne pouvois me douter : je reconnois tous les masques qui me peignent si bien. Monseigneur ; un peu revenu de sa terreur , à l'aide de la bougie , malgré leur travestissement dont il avoit été plusieurs fois le témoin , voit enfin à qui il a affaire ; il me comble , m'accable de reproches , d'invectives , d'horreurs : les autres les répètent en *chorus*. Investie de cette

prétraile, je ne fais que devenir & que répondre : je m'apperçois que la porte étoit dé-
 gagée, je m'y précipite & gagne la rue ; je
 cours devant moi sans savoir où je vais ; je
 monte dans le premier fiacre que je rencon-
 tre, & me fais conduire chez Mad. Gourdan ;
 car je la regardois toujours comme mon re-
 fuge dans ma détresse. Elle me reconnoît ; elle
 m'accueille & me fait conter mon histoire :
 elle me dit qu'il ne faut pas ainsi jeter le man-
 che après la coignée ; que je dois dès le len-
 demain matin retourner à ma maison. J'arrive
 & vois un écriteau qui porte : *maison à louer
 présentement* ; j'entre, je ne trouve que les qua-
 tre murailles & ma femme de ménage qui me
 dit qu'elle a ordre de rester là tout le jour
 pour montrer les lieux : que dès le grand ma-
 tin, on avoit payé le propriétaire, & qu'un
 tapissier étoit venu enlever les meubles com-
 me lui appartenans. Je retourne instruire ma-
 man de cette vilainie du prélat ; elle me fait
 lui écrire & me dicte une lettre de bonne encre,
 à laquelle, afin de ne pas se compromettre,
 il ne répond point ; mais il m'envoie mon an-
 cienne ménagere, pour me déclarer de sa part
 que, s'il m'arrive de me porter à l'éclat dont
 je le menace, il me fera enfermer à la salpê-
 triere. C'est alors que Mad. Gourdan, par ses
 protections voulant éviter tout malheur de
 cette espece, m'a fait inscrire surnuméraire à
 l'opéra. Depuis elle a mis en jeu les prélats,
 ses amis, qui ont négocié auprès du mien :
 les pourparlers ont été longs ; il étoit outré ;
 il ne vouloit s'exécuter en rien ; mais lorsque

ma grossesse a été certaine , on a tellement fait valoir cette circonstance , qu'il m'a envoyé cent louis dont s'est emparée Mad. Gourdan , sous prétexte de mon entretien , de ma pension , de mes couches futures. Du reste , nous sommes les meilleures amies du monde ; elle m'appelle son enfant ; je lui gagne beaucoup d'argent , dont elle ne me rend qu'une très-petite part ; mais elle m'assure que lorsque je serai délivrée de mon fardeau , elle me procurera un bon entreteneur & me remettra une troisième fois dans le chemin de la fortune , & j'espère bien en mieux profiter. Malheureux dupes qui tomberont dans mes filets ! C'est par cette ingénuité que finit Mlle. Sapho.

O Milord ! est-il possible , à cet âge , d'être si bonne & si perverse , si naïve & si corrompue , si aimable & si coquette !

Paris, ce 11 février 1779.



L E T T R E X V.

Sur l'accouchement de la reine , sur la naissance de Madame , fille du roi : mariages , fêtes , réjouissances & spectacles à ce sujet.

QUOIQUE la naissance d'un enfant, Milord, soit un événement pour une famille & sur-tout pour une maison royale, puisqu'il la perpétue, intéresse l'état & quelquefois le sort de l'Europe entière, je ne vous aurois point parlé de celui-ci, s'il n'eût été qu'un fait isolé ; parce que, consigné dans tous les papiers publics, dans tous les almanachs, je n'aurois pu que le répéter, parce que d'ailleurs l'enfant né est une fille, & qu'une fille est à-peu-près nulle en France, suivant cet axiome métaphorique, *Lilia non laborant, neque nent*, c'est-à-dire, qu'elle ne peut ni porter la couronne, ni la faire porter à son époux ; mais cette naissance, arrivée au bout de plus de huit ans & demi de mariage, lorsqu'on commençoit à craindre que la reine ne fût stérile, ranime l'espoir des deux époux & de leurs fideles sujets ; ils se flattent qu'elle sera suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles surviendra enfin un héritier mâle ; mais elle a pensé coûter la vie à l'auguste mere, & mettre la France en deuil ; mais elle a été accompagnée

d'un cérémonial d'étiquette extraordinaire qui ne se pratique que cette seule fois, & n'avoit point eu lieu depuis un demi-siècle ; mais elle a fourni l'occasion de fêtes philosophiques ; c'est-à-dire , dénuée d'un vain luxe , peu dispendieuses , populaires , dans la simplicité des mœurs de l'âge d'or , ou des temps héroïques , telles qu'en auroit pu ordonner Sésostris , ou Numa , telles que les ont chanté Homère & Virgile ; mais elle a été le sujet d'une ivresse générale & de quantité d'autres fêtes , réjouissance , spectacles , dont les détails précieux ne sont recueillis par personne & méritent cependant d'être conservés sur-tout pour les étrangers , si avides de tout ce qui se passe dans ce royaume , & que je vais ramasser au moins pour vous , Milord , conformément à la fonction que vous m'avez confiée.

Dès que la nouvelle de la grossesse de la reine a eu pris quelque consistance , on s'est occupé du soin de chercher un accoucheur à S. M. , & ce choix , comme tous ceux qui se font à la cour , a été l'objet de beaucoup de menées & d'intrigues. Il paroïssoit naturel de prendre le sieur Levret , l'homme de la plus grande & de la meilleure réputation en ce genre ; le roi le desiroit ; mais ce n'étoit point dans l'idée de ceux qui entouroient son auguste compagne. Ils prétendirent d'abord que le sieur Levret étant attaché pour cette fonction à Mad. la comtesse d'Artois , ne pouvoit l'être à la reine ; que les deux princesses , susceptibles de devenir grosses , d'accoucher & d'avoir besoin de son secours en même temps :

ce chirurgien , dont les soins seroient ainsi partagés , n'y suffiroit pas ; qu'il faudroit le remplacer par un inconnu , ce qui déplairoit à l'une ou à l'autre ; ils ajoutèrent que la politique ne vouloit pas que la même main travaillât aux deux opérations ; enfin , ils mirent en jeu la sensibilité de la reine , qui , destinée par sa jeunesse à donner long-temps une suite d'héritiers au trône , vu le grand âge du sieur Levret , seroit obligée de changer & verroit disparaître avec peine cet habile & zélé serviteur. Il fut donc exclus , & pour qui ? Pour un accoucheur brillant , dont on ne pouvoit contester le talent , mais auquel on reprochoit une cupidité barbare , qui lui avoit fait sacrifier plusieurs victimes ; toujours prêt à abandonner la bourgeoise obscure pour la financière le récompensant magnifiquement , ou pour la duchesse le prônant dans le grand monde & lui faisant une réputation. Plusieurs anecdotes scandaleuses de cette espece lui en avoient procuré une très-mauvaise auprès de ses confreres , & ils n'en faisoient aucun cas , lorsque la fortune l'est venu prendre par la main & le porter au haut de sa roue.

Ce favori de la déesse avoit pour frere un abbé de Vermont , lecteur de la reine , qui , tiré de la poussiere des colleges (1) , avoit été envoyé à Vienne en qualité d'instituteur

(1) L'abbé de Vermont étoit sous-bibliothécaire du college Mazarin ; ce fut l'archevêque de Toulouse qui le proposa & le fit connoître.

de l'archiduchesse , lors de l'arrangement entre les deux cours pour la faire épouser à M. le dauphin. Il gagna dès-lors sa confiance & l'a toujours conservée depuis , & méritée sans doute par son zèle , son attachement & ses services. Desirant faire parvenir son frere à une place aussi importante dans la circonstance , il ne s'est effrayé ni des difficultés , ni des concurrens ; il a pris les biais nécessaires afin d'écarter les obstacles , de faire tomber les objections , & par ces voies détournées , il l'a fait arriver avant les autres ; il a été nommé , & les bons François ont frémi. Il y avoit cependant encore d'autres inconvéniens à craindre : le sieur Vermont est fort laid ; il est très-grossier , & n'a rien moins que l'écorce du courtisan ; tout cela pouvoit ne pas plaire à Versailles. On s'est habitué à sa figure , & l'on a ri de ses propos ; on les conserve même , on les cite ; en voici , pour échantillon , deux que je me rappelle , qui ne sont pas des moins plaisans. Sur la fin de sa grossesse , S. M. se plaignoit d'avoir plus de ventre encore , que le nécessaire de son état ; *Madame* , repliqua-t-il , *c'est que vous êtes ventrue*. Elle gémissoit également du volume de sa gorge... *Madame* , c'est que vous êtes *tétonniere*. Au reste , cette grossesse a provoqué d'autres saillies plus fines , plus piquantes , & vraiment dignes du lieu & des personnages dont elles partoient. La maniere , dont la reine apprit au roi qu'elle commençoit à sentir remuer l'enfant , époque où il est d'étiquette que la gazette de France annonce à l'Europe cette

grande

grande nouvelle (1), est tout-à-fait gaie & ingénieuse. « Sire, a-t-elle dit, je viens vous » demander justice contre un de vos sujets » qui m'a violemment insultée.... » Le roi, ému du ton sérieux de S. M., s'est empressé de la faire expliquer : « oui, Sire, a-t-elle » continué, il s'en est trouvé un assez auda- » cieux, le dirai-je ! pour me donner des » coups de pieds dans le ventre. » Alors son auguste époux a compris le calembour, & en a ri de bon cœur. On prétend que M. le comte d'Artois présent, entrant dans la plaisanterie, ajouta : & à moi, Sire, des coups de pieds dans le cul. Quoi qu'il en soit, ce n'a pas été pour cette fois, puisque cet enfant s'est trouvé n'être qu'une fille (2).

M. le gouverneur de Paris (3) a, suivant l'usage, dépêché un de ses pages à la ville pour lui annoncer les premières douleurs de la reine; sur quoi elle s'est assemblée à l'hôtel-de-ville pour y attendre l'événement non sans une grande impatience; il a ensuite envoyé son capitaine des gardes lui apprendre que la reine étoit accouchée d'une fille. Le roi rentré dans son appartement, a chargé un des officiers de ses gardes du corps du même message. Quoique ce ne soit pas un dauphin, le même cérémonial a été observé, & les pré-

(1) Ce qui se pratique à-peu-près à quatre mois & demi.

(2) Née le 19 décembre 1778.

(3) M. le duc de Coëffé.

sens ont eu lieu pour ce qu'on appelle l'ouverture du ventre (1), ce qui ne se réitéreroit pas une seconde fois.

La reine, comme vous le jugez bien, Milord, étoit très-empressée d'apprendre le sexe du nouveau né ; elle avoit même cherché à prématurer cette connoissance par la prédiction d'un de ces charlatans toujours prêts à flatter les grands pour leur argent ; car, quoique S. M. en le consultant y eût fait apporter le mystère qu'exigeoit sa démarche, & le dirai-je, sa foiblesse, il avoit conçu tout au moins qu'il seroit payé en proportion du pronostic agréable qu'il tireroit (2). Il n'avoit pas manqué d'annoncer qu'il découvroit un garçon. On espere facilement ce qu'on desire, & si l'esprit de S. M. trop éclairé ne fut pas déçu, son cœur se laissa volontiers séduire par une aussi douce illusion. Ce fut donc un coup bien sensible pour l'accouchée d'apprendre qu'elle avoit été trompée ; on n'avoit pu lui cacher la fatale nouvelle ; il s'ensuivit une révolution qui la mit aussi-tôt dans un danger imminent. Il falloit prendre promptement un parti décisif, & la faculté déconcertée ne savoit que pro-

(1) C'est une expression grossière, digne du sieur Vermont ; mais d'étiquette & consacrée par son ancienneté.

(2) Ce charlatan étoit un nommé *Printems*, soldat qui s'est constitué médecin, & d'abord l'oracle du peuple, est devenu bientôt celui des gens de la plus haute considération. Il prétend découvrir par les urines d'une femme grosse de quel enfant elle accouchera.

noncer. Le sieur Vermont ne perdit pas la tête en cette circonstance, & tandis que les docteurs délibéroient, il prit sur lui de faire une saignée du pied qui eut le plus heureux succès. On ne peut s'empêcher de lui rendre justice; même ses rivaux malgré leur jalousie, & de convenir que la reine lui devoit la vie. Le roi lui en témoigna sa joie, & lui dit qu'il n'oublieroit jamais ce service, en sorte que dès le jour même, le public rassuré, il y eut illumination de décence chez les princes, & de bonne volonté & de zèle chez beaucoup de particuliers. Cependant la calomnie, depuis long-temps acharnée contre S. M., enhardie de l'impunité, à cet événement qui auroit dû la confondre, a redoublé de rage & d'activité; elle distribuoit sourdement & dans les ténèbres une caricature infernale que des gens dignes de foi attestent avoir vue, mais que repoussent avec horreur tous les bons François, & qu'à défaut d'autre flétrissure, il faut condamner au moins au mépris & à l'oubli.

Dès le lendemain des couches de la reine, 231 dames vinrent faire la révérence au roi pour le féliciter, & plus de 50 encore s'étant présentées trop tard, ne purent avoir cet honneur. Ce spectacle unique par le cortège & le tumulte qu'il occasionnoit dans le château ne peut se peindre; j'en ai été témoin, & j'avois avec moi un courtisan bien instruit, très-caustique, qui me les nommoit successivement, me faisoit remarquer celles que je ne connoissois pas, & me les désignoit d'un trait. Je suis bien fâché de n'avoir pas pris mon crayon

pour les étiqueter. Voici quelques-unes de ses caricatures , à travers lesquelles , comme il étoit juste en même temps , il mêloit aussi des éloges très-adroits & très-fins. La minutieuse princesse de *Chimay* , dame d'honneur de la reine ; la comtesse de *Grammont* , dame du palais ; toute glorieuse d'avoir , sous le feu roi , attaché le grelot contre la comtesse du Barri , & d'avoir mérité l'exil. La princesse de *Luxembourg* , dévote , qui , pour éviter les tentations , se feringue d'eau bénite ; la merveilleuse princesse d'*Hénin* , si jolie & si catin , pour la rime sans doute ; la marquise de *Rosen* , dame de compagnie de Madame , qu'on prétend avoir reçu le fouet sous le regne précédent pour avoir déplu à la favorite ; la comtesse de *Fougieres* , attachée à Madame la comtesse d'Artois , à qui l'on reproche des galanteries amères & cuisantes ; la marquise de *Simiane* , dame de compagnie de Madame Victoire , remarquable par sa taille élégante & svelte , la plus charmante femme de la cour ; la duchesse de *Grammont* , malgré son air commun & sa laideur , toujours impérieuse & dominante , visant toujours à remonter au rang suprême dont elle est descendue ; la superbe comtesse de *Brionne* , levant fièrement sa belle tête ; & fâchée de n'avoir pas mieux mis le temps & ses appas à profit ; la princesse de *Beauveau* , séduisante par son esprit ; la comtesse de *Montesson* , par tous les charmes que l'art peut donner ; la comtesse de *Blot* ayant le jargon du sentiment & le modèle des amantes par son long attachement au marquis de Castries ; la

bonne, la douce marquise de la *Fayette*, déjà resplendissante des rayons de gloire dont son mari la couvre; la vicomtesse de *Noailles*, si bourgeoisement attachée à son mari; la matérielle comtesse de *Montmorin*; la rustre & grossière marquise d'*Offun*; son insolente & dévergondée bru; enfin la vive & piquante marquise de *Coigny*. Cette galerie de portraits pourra vous servir, Milord, si vous venez quelque jour en France; vous saurez à quoi vous en tenir sur toutes ces femmes de la cour; pourvu toutefois que vous ne tardiez pas; car vous savez combien dans ce pays-ci la scène est mobile & les personnages varient.

Je reviens à l'auguste accouchée, toujours frappée de n'avoir fait qu'une fille, elle se le reprochoit sans cesse; elle demandoit ce qu'on en pensoit à Paris; elle disoit qu'elle seroit honteuse la première fois qu'elle paroîtroit en public. Cependant il a fallu régler le sort & le rang de la nouvelle princesse. Elle auroit dû naturellement faire perdre à *Madame* son titre: il a été convenu que la belle-sœur de S. M. le conserveroit, & que la jeune princesse pour la distinguer s'appelleroit, *Madame, fille du roi*; que même l'autre auroit le pas sur elle, comme femme de l'héritier présomptif, tant que la reine resteroit sans enfant mâle; qu'un dauphin venu, la nouvelle *Madame* la précéderoit.

Pendant que cette étiquette se traitoit à Versailles, Paris étoit dans l'ivresse. Dès que le bureau de la ville avoit été informé de l'heureuse délivrance de la reine, une décharge du

canon de la Greve en avoit porté la nouvelle aux extrémités de la capitale, & deux échevins (1) avoient été dans les prisons la manifester d'une façon plus consolante en délivrant des peres & meres infortunés, victimes de l'amour conjugal & forcés de maudire leur fécondité (2) : le lendemain trois décharges de canon, & l'accompagnement ordinaire de ces fêtes triviales (3), puis le *Te Deum* dans toute sa pompe. (4)

Un spectacle vraiment singulier, qu'ont présenté les trois théâtres successivement, un spectacle digne de la curiosité du philosophe avide d'étudier l'homme dans son état de pure nature en quelque sorte, a été celui qu'ils ont donné *gratis* en réjouissance de l'heureux accouchement de la reine. C'est sur-tout à la comédie françoise où l'on a vu deux corporations de l'espece la plus infime, les charbonniers & les poissardes, disputer sur l'étiquette (5)

(1) MM. Duval & Guyot.

(2) Détenus faute de payement de mois de nourriture de leurs enfans.

(3) Comme feu d'artifice, illumination, distribution de pain, de vin, de viande.

(4) Le jeudi 24 décembre M. de Watronville, aide de cérémonie, étoit allé inviter de la part du roi, toutes les cours souveraines & le bureau de la ville d'assister au *Te Deum* qui devoit être chanté à Notre-Dame le 26 décembre.

(5) Ces deux premières communautés de la populace étant arrivées trop tard le mardi 22 décembre, jour du *gratis* de la comédie françoise, ont été arrêtées par la garde, qui leur a déclaré qu'il n'y avoit plus de place. Elles ont trouvé ce propos

comme auroient pu faire les compagnies les plus pointilleuses , exiger qu'on leur rendit strictement les honneurs qui leur étoient dûs , en jouir avec tout l'appareil de l'orgueil. C'est là où l'on a vu une populace grossière s'arrêter tout-à-coup au milieu de sa joie effrénée , entrer dans le plus grand silence dès qu'on a commencé *Zaire* , goûter parfaitement les beautés de cette tragédie , s'en pénétrer le cœur & verser des larmes délicieuses ; puis reprendre au *Florentin* (1) leur alégresse bruyante , se répandre en faillies grivoises , en quolibets orduriers , fruits d'une vivacité d'imagination hardie , que n'ont jamais poussé à un plus haut point dans leur genre , *Voisenon* , *Voltaire* & *Piron*.

Tout cela n'étoit que le prélude d'un acte de bienfaisance , qui , parfaitement bien vu du côté de la politique , de la morale , & même de la finance , puisque c'étoit semer pour recueillir (2) , n'étoit pas moins bien entendu du côté du spectacle & de l'amusement : aux

très-mauvais , & ont demandé pourquoi l'on avoit laissé occuper les loges du roi & de la reine , qui en pareil cérémonie leur appartenoient de droit ? Grande rumeur ! Il a fallu appeler le semainier , & la troupe des comédiens s'étant assemblée pour délibérer , on a reconnu par la compulsation des registres , la légitimité de leur réclamation. Pour y suppléer , on a mis des banquettes sur le théâtre , de chaque côté , où les charbonniers ont pris place du côté du roi & les poissardes du côté de la reine.

(1) Comédie de la Fontaine assez plaisante.

(2) On fait que la population est la première richesse de l'état & le principe de toutes les autres.

fêtes brillantes que la ville se proposoit de leur donner, Leurs Majestés ont préféré de doter cent filles & ont consacré une somme à cet effet (1); en faisant part aux curés de Paris des ordres du roi à cet égard, on leur a insinué de tâcher de réunir dans leur choix la gentillesse à la vertu, parce que ce seroit un coup-d'œil plus agréable pour le roi & la reine qui se proposoient d'en jouir. L'auguste accouchée s'en faisoit une idée charmante, elle s'en amusoit d'avance, se refusant aux objets du luxe & de futilité pour lesquels on cherchoit à irriter son goût (2), afin de la distraire & de l'amuser pendant qu'elle étoit obligée de garder le lit & la chambre; elle s'entretenoit de son voyage de Paris; elle invitoit avec une naïveté aimable & rare tous ceux qui venoient lui faire leur cour de ne pas manquer d'y assister & de la voir passer.

Il avoit fallu du temps pour les préparatifs: M. le grand-maître des cérémonies, le marquis de Dreux, étoit venu en personne faire mesurer sous ses yeux le chœur & la nef de

(1) 50,000 livres faisant 500 de dot pour chaque fille, 200 livres pour le trousseau & 12 livres pour la noce: il y a aussi des gratifications proportionnées pour les premiers enfans qui naîtront. L'argent de la dot doit être déposé entre les mains de chaque curé & employé seulement à l'achat d'un métier, d'une maîtrise, ou de tout autre moyen de subsistance.

(2) Tels que des bijoux & des diamans; mais Sa Majesté s'est refusée, dit-on, à les acheter disant que le roi avoit déjà payé deux fois ses dettes & qu'elle ne vouloit pas en contracter d'autres.

L'église de Paris afin d'estimer le terrein nécessaire aux acteurs de la scène, à tous leurs accessoires (1) & à la suite de Leurs Majestés. L'archevêque, emporté par son zèle, d'ailleurs fort jaloux de toutes ses prérogatives, avoit d'abord voulu célébrer successivement les cent mariages & contestoit même aux curés le droit inhérent à leur qualité d'assister en étole à la cérémonie; on lui en avoit démontré physiquement l'impossibilité & il s'étoit rendu; chaque curé devoit réunir ses ouailles dans sa paroisse & les amener à Notre-Dame pour les y marier & y recevoir ensuite en commun la bénédiction de Monseigneur. On avoit arrêté cet arrangement, parce qu'il fau-voit à Leurs Majestés l'ennui d'une célébration trop longue. Seulement tous les couples des nouveaux époux, dont les filles habillées en toile d'orange jaune & les garçons en drap puce, devoient être rangés en haie, chaque pasteur à la tête de son troupeau, & faire lire dans leurs regards au roi & à la reine lorsqu'ils passeroient les témoignages de leur reconnaissance & de leur allégresse.

Afin que le spectacle fût plus imposant, on étoit convenu que toute la famille royale seroit du cortège. On avoit proposé de se servir des carrosses du sacre, ce qui auroit ajouté à la magnificence; mais M. le premier écuyer (2)

(1) Outre les cent filles & cent garçons, il devoit y avoir 400 témoins à raison de deux de chaque côté, les peres & meres, &c.

(2) M. le duc de Coigny.

représenta que l'étiquette de ces sortes d'entrées étant que le roi & la reine fussent à deux chevaux seulement, il seroit impossible de faire tirer ces énormes machines avec la quantité de pages & autre suite dont elles seroient surchargées, au moyen de quoi la reine jouant le principal rôle dans cette cérémonie où le roi n'étoit plus censé qu'assister comme simple curieux, c'est elle qui l'a mené.

Au jour indiqué (1) Leurs Majestés, accompagnées de *Monsieur*, de *Madame*, de Monseigneur le comte & Madame la comtesse d'Artois, de Madame Elisabeth, Madame Adélaïde, Mesdames Victoire & Sophie, furent reçues à leur entrée par le gouverneur, le corps de ville & tous les officiers dans l'usage d'assister à ces sortes de cérémonie. Le cortège étoit composé de vingt-huit carrosses, de détachemens des gardes du corps, gendarmes & chevaux légers & officiers de la fauconnerie (2) : rien de plus beau que le coup-d'œil du peuple immense qui bordoit les chemins, les quais, les rues. M. le comte d'Artois, quoiqu'accoutumé aux spectacles magnifiques, en arrivant à la muette (3), se plaignit d'avoir le torticolis à force de regarder.

Les plus ennuyeux pour Leurs Majestés fut

(1) Le 8 février 1779.

(2) C'est-à-dire des faucons & autres oiseaux de proie pour la chasse.

(3) Château où toute la famille royale se rendoit ensuite pour dîner.

d'être obligées d'écouter successivement une foule de harangues que leur adressèrent le gouverneur & le corps de ville , le recteur de l'université , le lieutenant civil , l'abbé de Sainte-Genevieve ; & jusqu'aux marchandes d'oranges. Celles-ci placées sur le Pont-neuf , au pied de la statue d'Henri IV , leur présentèrent une corbeille de leurs fruits & une de fleurs ; & la singularité du spectacle leur sauva l'insipidité du discours. La scène muette de cette double haie d'époux à travers laquelle passèrent le roi & la reine fut plus expressive & plus éloquente pour eux que toutes les harangues ; ce qui ajoutoit à l'intérêt du coup-d'œil , c'étoit le contraste de deux vieillards unis depuis 50 ans , à qui M. l'archevêque venoit de donner une seconde bénédiction nuptiale & obtenant les mêmes faveurs que les jeunes époux : ils étoient entourés de leurs enfans , petits enfans & arrière-petits enfans. C'étoit en même temps offrir aux autres une leçon & un exemple à suivre. Au milieu de toute cette joie , la reine avoit ressenti de l'amertume ; il manquoit quelque chose à son bonheur , elle n'avoit pas été applaudie autant qu'elle le desiroit , qu'elle l'avoit espéré & qu'elle le méritoit déjà par le seul prix qu'elle mettoit à l'attachement des Parisiens. Elle en a été bien dédommée il y a quelques jours à l'opéra , & son triomphe a été complet.

Les réjouissances occasionnées par l'heureux événement qui mettoit tout le royaume en joie , ont été prolongées au-delà du grand jour dont je viens de vous offrir , Milord , une foi-

ble image : outre la représentation qu'ont donné *gratis* au peuple l'opéra & les deux comédies , les spectacles forains se sont signalés par des pieces composées & exécutées *ad hoc* : le Sieur *Nicolet* a joué *l'heureux jour & la fête des Lys* ; le Sieur *Audinot*, *la Gaité Parisienne* ; enfin les petits comédiens du bois de Boulogne , *Le cri du cœur*, opéra comique : mais la fête qui faisoit le plus de bruit, qui mettoit en l'air toute la jeunesse effrénée de cette capitale & promettoit une orgie véritable à raison des auteurs, des acteurs & de la nature des spectateurs qu'elle devoit avoir spécialement, c'est celle qu'annonçoient les coriphées du chant & de la danse du théâtre lyrique. Elle devoit se passer au waux-hall d'hiver : deux époux qu'ils ont unis & dotés en étoient le prétexte. On leur a laissé la liberté d'accomplir la bonne action, & on leur a refusé la permission de l'accompagner du scandale public qui auroit résulté vraisemblablement d'une fête dirigée par des ordonnateurs aussi licencieux : d'ailleurs le gouvernement a craint de donner de l'éclat à cette espece de parodie de ce que la cour avoit fait.

Mlle. Guimard (1), pour éluder les défenses de la police, a transporté la scene chez elle (2). Cette courtisane est logée dans un petit palais, ou plutôt dans un petit temple dédié à

(1) Voyez ma *lettre sur l'opéra* du 29 mai 1776, où il est question de cette danseuse.

(2) La fête a eu lieu le mercredi 10 de ce mois.

la déesse de la danse , à laquelle ses adulateurs la comparent. C'est une curiosité que l'empereur a voulu voir : on en vante le luxe & l'élégance ; on y trouve un jardin d'hiver , un théâtre , & vous concevez que c'est un local très-propre à donner des fêtes. Cependant quelques incidens ont troublé celle-ci : l'orchestre de l'opéra , scandalisé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des sujets participans à la bonne œuvre , a regardé cette exception comme injurieuse , & a refusé de contribuer aux plaisirs de la Terpsicore moderne , en sorte qu'il a fallu avoir recours à des ménestriers étrangers , ce qui a rendu le spectacle mesquin & triste. Ensuite on est venu pendant le repas y signifier une lettre de cachet aux Sieurs d'Auberval & Vestris pour se rendre en prison au Fort-l'Evêque ; cette punition est la suite de leur révolte contre le directeur de Vismes (1) & de leur refus de danser le mardi précédent.

Je pourrai peut-être , Milord , vous entretenir de cette guerre intestine ; si elle entraîne les suites sérieuses qu'on doit craindre. Quoi qu'il en soit , elle a , comme vous voyez , déjà produit un très-grand mal , puisqu'elle a porté le désordre dans la fête de Mlle. Guimard , d'autant plus respectable qu'elle termi-

(1) Il y a une ligue des principaux sujets du chant & de la danse contre le Sieur de Vismès , qui a succédé aux administrateurs de l'opéra dont je vous ai parlé dans le temps , qui les contient & les moudrine mieux qu'ils n'ont encore été , & qui leur déplaît fort & les aigrit.

noit le cours de celles données à Paris au sujet de l'heureuse délivrance de la reine.

Une mauvaise nouvelle du comte d'Estaing est venu porter le deuil & la tristesse dans cette capitale. Puissé ma lettre porter la consolation & la joie dans le cœur de nos bons patriotes ; mais hélas ! il en faudra bien de cette espece : je cours en ramasser les détails.

Paris , ce 22 février 1778.

Fin du dixieme Volume.